

# Le Samedi

Vol. XII. No 48

Montreal, 27 Avril 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c



FERME LES YEUX ET OUVRE LA BOUCHE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,  
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 27 AVRIL 1901

## CARNET EDITORIAL



L'Exposition Pan-Américaine sera par-dessus tout le triomphe de l'Electricité. Les Chûtes Niagara, qui sont tout près, permettront de réaliser un éclairage et des effets de lumière comme on n'en a jamais vu. Plus de 200,000 lampes à incandescence seront réparties sur les terrains; aucun autre pouvoir que le pouvoir électrique ne sera employé à partir du sommet fabuleusement haut de l'Electric Tower jusqu'au moindre petit rouet exposé dans le Palais de l'Industrie. L'électricité sous toutes ses formes pratiques ou décoratives sera à l'ordre du jour. La télégraphie sans fil, les Rayons X, l'électromobilisme, la télégraphie inductive sur trains en mouvement, le téléphone transocéanique, tout cela sera mis sous les yeux et à la portée de l'entendement de tous. Le visiteur qui, après avoir parcouru le vaste Palais de l'Electricité, prendra le tramway et ira visiter les grandes usines d'approvisionnement électrique des Chûtes Niagara, aura vu tout ce que le fluide mystérieux et puissant peut faire et défaire, toutes les formes auxquelles on a pu l'assujétir et toutes les fonctions dont on l'a chargé jusqu'à ce jour.

On s'est demandé de quelle façon le gouvernement central des États-Unis emploierait le demi-million qu'il a consacré à la Pan-Américaine. Il en a tiré le meilleur parti. D'abord son palais sur les terrains est l'un des plus beaux; puis il y a plusieurs annexes. Presque tous les Départements de l'Administration ont leur exposition particulière, notamment la Trésorerie qui fera battre monnaie au montant de 90,000 pièces par jour et exposera la plus riche collection de monnaies et de médailles rares; la Marine avec une station de quarantaine et un service de sauvetage; la Guerre et la Marine militaire avec tous les engins de combat modernes; les Postes avec une illustration détaillée des systèmes employés, etc.

Les différentes républiques du centre et du sud ont toutes des espaces considérables, entre autres le Chili qui dépense \$180,000 pour son exposition. Le Palais des Machineries sera unique, dans ce sens-ci qu'il n'est pas une pièce de mécanisme perfectionné qui n'y aura sa place; dans le Palais des Transports l'automobilisme, à lui seul, sera toute une exposition complète sous tous les rapports. Dans le Palais de l'Horticulture, qui sera une merveille, le Canada aura une place première. Les amateurs de fleurs auront peine à s'arracher de ce paradis que la nature et la main experte de l'artiste ont préparé. Dans le Palais des Arts Graphiques, le matériel si perfectionné de l'imprimerie moderne sera souverain, et dans le Palais des Mines se trouveront réunies toutes les richesses minérales de la terre et les machines qui les extraient, les broient, les affinent et nous les offrent pures et à point.

Inutile de dire que le vaste palais destiné aux manufactures et aux arts libéraux contiendra des splendeurs sans nombre, surtout si l'on songe que les États-Unis produisent le quart de tous les articles manufacturés dans le monde entier. Quant aux beaux-arts, ce sera la réunion de tout ce qu'ont fait, jusqu'à date, l'éducation, le génie civil, l'art de la construction, l'hygiène, la musique et le théâtre, la littérature, etc. On y verra aussi l'histoire objective de l'alimentation sur le continent américain.

\* \* \*

La musique va jouer un grand rôle à la Pan-Américaine. Le continent américain est devenu un remarquable producteur d'instruments de toutes sortes, d'ailleurs. Ses pianos, par exemple, sont sans rivaux.

Le Temple de la Musique, où se donneront les concerts, est l'un des plus beaux monuments de l'Exposition, et on y a placé une des plus belles

et puissantes orgues du monde. Plusieurs des fanfares les plus célèbres de l'univers s'y feront entendre, ainsi que sur la Plaza, l'Esplanade et ailleurs. La Musique de Sousa et la Fanfare "Montée" du Mexique sont du nombre. Chaque jour, au Temple de la Musique, il y aura deux *recitals* sur l'orgue par les meilleurs organistes, et des concerts dont les frais seront faits par des célébrités américaines et européennes. Les *festivals* musicaux seront nombreux, et il y aura dans le Stadium ou arène un grand chœur jubilaire auquel prendront part plusieurs milliers d'enfants.

Les Beaux-Arts, tels que cultivés sur le continent américain, constitueront une exposition d'un caractère absolument original et, osons le mot, ethnologique. Le Groupe I comprendra: peintures à l'huile et à l'eau, pastels, miniatures, caricatures, etc.; le Groupe II: sculpture, y compris médailles et camées; le Groupe III: dessins, esquisses, gravures, peintures en blanc et en noir ou monotone à l'huile ou à l'eau; le Groupe IV: architecture. Il n'y aura que des originaux. La statuaire sera remarquablement représentée dans ce Palais, sur les terrains et dans l'agencement général des édifices.

Comme on devait s'y attendre, le Sportisme a sa large place à la Pan-Américaine. Une arène — le Stadium — pouvant donner place à 12,000 spectateurs a été préparée. On dirait une des meilleures œuvres des Romains. Tous les genres de sports athlétiques sont au programme sous forme de tournois ou concours, professionnels ou amateurs. Les fameux sports de collège sont au premier rang. Voici une courte nomenclature: base-ball, foot-ball, lawn-tennis, courses Marathon ou grecques, lacrosse, bicyclisme, tir, jeux calédoniens, gymnastique, manœuvres militaires, cricket, quilles et une douzaine d'autres. La course Marathon sera l'événement principal, ainsi que les joutes de crosse entre les champions canadiens et américains. La course en bicyclette devra établir le record de vitesse et d'endurance universel.

Les amateurs de beaux animaux pourront exercer leur jugement sur 6,000 têtes de bestiaux et des centaines de chevaux de renommée continentale ou européenne. Les produits de la laiterie feront masse et auront pour voisines toutes les pièces de machinerie les plus perfectionnées servant à leur préparation.

Bref, avant de passer à la partie des amusements proprement dits, remarquons qu'il y a au moins, à notre connaissance, cent choses absolument nouvelles qui se feront sur le terrain et que nous ne pouvons seulement mentionner, faute d'espace. Par exemple: Tesla télégraphiera de Buffalo en Europe sans fil...

\* \* \*

La Pan-Américaine a elle aussi sa Midway, c'est-à-dire son "faubourg d'amusements". Les visiteurs y trouveront à s'amuser et à s'instruire, à la fois. Les pays et les types étrangers y seront en toute couleur locale. Les merveilles combinées des Expositions de Paris et de Chicago, sous le rapport des amusements, seront visibles dans le Midway avec une quantité de choses absolument nouvelles. L'Aéro-Cycle de Thompson attirera plus encore que la Roue Ferris de Chicago. Il sera illuminé par 2,000 lampes électriques et mû par le pouvoir venant des Chûtes Niagara. Le "Bel Orient" aura une population de 300 Orientaux; il y aura un campement de Bédouins, ces nomades du désert de Sahara. La partie appelée "Les rues de Mexico" couvrira une superficie de 95,000 pieds; sa population portera le costume national et tout y sera réellement mexicain. "Venise en Amérique" sera d'une fidélité de reproduction remarquable avec ses palais, ses boutiques, ses canaux, ses gondoles. Le "Voyage à la Lune", la "Maison sans dessus dessous", la "Nuit et le Jour", le "Volcan de Hawaï", la "Vieille Plantation", le "Village Philippin", le "Ballon Captif", la reproduction de l'inondation de Johnstown, le "Village Indien", la Manufacture de verre, les villages japonais, esquimault et africain, le "Pays du Rêve", la ménagerie de Bostock, le "Vieux Neuremberg" et une foule de panoramas et cycloramas, voilà pour donner une pâle idée de ce qui vous attend à Midway,

\* \* \*

Le Canada expose considérablement à la "Pan-Américaine"; son édifice est de belle architecture, comme on aurait dû en avoir à l'Exposition de Paris. Les divers gouvernements — fédéral et provinciaux — ont nommé un personnel nombreux et expérimenté.

Ce sont surtout nos richesses minières qui occupent le haut du pavé dans les étalages. La région du Klondike qui a tourné la tête à l'univers entier; la région du lac Supérieur dont on extrait maintenant 19 millions de tonnes de fer par année; la Colombie Anglaise dont les exportations de cuivre sont d'un apport universel; Sudbury avec son nickel; Ontario avec ses pierres ornementales et son pétrole, tout cela forme une fourmillière de richesses qui vaudra à notre pays une inappréciable réclame.

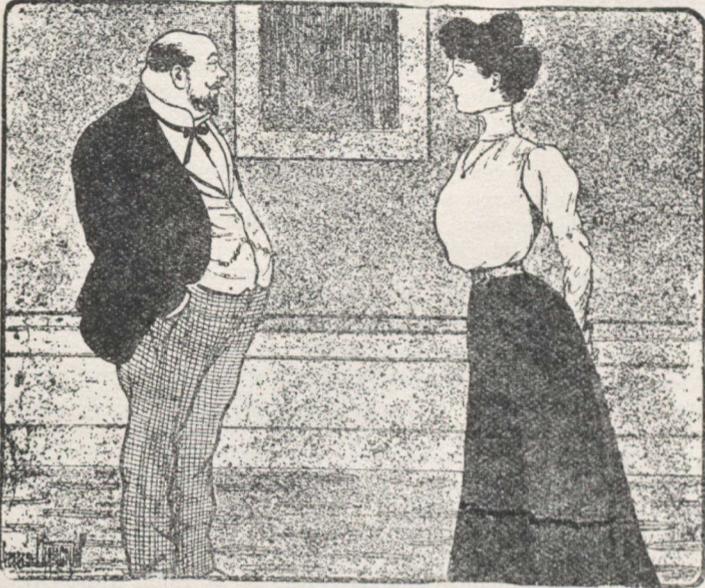
Entre autres exhibits venus de notre province se trouve une carte géographique d'une grande originalité et non moins précieuse. Elle reproduit toute la physionomie géologique de notre province, les moindres cours d'eau navigables au canot, les routes suivies par les premiers missionnaires et voyageurs. Cette carte représente un travail de bénédictin et sera l'un des *hits* de notre département.

Une foule d'exposants particuliers prennent également part à ce tournoi des industries, des commerces et des arts, désireux qu'ils sont de ne pas perdre une si belle occasion de s'assurer des clients sur les marchés des autres régions de l'Amérique, dont les représentants seront en force sur les terrains, la loupe à l'œil et le crayon à la main.

Une exposition, quand un pays sait y prendre part, est à coup sûr la plus forte réclame désirable. C'est à la fois une leçon de choses, et de prix. Celle de Paris nous vaut déjà des millions.

MISTIGRIS.

L'ŒIL AUX AFFAIRES



—Enfin, papa, pourquoi veux-tu que j'épouse un homme ayant les mêmes idées politiques que toi ? C'est de la tyrannie.  
—Non, mon enfant, c'est de l'économie, tout simplement. Ton mari me repassera son journal quand il l'aura lu,

LE DÉSERT

(SOUVENIR D'ALGÉRIE)

*Je rêve, le front lourd et les yeux las, devant  
Les ondulations de ces dunes stériles,  
Mer fauve, mer ardente aux vagues immobiles,  
Sur qui tombe le poids d'un soleil étouffant ;*

*Et je me sens si loin de tout être vivant,  
Et du bruit fraternel des hommes et des villes,  
Si loin des ruisseaux clairs, des champs, des fleurs fragiles,  
Et des feuillages frais où murmure le vent,*

*Que je me crois perdu dans une autre planète  
Où, sans que rien se meuve et sans que rien végète,  
Seul flambe tristement le monde minéral ;*

*Et que cet infini de lumière et de sable,  
Cette absence de vie à la mienne semblable,  
Cette immensité jaune et morte me fait mal.*

JULES LEMAITRE.

LES PASSE-VOLANTS

L'armée française était devenue, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, si curieusement commandée, qu'elle appartenait bien plus à ses chefs de tous grades qu'au roi lui-même et à son ministre. Colonels et capitaines trafiquaient à leurs grés des grades inférieurs. On revenait insensiblement au régime

des *Grandes Compagnies*, au désordre que les réformes de Charles VII avaient autrefois supprimé. Tout contrôle était à peu près illusoire. D'autre part, le Trésor négligeait souvent de payer la solde des troupes, et plus souvent encore, lorsqu'il s'exécutait, les officiers trouvaient le moyen de voler à la fois leurs hommes et le roi : leurs hommes, en n'acquittant pas le prêt et en laissant vivre leurs troupes en maraude ; le roi, en n'entretenant que des effectifs incomplets.

Dans ce cas, les jours de revue, ou de *montre*, comme on disait alors, les capitaines comblaient les vides de leurs compagnies au moyen de faux soldats, qu'on habillait pour la circonstance et qui, pour un mince salaire, figuraient dans ces occasions. On désignait ces militaires d'un jour sous le nom de *passé-volants*.

Louvois finit par s'alar-

mer de ce scandale, devenu si commun que les officiers en parlaient comme d'une chose toute naturelle. Un édit, portant la date de 1668, condamne les *passé-volants* à être marqués à la joue d'une petite fleur de lys. Mais cette répression demeura impuissante. "Les officiers, dit Pellisson, se moquaient même entre eux de cette marque, qu'on faisait passer, avec l'aide d'une mouche, pour une blessure louable." Alors, huit ans plus tard, — c'était au camp de Neert-Hosselt, — une ordonnance parut, aux termes de laquelle tout *passé-volant*, découvert et reconnu pour tel, aurait à l'avenir le nez coupé. Le roi, qui était au camp, en personne, eut la fermeté de casser quelques officiers et de faire couper quatre ou cinq nez. L'exemple fut salutaire, mais les abus reprirent bientôt de plus belle. L'institution de l'uniforme leur porta finalement un coup sensible, qu'acheva complètement la radicale mesure par laquelle les compagnies relevèrent directement de l'Etat.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le *passé-volant* avait été tout d'abord un terme de marine. C'était le nom qu'on donnait aux canons postiches, faits de bois, qui figuraient à la place d'une bouche à feu. De loin, ces engins inoffensifs semblaient formidables ; ils étaient destinés à intimider l'ennemi. Les bateaux de commerce en usaient beaucoup pour se donner l'apparence d'un navire armé en guerre. Par extension, on donnait le même nom aux batteries factices établies, d'après le même système, dans les travaux de fortifications. Et par assimilation de pensée, on appelle *passé-volant* l'individu qui s'introduit dans une partie de plaisir sans payer sa part de dépense, ou qui entre au théâtre sans payer, quoiqu'il n'en ait ni le droit ni la permission. Il s'agit aussi de celui qui n'est dans une société que passagèrement, et sans y être invité. Le parasite, le pique-assiette est un *passé-volant*.

Somme toute, race peu intéressante que les *passé-volants*, mais destinée à ne disparaître qu'avec le monde où, par un sentiment bien humain, la moitié des gens cherche à gruger l'autre.

OMNES.

UN FINAUD

*Henriette.*—Dites-moi donc pourquoi vous avez donné ce chien à maman ?

*L'amoureux.*—Pourquoi ? Le chien ne reviendra pas à moi, premier avantage ; le second est que j'irai voir comment se porte le chien, ce qui me donnera une excellente raison pour aller chez vous tous les soirs.

DIALOGUE NOCTURNE

*L'assommeur.*—Si vous bougez, vous êtes un homme mort.

*Le passant.*—Je vous demande pardon. Si je bouge, c'est la preuve que je suis vivant. Vous devriez surveiller vos expressions.

DIPLOMATIE

*Le père.*—Mon fils, n'attends rien de moi quand je mourrai.

*Le fils (prodigue).*—Je le sais fort bien. C'est pour cela que j'essaie de tirer de vous pendant que vous vivez tout ce que je pourrai.

ATROCITÉS DU REPORTAGE

On nous apprend que dans la nuit de mardi dernier des atrocités ont été commises dans une famille, pourtant très honnête, de notre ville :

On a *pendu*... la crémaillère ; On a *violé*... la loi sur l'ivresse ; On a *étouffé*... des petits verres ; On a *noyé*... les chagrins ; On a *tué*... le temps et à trois heures du matin on a *brûlé*... la chaussée pour rentrer chez soi.

La police nous informe qu'elle *n'informe* pas.

ENTRE AMIES

*Estelle.*—La tireuse de cartes m'a dit que je me marierais avant la fin de l'année...

*Emma.*—A-t-elle dit quelle année ?

FAITS DIVERS

On dit qu'une jeune fille aveugle, du village de Lépinette, s'est mariée et a recouvré la vue. Nous le croyons facilement : rien comme le mariage pour ouvrir les yeux.

ENTRE MAQUIGNONS

*Flippe.*—Comment peux-tu dire que j'ai eu le beau côté dans cet échange puisque tu n'as pu vu mon nouveau cheval ?

*Flappe.*—Non, mais j'ai vu l'ancien.

ENTRE VOISINES

*Mme Toufhy.*—Y prétendent qu'a bat horriblement son mari.

*Mme Durotte.*—C'est de la blague. Y peut toujours aller travailler une journée ou deux après.

PROJET D'AVENIR



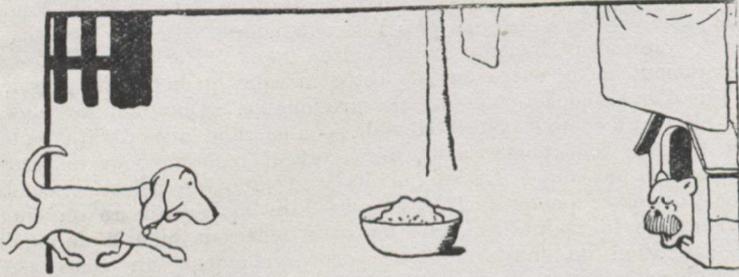
*Annonce.* "Monsieur, 32 ans, élégant, riche, bel avenir, épouserait femme du monde, jolie, élégante, avec énorme dot, écrire au bureau du journal."  
*La vieille.*—Tiens, mais voilà mon affaire !

LA VIEILLE COQUETTE



—Je ne sais pas ce qu'a ce miroir... Je ne ressemble pas du tout à mon portrait d'il y a vingt ans.

## L'ÉCLIPSE



I.



II.

## LES CORPORATIONS

BARBIERS, PERRUQUIERS ET BAIGNEURS

Pendant tout le moyen âge et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les barbiers et coiffeurs joignirent à l'exercice de leur profession celle de chirurgiens et de baigneurs ou étuvistes.

En 1637, Louis XIII créa le métier de barbiers-barbants exerçant l'art de raser la barbe, de tailler les cheveux et de les accommoder avec la physionomie de leurs clients et le goût du jour, mais auxquels la pratique de la chirurgie était formellement interdite.

Par un édit de 1673, Louis XIV institua deux cents charges de barbiers barbants, héréditaires et vendues par le Roi.

Les titulaires de ces nouvelles charges avaient "le droit de faire le poil, perruques et toutes sortes d'ouvrages en cheveux, tant pour hommes que pour femmes, comme aussi de tenir des étuves de bains publics.

"Ils étaient également autorisés à vendre des poudres et opiatés pour les dents, des savonnets, des pommades et généralement tout ce qui est propre pour l'ornement et netteté du corps humain."

Chaque maître ne pouvait avoir qu'une seule boutique et n'avait droit qu'à un seul apprenti qui, après un stage de trois ans et un compagnonnage de deux années, recevait le titre de maître.

Les fils de maître et les compagnons épousant la fille d'un maître n'étaient tenus qu'à l'expérience ou preuve de leur savoir-faire. L'épreuve du chef-d'œuvre, dont la durée était de deux jours, leur était épargnée.

L'apprentissage coûtait 40 livres, le brevet de maîtrise 300 livres et le prix de la charge était de 3,000 livres.

Placée sous l'autorité du premier chirurgien du roi, dédiée d'abord à Sainte-Anne et Saint-Damien puis à Saint-Louis, la communauté des bar-

biers-chirurgiens et barbiers-barbants avait à sa tête six syndics élus pour deux ans et renouvelables par moitié chaque année.

Pour éviter toute confusion entre les boutiques des chirurgiens-barbiers et celles des barbiers-perruquiers, celles-ci devaient avoir une devanture peinte en bleu, fermée par des châssis à grands carreaux de verre et surmontées de bassin d'étain. Les enseignes des chirurgiens-barbiers se distinguaient de celles de leurs rivaux par des bassins en cuivre jaune.

En dépit des défenses du Concile de 1605, qui interdisait aux hommes d'accommoder les cheveux de femmes, un grand nombre de dames se faisaient coiffer par des artistes spéciaux, dont le plus célèbre fut, au XVII<sup>e</sup> siècle, le sieur Champagne, coiffeur de la reine Christine de Suède et de la reine de Pologne, Marie de Gonzague.

Outrés de la concurrence que leur faisaient les coiffeurs pour dames, les barbiers-perruquiers intentèrent des procès à ces spécialistes.

Par arrêts du Parlement de Paris (1768-1769), les coiffeurs pour dames durent faire partie de la corporation des barbiers.

Aux XVIII<sup>e</sup> siècle la coiffure des dames atteint des proportions extravagantes. La coiffure à la Belle-Poule, à la Frégate, à la Junon, en parc anglais, en moulin à vent, étaient constituées par un immense échafaudage de fils de fer, de faux cheveux et de gazes sur lequel s'appliquaient des navires avec leurs mâts, leurs voiles et leurs pavillons, des légumes, des poupées et des oiseaux empaillés.

Parmi les coiffeurs en vogue à cette époque, il faut citer le fameux Autier, dit Léonard, qui compta au nombre de ses clientes des actrices célèbres : Clairon, Sophie Arnould, Duthé et la reine Marie-Antoinette qu'il accompagna dans sa tentative de fuite à l'étranger en 1791.

La Révolution de 1789, qui fut suivie de l'abandon de la poudre et des perruques, ruina l'industrie de la coiffure. Réduits à la misère, un grand nombre de maîtres et de compagnons perruquiers furent employés à calculer les tables de logarithmes construites sous la direction du mathématicien Callet.

Race spirituelle, remuante, ambitieuse, les barbiers-perruquiers ont marqué dans notre histoire politique et littéraire.

En dehors d'artistes capillaires tels que Champagne, Léonard, Legros, Miclalon, qui le premier eut l'idée d'exposer ses chefs-d'œuvre sur des bustes en cire placés dans la devanture, Crozat, le Napoléon de la coiffure, Théodore, l'inventeur de la coiffure à la Girafe, la corporation des coiffeurs a produit Pierre la Brosse, barbier de Saint-Louis, chambellan de Philippe-Hardi et pendu en 1271, Olivier le Daim, barbier et confident de Louis XI, également pendu à Montfaucon en 1484, et l'aimable poète agenais Jasmin, né en 1798 et mort, dans son lit, en 1864.

Dans ces dernières années, l'art de la coiffure a été doté de la mécanique industrielle de la tondeuse, précieux et utile instrument, au jeu rapide et régulier, qui a très heureusement abrégé la durée, souvent intolérable et parfois redoutable, de la coupe de la barbe et de la taille des cheveux.

## SON SALUT

Gatien.—Je ne me sens jamais embarrassé dans une conversation.

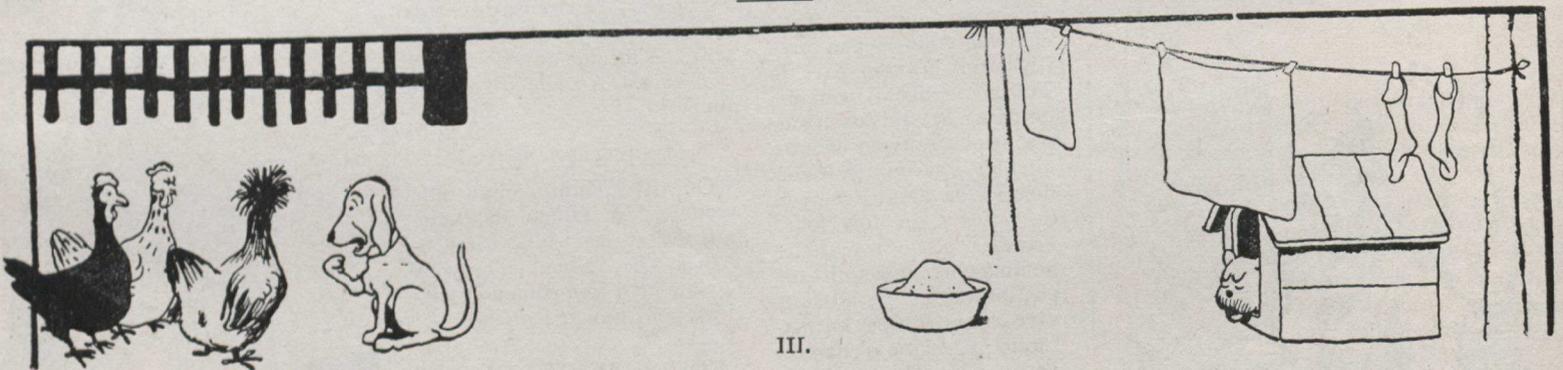
Mme Philidor.—Mais sûrement, M. Gatien, il doit y avoir quelques sujets que vous ne possédez pas à fond, que faites-vous alors ?

Gatien.—Oh ! alors... je ne dis rien et je prends un air intelligent.

## DÉJÀ FAIT

Le médecin.—Il faut à votre femme trois heures d'exercice avant son dîner.

Le mari.—Mais c'est ce qu'elle fait déjà : elle met exactement ce temps à faire sa toilette avant de venir à table.

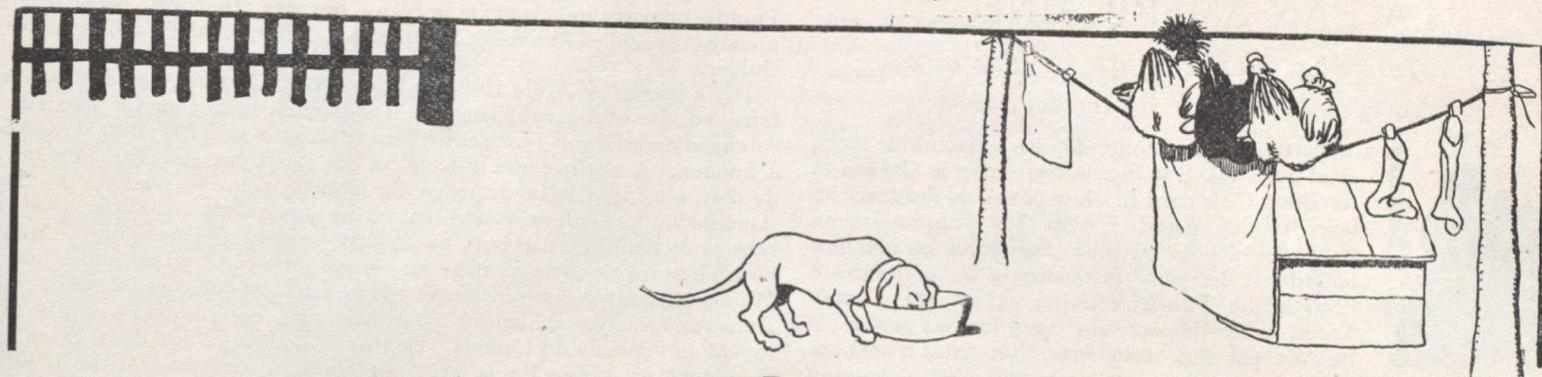


III.

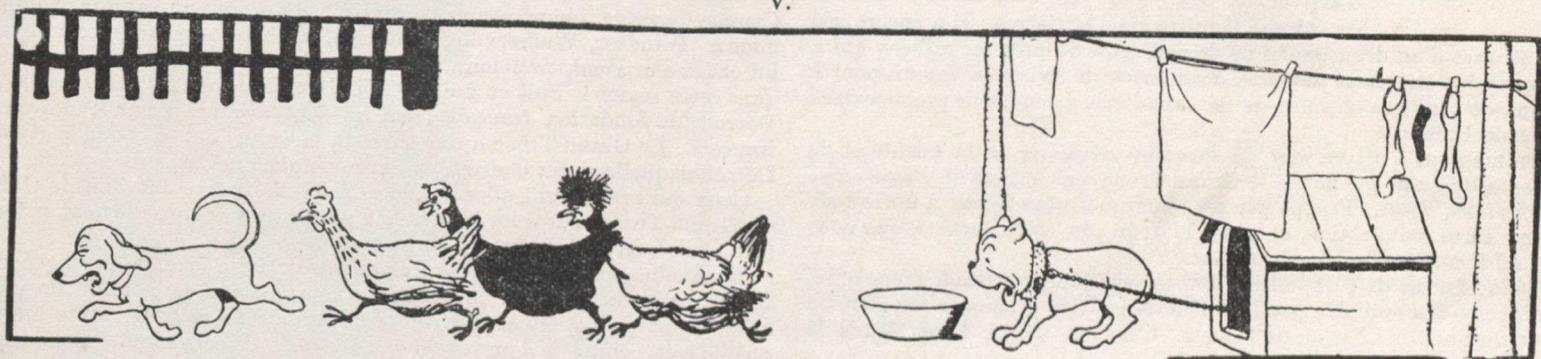


IV.

L'ÉCLIPSE — (Suite et fin)



V.



VI.

## JEUX D'ENFANTS

O mon tout petit fils, ô mon tout petit nous :  
Chose faite de moi ! d'Elle ! Chose bénie !  
Chose que l'on voudrait regarder à genoux,  
Silencieusement, dans l'extase infinie.

O mon tout petit fils, je vous vois là, ce soir,  
Philosophiquement sucer un pouce rose,  
Et chercher à saisir sur un grand mur tout noir,  
Un tout blanc rayonnet de soleil qui se pose.

Oh ! le beau rayonnet ! Et vos doigts ingénus,  
Avec un mouvement si drôle, ô Dieu ! si drôle !  
Tapent le grand mur noir par petits coups menus  
Pour prendre le rayon mermeilleux qui le frôle.

Chimères ! ô rayons ! l'on ne vous saisit point.  
Et vous alors, mon fils, navré, rempli d'alarmes,  
Voyant qu'on ne peut prendre un rayon dans le poing,  
Vous plissez votre bouche et vous fondez en larmes !

O mon tout petit fils, ne pleurez pas ainsi !  
Oh ! non ! Je pleurerai comme vous, moi, poète !  
Moi qui passe mes jours à vouloir prendre aussi  
Les rayons de soleil qui traversent ma tête !

JEAN RAMEAU.

## La Terreur a Belminet-le-Chateau

La terreur était en effet à Belminet-le-Château (Marne-et-Garonne), 73 habitants, mais, rassurez-vous, nulle grève ne l'avait provoquée, aucun quardrupède enragé ne s'y était réfugié, on n'avait eu à enregistrer dans la région aucun pillage, pas plus qu'on n'avait découvert quelque cadavre au fond de quelque puits. Non, la terreur était à Belminet pour une cause d'un ordre tout spécial : on s'était aperçu qu'une pièce de quarante sous fausse y circulait, venue on ne sait d'où, apportée par on ne sait qui. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître une sourde méfiance au cœur de tous ces braves gens qui cherchaient d'ailleurs à se la repasser de l'un à l'autre avec un touchant empressement.

Le dernier qui la reçut évita, avec juste raison, de s'en vanter et n'attendit qu'un moment favorable pour s'en défaire.

Le Conseil municipal qui s'était ému de l'affaire, engagea chaudement les habitants de la commune à la glisser au premier commis-voyageur qui se présenterait.

Celui-ci ne se fit pas longtemps attendre. Il descendit à l'auberge du Cheval Couronné. Il ne pouvait mieux tomber. Le patron de l'auberge étant le détenteur de la pièce.

Je vous laisse à penser si, le soir, le tout Belminet se pressait dans la salle de l'auberge pour s'assurer de visu que la pièce allait bel et bien devenir la propriété de cet hôte, et de quelle façon s'y prendrait leur concitoyen, pour la lui repasser avec succès.

Or, après quelques manilles arrosées de nombreuses fines, le voyageur ayant jugé bon de quitter le pays par le train de minuit trente-sept, leva le siège et présenta une pièce de dix francs pour s'acquitter de sa note, qui se montait à huit francs cinq.

C'était une fatalité. Il y avait un franc quatre-vingt-quinze à lui rendre.

— Vous n'auriez pas cinq centimes lui dit le malin débitant, je vous rendrai deux francs ?

— Mais comment donc...

Le voyageur prit alors de confiance la pièce en plomb et l'enfouit dans sa poche.

Ce geste provoqua un immense soulagement parmi toute l'assistance qu'il venait de délivrer d'un poids énorme.

Cependant, il se fit apporter ses boîtes et sa couverture et partit après avoir souhaité le bonsoir à la société qui exultait.

— Hein, ce que nous l'avons roulé le parisien, fit alors le patron en se frottant les paumes.

Mais après cinq minutes d'une débordante joie, son visage se rembrunit. Il s'était souvenu tout à coup qu'il avait oublié un repas sur l'addition. Se tournant alors vers sa femme :

— Cours vite après lui, Adèle, tu lui réclameras 1 fr. 80, et surtout prends garde à la pièce.

Après une course échevelée, Angèle rejoignit le voyageur au moment où il s'engouffrait dans un compartiment :

— Monsieur, monsieur, fit-elle essoufflée, et le déjeuner de ce matin que nous avons oublié sur l'addition.

Déjà le chef de gare sifflait ; le train s'ébranlait.

— Ah ! ma brave femme, s'excusa le client de passage, que d'excuses j'ai à vous faire... Combien vous dois-je ?

— Un franc quatre-vingt.

Alors, repêchant, dans son gousset, la pièce fausse, il la jeta sur le quai en criant : " Vous donnerez le reste à la bonne ".

Quand Adèle, rentra, son visage portait l'empreinte d'un profond abattement :

— Ah ! mon pauvre ami, dit-elle à son mari en s'affaissant, il me l'a rendue.

— Rendue !!!

Et elle lui expliqua dans quelques conditions elle avait été contrainte de l'accepter.

Depuis lors, la pièce a été remise en circulation mais, la panique étant passée et la confiance revenue, aucun habitant ne s'en aperçoit, où s'il y en a un, il se garde bien de le dire.

ALPHONSE CROZIERE.

## SA PROPRE EXPÉRIENCE

*Biff.*—Lincoln a dit qu'il ne fallait pas changer de chevaux quand on traverse un torrent.

*Tiff (regardant son cheval).*—Il avait bien raison ; c'est, d'ailleurs, une affaire risquée en tout temps.

## ENTRE CONFRÈRES

*Premier médecin.*—Le Dr Bolus m'assure qu'il est difficile d'exagérer l'importance de sa découverte.

*Deuxième médecin.*—C'est vrai, mais cela ne l'empêchera pas de le faire.

## LE VERDICT

*Pierre.*—Notre verdict a été que Tom Latulippe était mort de cause naturelle.

*Paul.*—Je croyais que c'était en jouant avec un fusil ?

*Pierre.*—C'est vrai, mais il était si naturellement idiot que c'est un excellent verdict.

## UN HOMME PRUDENT

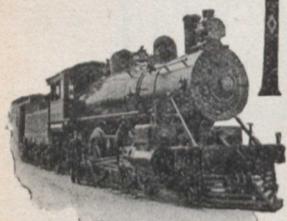
*Gatien.*—Pourquoi préférez-vous faire votre voyage à San Francisco qu'à Paris ?

*Damien.*—Parce que je suis meilleur marcheur que nageur.

## “ LA PAN-AMERICAINE ”

LA MEILLEURE MANIÈRE DE S'Y RENDRE

QUELQUES CONSEILS A NOS LECTEURS



Il appartenait au pionnier de nos chemins de fer, à celui qui a établi le lien initial entre le Canada et les Etats-Unis dans le siècle passé, de devancer les voies rivales quand il s'est agi d'apprendre au public les moyens les plus charmants, les plus instructifs et les plus économiques de se rendre à l'Exposition Pan-Américaine. C'est du Grand-Tronc, naturellement, que nous voulons parler. Il ne s'est pas fait uniquement un point d'honneur d'arriver en tête — on sait qu'il n'est jamais en retard sur la piste de l'initiative. Il a encore usé pour ainsi dire d'un droit : ce lui de doyen, celui du premier railway qui a lancé ses trains au-dessus des eaux écumantes du Niagara sur un pont à lui et qui, de tous nos chemins de fer canadiens, a pénétré le premier dans les gares de Buffalo.

MISTIGRIS nous a dit un mot, la semaine dernière, de la beauté et de l'excellence du guide publié par le Grand-Tronc sous le titre de *Picturesque Pan-American Route*. Frappé par ses remarques nous avons à notre tour parcouru cette publication, et c'est le fruit de cette lecture que nous venons offrir aujourd'hui à nos lecteurs.

Au point de vue de l'Exposition Pan-Américaine, le Grand-Tronc offre, d'abord, cette remarquable particularité de pouvoir y amener les gens du Nord et du Sud, de l'Est ou de l'Ouest. C'est en vérité, à cet égard, la voie universelle, la rosace du transport.

Il compte, on le sait, 4,179 milles de voie et entre dans Buffalo par le nord, l'est et l'ouest. Ses trains passent à certains jours par les températures les plus variées, les plus disparates. Il a un caractère international rendu plus frappant par son terminus de l'est qui est à Portland, de l'ouest qui est à Chicago, par son pont reliant les deux rives du Niagara et, d'un autre côté, par le fait que son siège social et la grande majorité de ses milles de parcours sont au Canada.

Le Grand-Tronc, qui n'a jamais cessé de se tenir au niveau des exigences

grandioses mais coûteuses imposées par le développement des deux contrées qu'il dessert et par la concurrence formidable, le Grand-Tronc a accompli des travaux herculéens ces années dernières. Citons, à la course, sa double

voie dans l'ouest, le tunnel St-Clair, le nouveau pont Victoria et celui par lequel il a remplacé l'ancien pont sur le Niagara. Cette nouvelle structure, considérée comme une merveille, se compose d'une seule arche en acier de 550 pieds de longueur, avec des atterrissements et aboutissants qui portent cette longueur au chiffre de 1,100 pieds. Les trains passent à 252 pieds au-dessus de l'eau, en bas et en vue des célèbres chûtes. Il est à deux étages : le plus bas réservé aux piétons et aux voitures et l'autre à la double voie ferrée. Ce pont dont nous présentons une vue ci-contre a été construit au même endroit que l'ancien, sans que la circulation des trains ait été suspendue ou gênée un seul instant.

\* \* \*

Le SAMEDI qui a de commun, avec le Grand-Tronc, cette particularité d'être “ chez lui ” aux quatre coins de l'Amérique, se doit à chacun de ses divers groupes de lecteurs de leur apprendre en peu de mots comment ils peuvent se rendre à la “ Pan-Américaine ” par les trains de cette compagnie.

Ceux des provinces maritimes auront à leur disposition des billets comportant transport jusqu'à Montréal par l'Intercolonial, puis jusqu'à Buffalo par le Grand-Tronc. Ceux de la Nouvelle-Angleterre sont des clients reconnus de ce chemin de fer et il n'est pas besoin de leur tracer d'itinéraire pour se rendre à Montréal où les attendent, pour se joindre à eux, des parents et des amis, attirés, eux aussi, par la “ Pan-Américaine ”.

Ceux de l'ouest des Etats-Unis, d'où partent tant de voies ferrées aboutissant à Niagara, rechercheront de préférence une voie qui a un caractère national, un parcours enchanteur et un service de trains tout à fait spéciaux, trains dont une de nos vignettes donne une idée. Quant à nous, gens du Canada, nous savons trop bien tout ce qui touche à l'administration ou au savoir-faire sur la route de cette compagnie pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans des détails.

Mais il est un point que plusieurs d'entre nous n'ont peut-être pas entrevu en arrangeant leur programme. Beaucoup profiteront de leurs vacances pour faire le voyage de Buffalo. Comme il se peut qu'ils ne les passent pas entièrement en cet endroit, pourquoi ne pas greffer sur ce “ tour ” la balance de ces vacances ? Et si c'est admis, quelle plus charmante manière de le faire qu'en profitant des lignes de ramification du Grand-Tronc, qui, aujourd'hui, pénètrent dans des régions pittoresques, enchanteuses, sportives, inconnues à la plupart d'entre nous. Le Guide

du Grand-Tronc nous en fait connaître quelques-unes, notamment ce Paradis nouveau qui s'appelle la région des lacs Muskoka. Nous n'entreprendrons pas d'en énumérer les splendeurs et les confort ; il faut lire le Guide.

Il y a encore les Mille Iles, les Montagnes Blanches, les digressions à faire à droite et à gauche sur tout le parcours, sans compter que sur le sol canadien le Grand-Tronc entre dans toutes nos grandes villes, de Québec à London. A nos lecteurs et lectrices qui partiront des Etats du sud et de l'est, ainsi que de la province de Québec pour se rendre à la “ Pan-Américaine ”, et qui ne voudraient ou ne pourraient s'accorder, pour des raisons de temps ou d'argent, qu'un léger extra après leur séjour à Buffalo, nous ne saurions offrir un meilleur conseil que celui de se rendre jusqu'à Windsor, comté d'Essex, Ontario. Il ne faut que quelques heures de route à travers un pays enchanteur pour atteindre ce que l'on a appelé, avec raison, le vignoble du Canada. De mai à novembre les deux Essex, qui terminent en presque la province Ontario, sont un véritable Eden. Comme paysage, température et routes rurales on ne saurait imaginer mieux. Windsor, Walkerville, Sandwich, Amherstburg, tout cela vous a un charme original, troublant, attachant. Et ce qu'on a de compatriotes dans cette région ! Puis en face de Windsor, se trouve l'élégante ville de Détroit, de fondation française, aux rues et avenues portant des noms français. Le Grand-Tronc a une gare sur chacune des rives de la rivière Détroit laquelle, à cet endroit, est large de quelques arpents à peine.

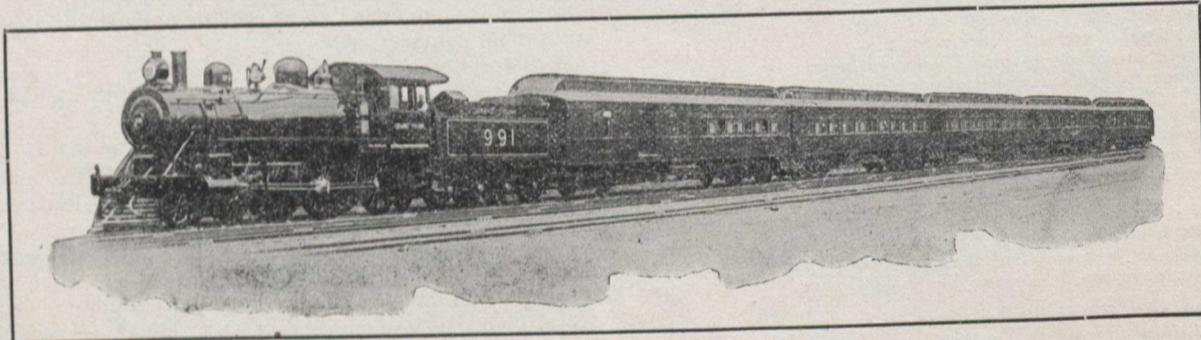
Ceux qui préféreront aller aux lacs Muskoka trouveront dans le Guide du Grand-Tronc toutes les indications possibles, y compris le nom, la location et le tarif de tous les hôtels et pensions.

En somme nos lecteurs ne sauraient mieux faire que de partager leur temps en deux parties : la première représentant le nombre de jours absorbés par le voyage et leur séjour à Buffalo ; la seconde, toute limitée qu'elle soit, consacrée à un voyage “ d'à côté ”. Ce sera réunir, d'une façon économique, l'utile à l'agréable, l'agrément à l'instructif. Ce que l'on connaît moins, dit un axiome, c'est son propre pays. Eh bien, on peut greffer sur le voyage à Buffalo quelque autre excursion qui fera connaître un point ou deux de ce Canada si beau, si varié, si surprenant.

\* \* \*

Le Grand-Tronc, à part ses nombreuses gares et stations disséminées sur près de 5,000 milles, a encore des pieds à terre partout. Il a ses agents réguliers aussi bien à Los Angeles, Californie, que dans le nord du Michigan.

Vous êtes toujours assurés d'en trouver un à tous les points importants. Et puis il se rappelle avec les principaux railways du continent, il en côtoie des douzaines : de fait il est peu de voies ferrées qui ne mènent à sa voie principale



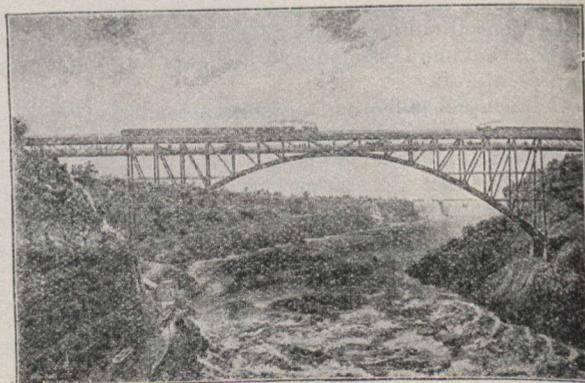
ou à quelqu'une de ses ramifications

A Buffalo sa principale gare (qu'il a en commun avec le New-York Central) est en connection immédiate avec le tramway de ceinture qui fait le service des terrains de l'Exposition, un avantage qui aura une grande valeur pour les visiteurs.

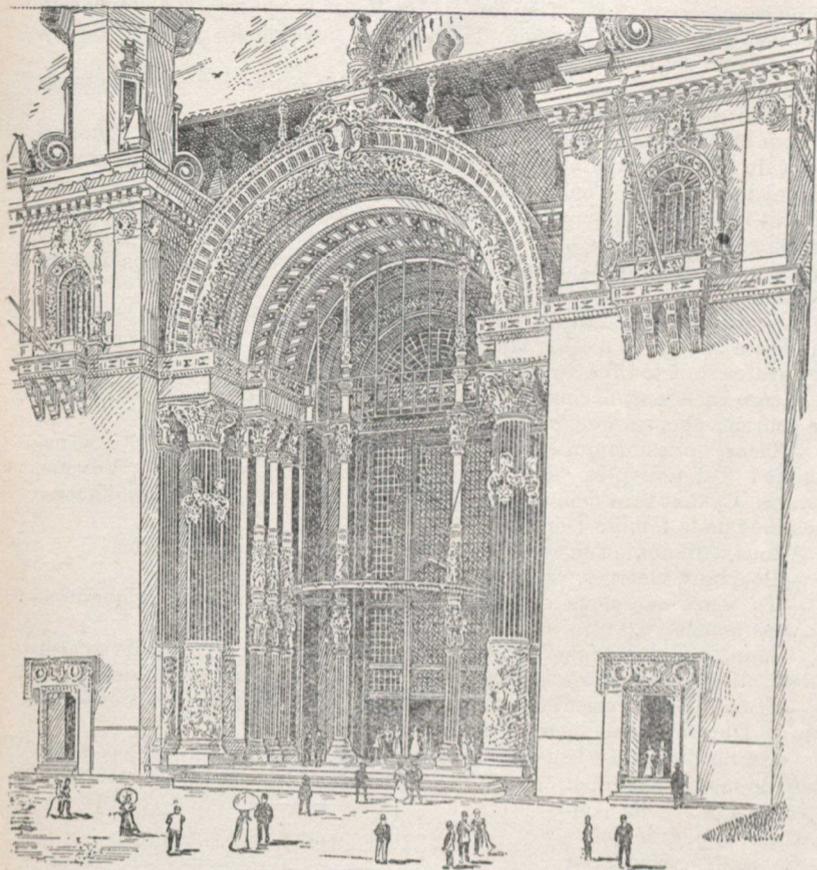
Le Grand-Tronc a poussé encore plus loin sa sollicitude pour le confort et le profit pécuniaire du public des deux pays : il a organisé un bureau de pension à Buffalo. Ce bureau fonctionne depuis plusieurs jours. Vous êtes un certain nombre qui voulez vous rendre en groupe à l'Exposition ; vous écrivez à M. J. D. McDonald, agent du Grand-Tronc, 285 Main St, Buffalo ; vous lui faites connaître votre nombre, le montant que vous voulez y mettre, et voilà qu'avant d'atteindre cette ville des chambres vous attendent. C'est là, à coup sûr, un autre avantage qui a son prix. Et notez bien que vous avez affaire à un officier responsable du Grand-Tronc, et non à quelque exploitateur ou spéculateur comme il y en a eu tant lors de l'Exposition de Chicago.

Quant aux prix des repas sur les terrains de l'Exposition même, le Guide

donne des renseignements à la fois précis et rassurants. Il n'y aura pas à craindre d'être écorchés vifs pour un maigre repas ou de se voir obligés de sortir de l'enceinte chaque fois que l'on voudra prendre un bon repas à prix raisonnable. Il nous a été agréable de consacrer toute une page à ce sujet, tant pour rendre hommage à l'esprit d'initiative du Grand-Tronc que pour renseigner nos lecteurs. Et puis l'Exposition “ Pan-Américaine ” est à beaucoup d'égards un événement national.



EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



ENTRÉE DU PALAIS DES MACHINES ET DES MOYENS DE TRANSPORT.

INQUIÉTUDE GÉNÉRALE

A.—C'est parfaitement vrai : je n'ai pas mis les pieds au club depuis quelque temps.

B.—C'est ce que m'ont appris les amis. Ils étaient inquiets... croyaient à quelque maladie ou malheur... que tu t'étais marié, quelque chose comme ça.

TACT FÉMININ

Le Rvd Tumbledown.—Franchement, Madame Tommy, trouvez-vous mes sermons trop longs ?

Mme Tommy.—Oh ! non... je regrette seulement que la vie soit si courte.

DOSIMÉTRIE

L'ami.—As-tu des avocats !

Le prisonnier.—J'en ai un.

L'ami.—Pourquoi pas deux ?

Le prisonnier.—Je ne suis pas assez coupable pour cela.

EPIGRAMME

Tu dis partout du mal de moi,  
Je dis partout du bien de toi,  
Mais vois quel malheur est le nôtre,  
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

QUESTION PERTINENTE

Toto.—Papa !

Le père.—Quoi encore ?

Toto.—Comment se fait-il que M. Landouille qui dit que la liberté de parole n'existe pas, parle tout le temps ?

OUI, MAIS...

L'expert.—Vous voulez apprendre le cornet... Avez-vous assez d'haleine ?

L'autre.—Assez pour l'instrument, certainement...

L'expert.—Oui, mais quand on courra après vous ?

UNE DÉCOUVERTE

Bob.—Fred vient de faire une vraie découverte ?

Tom.—Quoi donc ?

Bob.—Il a découvert que plus il y a de boutons sur une blouse de dame plus il y a d'agrafes en dessous.

PRUDENCE

Fred.—Je regrette de vous avoir fait si longtemps attendre pour les cinq dollars que je vous dois. Je vous enverrai un chèque demain.

Tom.—De grâce ! n'en faites rien.

Fred.—Pourquoi ?

Tom.—Je serais trop tenté d'en dépenser cinq autres pour le faire encadrer.

ÉPITAPHE

Sous ce tombeau gît le Caprice,  
Enfant débile, être factice.  
Il eut un faux air de l'Amour.  
Les femmes aimaient sa figure.  
Né d'un rien, il vécut un jour.  
Il est mort... d'une égratignure.

LES DIFFÉRENCES

X.—En quoi un bijoutier et un changeur diffèrent-ils l'un de l'autre ?  
XX.—Le bijoutier a des montres en argent et le changeur a de l'argent en montre.

FILS DE JOURNALISTE

Ninette.—D'où il vient votre bébé ? De dessous un chou ?

Toto.—Pas une miette ! Papa l'a pris en paiement d'un abonnement.

SUR LA RUE

Justin.—Alors vous calculez que Laflemme est marié depuis deux ans.  
Philidor.—Il n'y a pas à se tromper : le pardessus qu'il porte en ce moment est à la mode de 1899.

LA CONSÉQUENCE

Xadame.—Quand as-tu décidé de ne pas t'acheter un habit de printemps ?

Monsieur.—Quand j'ai eu le compte de ton chapeau...

ENTRE ELLES

Mme A.—Je suis certaine que Mme C... sacrifie son enfant pour sauver les apparences.

M. B.—C'est sûr, et le sacrifice est fait en vain.

COUP DE LANGUE

Lui.—Ne croyez-vous pas que Mme Toby est dans les environs de la trentaine ?

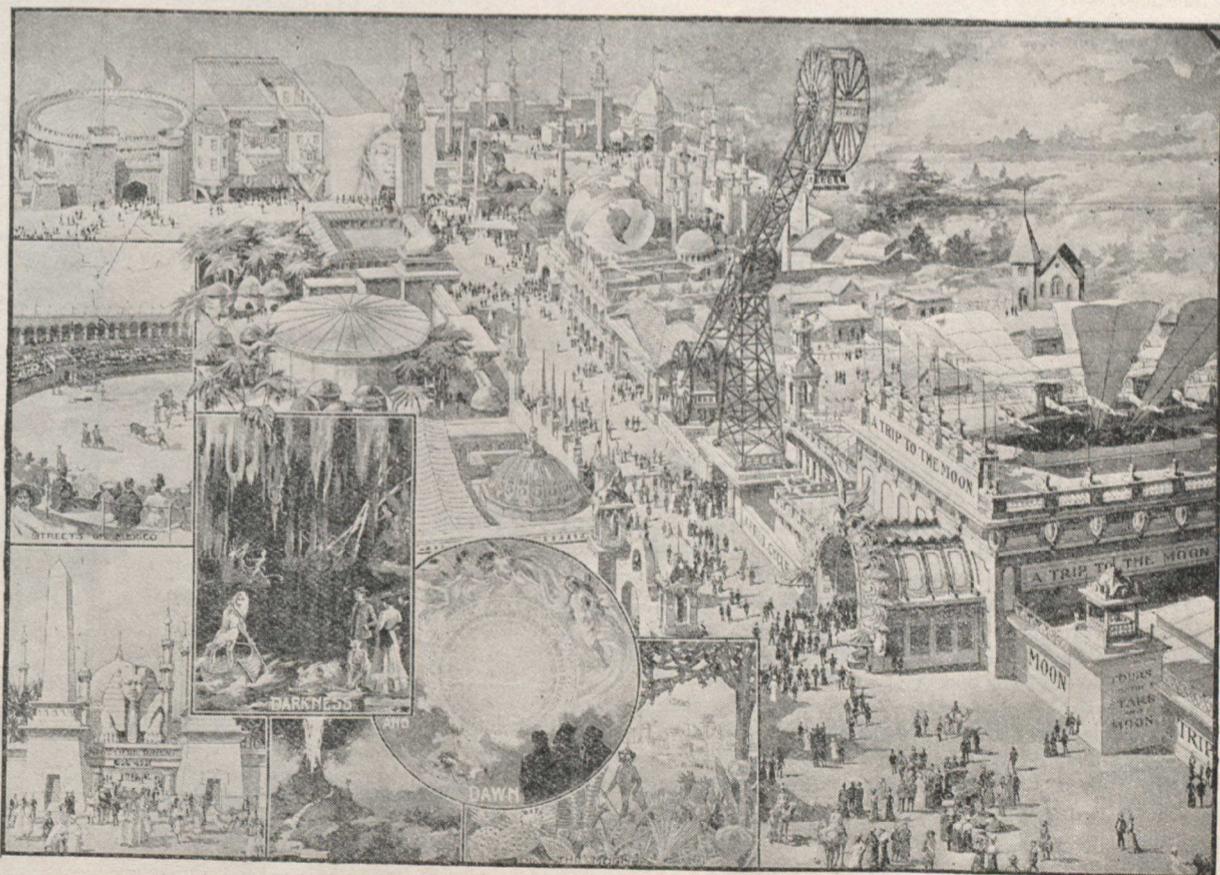
Elle.—C'est bien possible. Dans tous les cas ce sont des environs fortement peuplés.

AU CAFÉ

—Garçon, regardez donc comme le malaga que vous me versez est troublé !

Le garçon (froidelement).—L'Espagne est si agitée en ce moment...

EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



LES AMUSEMENTS ET CURIOSITÉS.

## ATAVISME



— Oh ! ma tante, comme mon chapeau vous coiffe bien ! On dirait qu'il a été fait pour vous.  
— Pas étonnant, petite. Tu sais bien que nous avons la même tête.

## COMPLAINTÉ DES PARAPLUIES

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,  
Pour être parapluies  
Nous n'en avons pas moins des âmes,  
Des âmes qui s'ennuient !... ”

“ Nous sommes jaloux des ombrelles  
Aux ruches de dentelles,  
Et nous sommes jaloux des cannes,  
Car, sous les ciels purs se pavanent  
Les ombrelles de soie  
Et les cannes, leurs sœurs de joie !  
Faites pour la parade,  
Grands hochets de la promenade,  
Elles connaissent vos caresses  
Et vos baisers d'or, blonds Zéphyres !  
Elles connaissent les ivresses  
Des beaux jours qu'enchantent les rires !  
Mais nous, lugubres armes,  
On ne nous sort que sous les larmes !... ”

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,  
Pour être parapluies  
Nous n'en avons pas moins des âmes,  
Des âmes qui s'ennuient !... ”

“ Même propres ? sommes-nous sales ?  
Quand il y a spectacle  
En quelque brillant receptacle  
Nous n'entrons jamais dans les salles :  
On nous relègue au vestiaire,

Où, plantés sur une gouttière,  
Au cou portant un chiffre infâme,  
Nous attendons qu'on nous réclame !  
Et si, jappant comme des chiennes,  
Les ouvreuses, nos gardiennes,  
En nous rendant nous martyrisent,  
C'est bien parce qu'elles se disent :  
— Eux, ils ont meilleurs caractères  
Que leurs propriétaires !... ”

“ Mes bons messieurs, mes bonnes dames,  
Pour être parapluies  
Nous n'en avons pas moins des âmes,  
Des âmes qui s'ennuient ! ! !... ”

“ Exhalant leurs misères  
Au sein d'une pâle antichambre,  
Par un soir de décembre  
Ainsi pleuraient les pauvres frères ;  
Et ce bas monde  
Abonde  
En malheureux, comme eux si tristes  
Qu'ils n'ont pas même le courage  
De se faire utopistes !...  
Hélas ! ils sont nés pour l'orage,  
Et pour la pluie, et les bourrasques !  
O maîtres, déridez vos masques !  
Où va la canne, où va l'ombrelle,  
Que le ristol ouvre son aile !... ”

FERCO.

## La Politesse est l'Esprit de la Bonté

Une femme à qui son amitié fraternelle donne du talent, j'ai nommé Eugénie de Guérin, a dit : “ La bonté c'est la politesse du cœur. ” J'ajouterai que la politesse est l'esprit de la bonté.

On peut être fort intelligent, avoir même du génie sans posséder l'esprit qui rend le commerce intellectuel si agréable ; on peut être très bon sans la politesse qui est le lien et le charme des relations sociales, mais on ne peut pas être poli sans être bon. Car l'urbanité, la politesse même ne sont pas le savoir-vivre. Le savoir-vivre, c'est la lettre du code des usages du monde qui varie selon les époques et les pays ; la politesse est l'esprit qui les vivifie. Le savoir-vivre s'acquiert, la politesse est innée.

Ainsi il est d'usage, par exemple, de ne pas couper à table son pain avec son couteau, mais de le rompre, et il est poli, si l'on se trouve avec des personnes qui ignorent cet usage ou qui ne veulent pas en tenir compte, de paraître ne pas s'en apercevoir. Le code du savoir-vivre a tant d'articles que les gens les mieux élevés peuvent très bien en oublier quelques-uns, et tandis que nous faisons la remarque que notre voisin en omet,

il observe de son côté, à notre détriment, certains manquements dont nous ne nous apercevons pas. Toujours la paille et la poutre ! La conviction que nous pouvons avoir besoin d'indulgence nous rendra plus indulgent, l'orgueil seul est intolérant.

Quand le Christ a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, il a posé les bases de la politesse immuable, fille de la bonté et du devoir.

Pour être vraiment poli, il faut savoir sacrifier ses aises et ses goûts au profit du prochain. Un bon cœur est seul capable de le faire. Tout peuple et tout individu qui n'ont pas l'esprit de sacrifices sont mal élevés, grossiers et impertinents, ce sont des égoïstes. C'est qu'il faut se gêner pour ne pas gêner les autres, s'ennuyer parfois pour les amuser, faire bien des choses qu'il serait agréable d'éviter pour remplir même de simples devoirs sociaux.

C'est dimanche, il fait un temps superbe et il a plu toute la semaine : on habite la ville et il est si salubre d'aller respirer le bon air des champs. Les arbres sont touffus, le gazon si vert, les fleurs s'ouvrent, le soleil met la nature en fête et le cœur en joie. La famille est prête, on va partir. Le courrier apporte une grande lettre bordée de noir.

— Tiens, qui est-ce qui est mort ? M. Durand, connais pas. Et toi, ma femme ? Toi non plus. Qui donc nous envoie ce faire-part ? Voyons, voyons. Ce doit être mon commis Gérard. Oui, je ne connais pas d'autres membres de la famille Durand.

Allons, enfants, qu'on se dépêche nous allons manquer le train.

— Pourtant, Georges, ce pauvre Gérard !

— Tu veux que nous restions pour ce bonhomme Durand que nous n'avons jamais vu.

— Mon ami, si nous perdions un parent inconnu aux Gérard, ils se croiraient obligés d'assister à ses obsèques parce qu'ils sont nos inférieurs.

— Hum ! j'avais furieusement besoin d'exercice en plein air. Cet imbécile de Durand aurait bien dû ne mourir que demain.

— On ne choisit pas son jour et les pauvres Gérard n'auront pas beaucoup de monde par un si beau temps, et ils connaissent si peu de gens !

Le mari regarde sa femme et, pour dissimuler l'émotion que lui cause sa bonté, qui cherche à convaincre sans rien imposer, il lui prend la tête à deux mains et embrasse son front avec tendresse.

— Oh ! Georges, dit-elle en riant, tu défris mes boucles.

— C'est que je t'aime tout plein, vois-tu. Mais les mioches ?

— Ils iront à la musique avec notre voisine qui y conduit ses enfants.

— Tout de même on n'a pas idée de se faire enterrer par un si beau dimanche, à trois heures après-midi !

— Mon ami, reprend la femme qui a réfléchi, nous serons assez à temps pour aller demander à dîner à l'oncle-Baptiste ; son jardin est déjà en fleurs, nous ne l'avons pas encore vu ce printemps.

— Ma petite femme, tu es un ange. Je ne sais si Mme Gérard te donnera un coup de langue de moins !...

La petite femme haussa les épaules, elle se souciait peu des coups de langue de Mme Gérard, et elle se mit à préparer une toilette de circonstance.

Voilà ce que j'appelle une femme polie, sachant remplir ses devoirs envers ses semblables, sans leur être liée d'amitié, uniquement par compassion et par convenance. Cependant, que de choses elle ignore en fait de savoir-vivre ! On m'a conté que, dans le der-

## REPROCHES INJUSTES



La maman. — Petit saligaud... comment fais-tu pour te mettre toujours plein d'encre aux doigts... ? Tu ne veux donc pas prendre modèle sur ton petit camarade... ? Oui, le nègre ! Est-ce qu'on lui en voit jamais de l'encre à ses mains ?

nier grand dîner donné par le chef de son mari, elle suçait une aile de perdreau en la prenant délicatement entre le pouce et l'index et qu'elle pelait une poire sans la couper préalablement en quartiers, et sans tenir le quartier qu'elle veut manger au bout de sa fourchette à dessert pour le peler.

La femme du directeur de son mari en a fait des gorges chaudes, sans s'apercevoir qu'elle-même faisait des boulettes avec son pain, sans y prendre garde, ce qui est une incongruité aussi condamnable. De plus, ladite dame n'a pas sacrifié son dimanche pour marquer un peu de sympathique politesse à un petit employé "de rien du tout", "des gens qui ne comptent pas !" Ajoutez *in petto* : et dont on n'a rien à attendre. Car la règle de politesse des gens qui ne sont pas polis est de ne l'être qu'à bon escient.

Mme X. est une Parisienne des plus raffinées. Toutes les dames de la ville l'imitent à l'envi. Elle est toujours du dernier train ; elle connaît les us et coutumes du savoir-vivre dans leurs plus infimes détails. Ce n'est pas elle qui servirait du sauterne avec le rôti comme Madame une telle. Elle a proclamé que lorsqu'on n'a qu'un vin blanc dans sa cave on n'invite pas à dîner.

Chez elle le service de la table est incomparable, meilleur que le menu. Elle est au courant de la découverte du plus insignifiant ustensile gastronomique, au point d'embarrasser souvent ses convives, ce qui l'amuse énormément. La mode veut que la table soit couverte de surtouts de fleurs, de chemins fleuris, de petits bouquets dans les portemenus. Une femme intelligente sait qu'il est avec la mode des accommodements, Mme X. s'y soumet servilement. Chez elle rien n'est plus joli que l'aspect du couvert, on dirait une corbeille de fleurs, dont les bons provinciaux la congratulent de leur mieux.

Mais on ne dîne pas impunément au milieu de mugnets, de violettes, d'œillets, de giroflées, surchauffés par la chaleur des lumières et la fumée du festin. Peu à peu la gaieté diminue et, quand arrive le champagne, le silence règne autour de son parterre, les teints pâlissent, quelques femmes se trouvent mal. Ce n'est qu'après que, pour les ranimer, on ouvre les fenêtres, que les autres convives se sentent mieux. Après quelques dîners, marqués des mêmes incidents, on fit observer à Mme X. que les fleurs, à si forte odeur, peuvent incommoder ses invités. Elle ne voulut rien entendre. C'est la mode, elle ne connaît pas autre chose. Ces provinciaux sont vraiment bien délicats ; quant à elle, l'odeur des fleurs ne la gêne pas, elle ne s'en privera certes pas pour des petites sottises qui ne connaissent rien des usages du monde. Il arriva ceci : c'est qu'ayant la fin du carnaval elle put contempler seule ses fleurs ; on s'entendit pour ne plus assister à ses dîners, et on retourna au sauterne de Madame une telle chez qui tout est à point et orné à propos.

Cette femme, si bien *éduquée*, ignorait que le premier article de la civilité la plus honnête et la moins puérile ordonne de s'occuper avant tout du bien-être et du bon plaisir de ses hôtes. Un peu de bonté lui eût enseigné qu'on ne doit pas leur imposer ses goûts mais se conformer aux leurs !

ELIANE.

#### L'ESPRIT DE SARCEY

On se rappelle le cas de Sarcey à qui l'on vint confier un jour qu'un ancien camarade, brouillé avec lui, à la suite d'une polémique, allait lui envoyer des témoins.

—Il est furieux, dit-on à Sarcey ; il crie partout qu'il veut en finir avec vous. Il exigera une rencontre au pistolet, à dix pas !

—Dites-lui que je ne me bats qu'à l'épée... mais que, bien entendu, j'accepte les dix pas.

Sarcey avait mis, avec cette boutade, les rieurs de son côté. Le terrible adversaire se calma du coup. Et l'on était réconcilié huit jours après.

#### UN QUATRAIN

Lambin, mon barbier et le vôtre,  
Rase avec tant de gravité  
Que, tandis qu'il rase un côté,  
La barbe repousse de l'autre.

#### L'ESPRIT FÉMININ

Mme X... qui est encore charmante, a une fille de dix-sept ans, jolie à ravir.

—Je suis sûr, lui dit quelqu'un, que, ravissante comme elle est, votre fille ne manque pas d'épouseurs.

—Non, certes, répliqua Mme X... en souriant, mais je suis encore trop jeune pour la marier.

#### UNE PERTE

*La mère.*—Je crains que tu n'aies commis une grosse erreur en refusant ta main à M. Latulippe.

*La fille.*—Pourquoi cela, maman ?

*La mère.*—La façon si soumise avec laquelle il a pris ton refus montre qu'il est exactement de la pâte dont les maris devraient être faits.

#### OPINIONS



—Un bicycliste ou un automobile, j' dis pas, mais quel plaisir voulez-vous qu'on ait à écraser un type qui marche à pied ?

#### ARTIFICE LITTÉRAIRE

*Le vieux monsieur (dictant à sa clavigraphiste).*—“ Monsieur, ma clavigraphiste étant une vraie dame, je ne puis lui dicter ce que je pense de vous ; étant un gentilhomme, je ne peux le penser tout haut ; mais vous qui n'êtes ni l'un ni l'autre, vous pouvez facilement vous imaginer l'opinion que j'ai de vous.”

#### LA PROHIBITION

*Premier apôtre.*—Il est assez sûr que si le droit de vote était plus restreint, notre cause s'en trouverait mieux.

*Deuxième apôtre.*—Oui, si on pouvait seulement priver de ce droit tous ceux qui boivent, on pourrait faire bonne figure aux polls.

#### LES DERNIERS COMBLES

Le comble du zèle pour un jeune juge d'instruction de notre connaissance :

—Faire arrêter une huître parce qu'elle est en rupture de *bancs*.

Le comble de l'audace pour un afficheur public :

—Afficher des sentiments d'indépendance.

Le comble de la rapacité :

—Vouloir saigner un médecin très gras, sous prétexte que c'est un homme de *lard*.

Celui de la cruauté :

—Faire manger à un vieux juif retardataire les saucisses avec lesquelles on a attaché son chien.

Le comble de l'ostentation :

—Se promener avec des bottines trouées et faire remarquer à ses créanciers qu'elles sont à *quitter*.

Par une grande chaleur :

—S'abreuver des plaisanteries d'un journaliste de la localité.

Elles sont *si ternes* !

Le comble de la brutalité :

Saisir une occasion par les cheveux.

GAZETTE FEMININE



CAUSETTE

A la solennité de la première communion, aucune pensée triste ne vient assombrir le visage radieux des parents ; plus tard, d'autres fêtes, d'autres étapes qui marqueront dans la vie de leurs enfants des époques capitales, viendront encore ; elles seront joyeuses aussi, mais, à ces joies, se mêleront des larmes ; le mariage, la naissance d'un bébé, en apportant à la jeune femme des occupations nouvelles, ne les sépareront-ils pas de leurs parents ?

Mais le jour de la première communion, c'est le bonheur sans mélange ; la petite fille, agenouillée là-bas sous la lueur des cierges aux douces flammes, ne va pas être enlevée à leur amour ; elle restera à eux, bien à eux, sans partage ; la transformation qui s'opère ne sera pour eux qu'une source de joies ; hier encore, c'était l'enfant étourdie et riieuse ; demain, ce sera la jeune fille attentive, aimante, qui devient parfois une consolation

et un appui...

Les magasins de nouveautés offrent des occasions très tentantes, très avantageuses de costumes tout faits ; mais beaucoup de mamans ne se laissent point séduire ; elles préfèrent coudre elles-mêmes, préparer avec amour la blanche parure de leur fillette. Pour celles-là, pour celles aussi qui, ayant plusieurs filles, font resservir plusieurs années de suite une même toilette de mousseline, nous allons donner quelques indications générales.

MODES PARISIENNES



ROBE POUR FILLETTE DE ONZE A DOUZE ANS EN DRAP MOUSSELINE GRIS ARGENT. La jupe ronde est cerclée à hauteur de l'ourlet de deux biais de velours noir. Le corsage est fait d'un dos d'une seule pièce et d'un devant gracieusement découpé sur une chemisette de mousseline de soie brodée. Col rond et revers plissés en taffetas blanc. Ceinture et col velours. Manches unies.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

Lorsqu'on achète de la mousseline en pièce, il faut en examiner avec soin les lisières : elles doivent être très régulières pour que le tissu soit de bonne qualité. De même, le fil sera brillant, soyeux, la trame tissée avec un fil sans nœud, très uni. Pour coudre la mousseline, on se sert de fil très fin ; lorsqu'on a des entre-deux à incruster dans de la mousseline on les y fixe par un rouleauté très fin ; les aiguilles employées sont du n° 10.

Ces rouleautés très fins suppriment l'épaisseur de l'ourlet, ils se font en roulant l'étoffe par le pouce gauche ; des points de surjet serrés fixent le rouleauté. Pour monter les volants, les garnitures en mousseline, on se sert de fronces en rouleauté.

Lorsqu'on coud de la mousseline non doublée, on l'assemble par des coutures doubles, dites coutures anglaises. Cette couture se fait en joignant les deux étoffes à l'endroit à l'aide d'une couture à points devant très rapprochés ; puis, ceci fait, on retourne l'ouvrage à l'envers et l'on fait une couture qui renferme la première couture et dissimule les bords de l'étoffe. Lorsqu'on lave la mousseline, il est nécessaire pour arriver à un joli résultat de ne point la laisser tremper et de la laver sans la quitter un seul instant. On l'empêse à l'eau de riz après y avoir jeté quelques gouttes de vinaigre. De cette façon on conserve au tissu toute sa légèreté et sa transparence. On laisse épurer la mousseline quelque temps dans un linge ; puis, on la repasse humide, sous un linge fin.

Pour conserver fraîches les robes de mousseline, il faut les envelopper dans un rideau de mousseline ou de percale passé très fortement au bleu.

Les robes d'une première communiant sont toujours d'une grande simplicité. Le corsage est de forme blouse, fermant derrière ou sous le bras, entourée au col d'une petite ruche ou d'un étroit ruban de petits plis. Les jupes sont droites, montées à fronces ou légèrement biaisées du haut. On peut, si on désire du nouveau, adopter la jupe en forme, la jupe à plis, la jupe à volants, la jupe ajourée d'entre deux, voire la jupe en mousseline de soie plissée soleil, mais rien n'aura jamais le cachet, la distinction, le *comme il faut* de la jupe simple en belle mousseline que raye un groupe de sept à neuf plis lingerie.

TANTE ELISABETH.

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3776.—Ce modèle qui est à volonté sur doublure ajustée ou non est surtout caractéristique à cause des revers imitant jabots. Il va bien aux personnes élancées aussi bien qu'à celles d'une certaine corpulence. Le devant qui est ample contribue dans une certaine mesure à masquer les tailles trop fortement prises. Ce modèle est en étoffe appelée Louisine avec garniture en dentelle, mais les soies souples vont très bien.

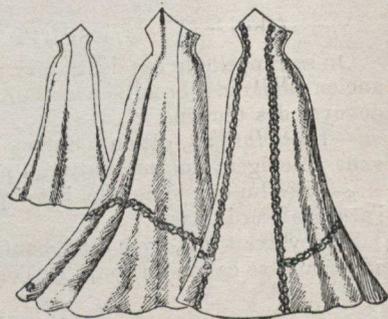
Matériaux : 4 verges  $\frac{3}{8}$ , 21 pouces de largeur, pour taille moyenne.  
Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure de buste.

No 3779.—Corsage pour dame.



3779 Fancy Waist, 32 to 42 n. bust.

No 3787.—Jupe princesse.



3787 Princess Skirt, 22 to 32 in. waist.

No 3787.—C'est un des bons styles de la saison et il aide à l'effet svelte. Il va très bien avec le boléro court et supprime la ceinture. Cette jupe est à cinglés et porte le volant circulaire sur les côtés et à l'arrière. Tout de même on peut supprimer le volant. Ce modèle est en serge crème.

Matériaux : 11 verges, 21 pouces de largeur, pour personne de taille moyenne.  
Dimensions des patrons : 22, 24, 26, 28 et 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.



Jacinthe sur une carafe remplie d'eau.

Deux ognons de jacinthe dans un vase rempli de terre posé sur une carafe remplie d'eau. L'un se développe normalement, l'autre dans l'eau de la carafe.

Ognons, jacinthe, tulipe, jonquille, narcisse, crocus, se développant dans de la mousse (non teinte), hachée, très humide. On obtient de cette manière des effets de décoration tout à fait pittoresques. Une recommandation cependant : ne pas mettre trop d'eau dans ces vases pour éviter les moisissures ou l'écoulement du liquide par les ouvertures inférieures du vase perforé.

BLUETTE MÉDICALE

Rien de plus désagréable pour un beau visage que la rougeur des paupières. Celle-ci est généralement consécutive à une inflammation de leurs bords libres au niveau de la base des cils qui sont agglutinés par de petites croûtes. Il se produit en même temps des démangeaisons, parfois intolérables. Les personnes atteintes de cette affection doivent éviter les poussières et le travail à la lumière artificielle. Elles suivront un régime de nourriture doux, évitant les mets épicés. Le traitement consistera d'abord à faire tomber les croûtes en appliquant sur les paupières des compresses d'eau boriquée chaude. Une fois bien nettoyées, on enduira leurs bords avec gros comme un demi-pois de la pommade suivante, dont on n'aura pas ainsi à redouter la pénétration dans l'œil :

- Oxide jaune d'hydrargire . . . . . 0.05 centigrammes
- Vaseline . . . . . 10 grammes.

TROIS RECETTES

**SOUPE AU LAIT LIÉ.** — Faire bouillir, saler ou sucrer le lait, y ajouter une liaison de quatre œufs par pinte, le remuer avec une cuiller de bois, et dès qu'il commence à prendre après la cuiller, avant de bouillir, le verser sur des croûtes taillées très minces.

**NETTOYAGE DES THÉIÈRES EN MÉTAL ANGLAIS.** — Préparez une pâte avec du tripoli de Venise et de l'huile. Prenez cette pâte sur un linge fin et servez-vous-en pour frotter longtemps et fortement le métal ; prendre un autre linge (sans pâte) et frotter le métal pour lui rendre son éclat. Essuyer avec une peau de chamois.

**SOINS A DONNER AUX LAMPES.** — Pour augmenter la force éclairante des lampes, il suffit de mettre les mèches neuves tremper dans du vinaigre et les laisser sécher jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace d'humidité ; on les met alors aux lampes à l'huile, à pétrole ou à esprit-de-vin. Grâce à cette précaution si simple, la lumière sera décuplée. (Avoir soin aussi de nettoyer dans de l'eau bouillante, avec carbonate, les lampes dont on ne s'est pas servi depuis un certain temps.)

Pour que le verre n'éclate jamais, il suffit, quand on vient de l'acheter, de le mettre dans une casserole contenant de l'eau froide ; on met sur le feu jusqu'à ébullition ; on laisse refroidir. Avec ce moyen, le verre n'éclatera jamais ; il ne se cassera que par un choc.

Pour que les veilleuses éclairent bien, il faut qu'on ne souille pas l'huile en y jetant les vieilles veilleuses brûlées. Plus le récipient et l'huile sont propres, plus la lumière est claire. Avoir soin de mettre un peu d'eau au fond du vase qui contient la veilleuse. Les veilleuses avec entourage d'étain font une plus belle lumière que tous les autres systèmes.

ENCORE L'ART DE SE COIFFER

C'est un lieu commun, très banal, très souvent réédité que ce sujet de la tyrannie de la mode ; on s'en plaint souvent, on la subit toujours. D'ailleurs, dans l'état actuel de nos conventions, une femme ne peut guère s'y soustraire ; ain-i aucune de nos élégantes n'entrevoit la possibilité de porter une robe cloche quand la mode est aux jupes fourreau ou de conserver les manches bouffantes et élevées sur les épaules quand la mode les a ajustées à la courbe même de l'épaule.

Nous sommes toutes d'accord sur ce point, amies lectrices ; nous sommes des esclaves volontaires et dociles.

Mais n'allons pas trop loin dans la voie de l'obéissance ; notre but étant d'être belles, admirées, sachons

l'atteindre par des procédés intelligents et refusons d'être comme tout le monde ; quand notre beauté l'exige, un peu d'originalité !

Les ornements de la toilette sont, pour ainsi dire, étrangers à nous-mêmes, ils sont en dehors de nous, ils sont la livrée de notre époque et de notre condition sociale ; nous portons cette livrée avec le plus d'élégance et de grâce possible, voilà tout ce qui est laissé à notre initiative.

Mais il n'en va pas de même pour notre coiffure. Nos cheveux font partie de notre personne, ils sont quelque chose de nous-même et leur couleur, leur texture, leur souplesse achèvent et complètent l'harmonie générale du corps.

C'est pour cette raison que je réclame la liberté dans le choix de la coiffure.

Quand on songe aux nombreuses variétés de visages : visages pointus et allongés, visages d'un ovale fin, visages ronds et pouspins, visages osseux à pommettes saillantes, visages qui s'élargissent aux tempes à la manière des têtes de chats ou qui s'émaient en lame, et tant d'autres, on se demande comment l'idée d'une coiffure unique, d'un genre commun à toutes peut être un instant acceptée.

Il faut, avant tout, se coiffer "à l'air de son visage".

Pour découvrir la coiffure qui convient le mieux à son genre de beauté, je ne crois pas qu'il faille les essayer toutes ; il faut surtout considérer avec soin les irrégularités, les imperfections de la figure, de la tête au point de vue de la forme et des dimensions et adopter une coiffure qui tende à y remédier.

LA REINE VICTORIA ARTISTE

De l'Événement de Paris :

Très artiste, la reine Victoria aimait à faire des études d'aquarelle et à enluminer.

Quant à la musique, elle avait commencé à la cultiver par volonté, puis elle y avait pris goût, surtout au chant.

Le prince consort était d'ailleurs musicien dans l'âme. Il avait une superbe voix de basse ; quand à la reine, elle avait une voix de soprano.

Peu après son mariage, la reine donna un concert intime à Buckingham-Palace : elle ne chanta pas moins de cinq fois en italien, un duo avec le prince Albert, un trio avec Rubini et Lablache, un chœur pastoral avec les dames de la cour, un quatuor et un chœur.

A Windsor, à Osborne, à Balmoral, dans ses soirées, la reine s'est souvent fait entendre. Depuis la mort du prince Albert elle s'était tue.

Mais dans ses dernières années elle avait recommencé à assister, dans ses résidences, à des concerts et à des représentations privées.

Les cantatrices préférées de la reine étaient Mmes Patti et Albani.

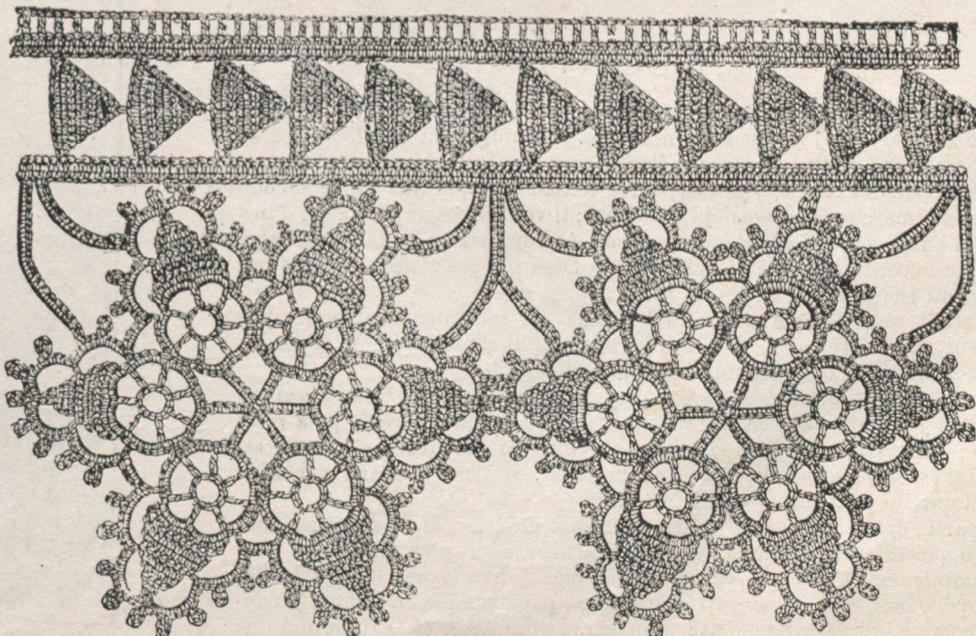
SA MÉTHODE

Madame.—Oh ! Justine... vous n'allez pas allumer votre feu avec du pétrole ?

Justine.—Oh ! non, madame, j'humecte le bois avec le pétrole, puis j'allume avec une allumette.

SIMPLE REMARQUE

La coquetterie est un masque qui trahit plus qu'il ne cache.



Dentelle au crochet pour garniture de taie d'oreiller ou de napperon.

## UN COMMERÇANT INGÉNIEUR



L'hôtelier.—J'suis content. Y a pas un cabaretier dans le quartier pour avoir des idées lumineuses comme moi.

## LE CHAT

I

Dans ma cervelle se promène,  
Ainsi qu'en son appartement,  
Un beau chat, fort, doux et charmant,  
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;  
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,  
Elle est toujours riche et profonde.  
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre  
Dans mon fond le plus ténébreux,  
Me remplit comme un vers nombreux  
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux  
Et contient toutes les extases ;  
Pour dire les plus longues phrases,  
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde  
Sur mon cœur, parfait instrument,  
Et fasse plus royalement  
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,  
Chat séraphique, chat étrange,  
En qui tout est, comme en un ange,  
Aussi subtil qu'harmonieux !

II

De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;  
Il juge, il préside, ils inspire  
Toutes choses dans son empire ;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu.

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant,  
Se retournent docilement  
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivants opales,  
Qui me contemplant fixement.

C. BAUDELAIRE.

## LA BONTÉ

Naît-on bon ? La Sagesse des nations dit que non : L'homme arrive au monde avec les pires instincts, l'enfant est naturellement cruel.

Est-ce juste ? Non. Il y a des êtres doux, des êtres dévoués et tendres et, même dans l'extrême jeunesse, cette tendance apparaît. Le bébé commençant à marcher montre déjà son cœur ; il veut partager, donner ; d'instinct, il offre ce qu'il a. Remarquez cela et vous verrez ce fait aussi souvent que le contraire. L'âme qui vient de Dieu n'a pas rencontré dans son voyage du ciel à la terre tous les vices...

L'enfant naît égoïste parce qu'il obéit à un sentiment instinctif mais méchant, non. Très vite, s'il a des parents intelligents et doux, il perdra son égoïsme, noyé dans l'amour témoigné et rendu.

Tous les sentiments s'engendrent par le contact : "Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es." Vivre dans une atmosphère de paix rend calme ; vivre dans l'agitation rend nerveux. Se trouver sans cesse au milieu d'êtres bons et dévoués est contagieux ; se trouver entre la malice et la duplicité peut faire devenir mauvais.

A partie égale, lorsque deux êtres sont associés, forcés de partager l'existence quotidienne, le plus fort impose sa nature au plus faible—le plus fort moralement s'entend—car, au physique, il est souvent le plus faible. C'est pourquoi, chez beaucoup de ménages, par exemple, la femme prédomine comme influence dans l'accomplissement des actes et la direction des pensées.

La bonté s'acquiert aussi par l'éducation et le raisonnement, par l'empire de la volonté sur l'instinct. Si le premier mouvement porte à la répression, le second doit mener vers l'indulgence. Les indulgents sont toujours des êtres supérieurs. Ils voient l'humanité de haut et se jugent au-dessus des petites vengeances. L'indulgence naît de la fierté et, quelquefois aussi, de la faiblesse et même de la crainte. Celle qui naît uniquement de l'estime de soi est juste et digne ; seule, elle impose le respect, tandis que l'autre fait germer le désir d'abuser.

La pensée, guide d'un acte, est beaucoup plus vite perçue par celui qui le reçoit qu'on ne le pense. Il devine d'intuition, sans s'en rendre compte, par le seul fait de l'influence impondérable des fluides partant d'un cœur à l'autre. Les subalternes, même les animaux, obéissent à l'indulgence à base de supériorité et se moqueront de l'indulgence à base de faiblesse et de crainte. Sans réflexion, sans analyse, ils "sentiront", le moteur employé vis-à-vis d'eux. La bonté est le grand mobile de la vie de relation.

Avec elle, plus de haine, plus de querelles ; la bonté est la mère du bonheur, parce qu'elle fait aimer, et que l'on est heureux lorsque l'on est aimé.

Le premier exercice quand on veut acquérir la bonté, c'est d'éviter de dire du mal des autres, c'est de parler avec douceur sans flatterie, avec justice sans raideur. C'est de ne froisser personne, de respecter toutes les conditions sociales et d'éviter aux petits les humiliations.

Le peuple, les serviteurs souffrent de légères nuances auxquelles bien peu de gens pensent et qu'il est si simple de leur épargner en songeant un peu combien leur vie—occupée à préparer le bien-être et le plaisir des autres—est peu favorisée. Par exemple, au lieu de dire rudement à une servante qui, levée tôt, balaye et prépare votre chocolat pendant que vous achevez de dormir : "Ceci est mal nettoyé, vous ne savez rien faire", vous dites : "Ma fille, vous avez oublié de faire ceci, veuillez y penser." La domestique obéira et, de plus, vous aimera.

Si, à l'enfant qui s'est mis en colère, a brisé ses jouets et tapé son chien, vous dites, en le repoussant avec impatience, que vous ne l'aimez plus, il sera froissé dans son petit cœur, sa confiance en sa mère sera amoindrie. Il répondra aussi, quand vous le gronderez : "Je ne t'aime plus". Au lieu de l'imiter dans ses violences, dites-lui : "Mon chéri, tu as fait mal à cette pauvre bête qui gémit, tu m'as fait de la peine à moi qui t'aime tant ; maintenant, tu n'auras plus de jouets puisqu'ils sont cassés et ton chien, au lieu de te suivre, s'enfuira à ton approche." L'enfant pleurera de remords au lieu de sangloter de rage. L'influence de la bonté aura pénétré son âme.

Ne soyons jamais dur pour personne ; la vie l'est tellement pour beaucoup qu'il faut, de tous les chemins, ôter le plus d'épines possible, se faire l'apôtre du bonheur, jeter sur les autres les roses de son cœur.

RENÉ D'ANJOU.

## LA CASSE !

Mme A.—Faites-vous payer à votre cuisinière ce qu'elle casse ?

Mme B.—Lui faire payer ce qu'elle casse ? Grande Sainte Apolline ! A tous les fins de mois, à part son salaire, nous l'indemnisons pour ce qu'elle n'a pas cassé.

## RÉSULTAT DU TRAVAIL

Un ami pénètre dans le cabinet de travail d'un homme de lettres au moment où celui-ci achève un article de longue haleine.

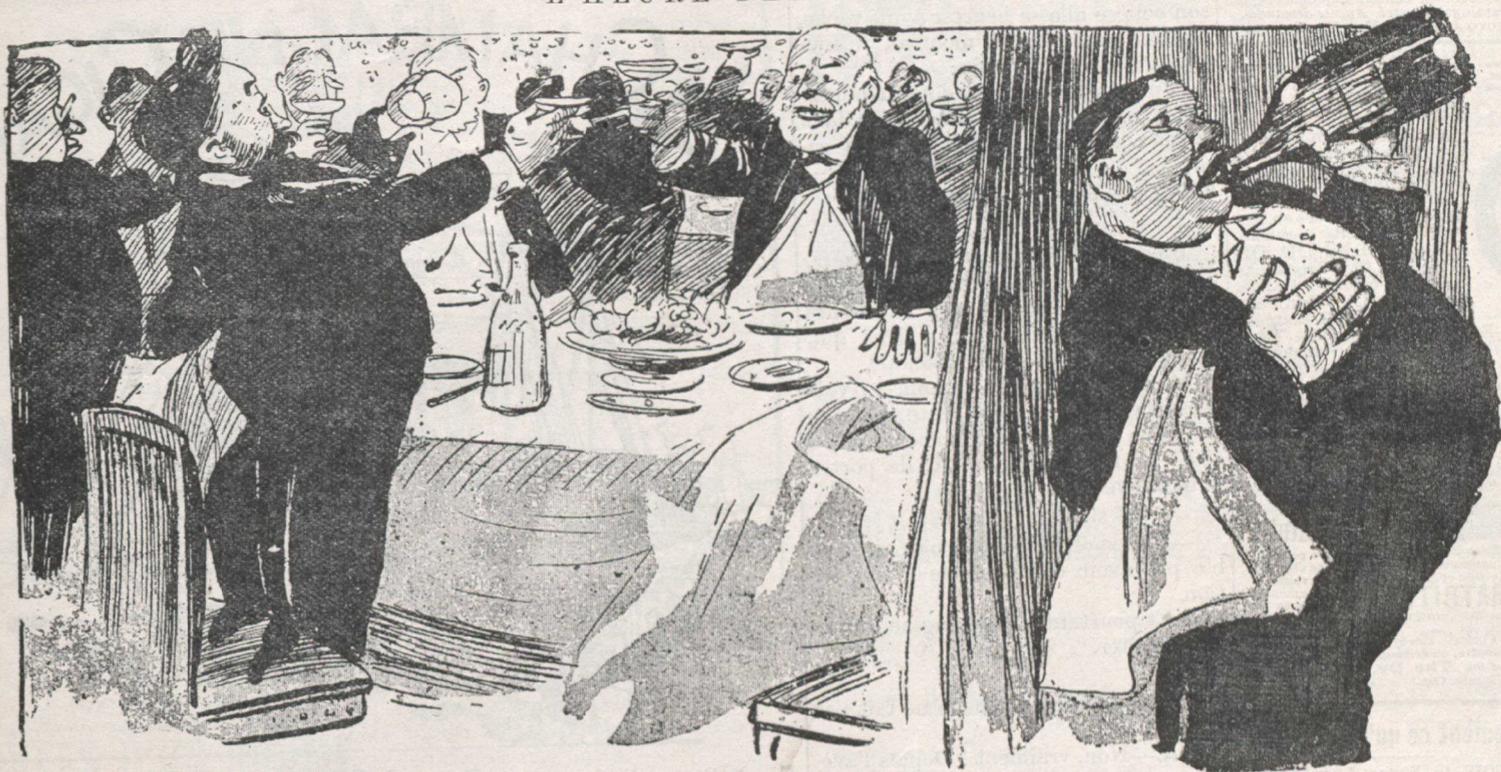
—Dieu... qu'il y a de poussière chez toi ! s'écrie le visiteur.  
L'écrivain (modestement).—J'ai remué tant d'idées !

## DEVINETTE



Ces enfants ont perdu leur père de vue ; où est-il ?

## L'HEURE DES TOASTS



*Voix diverses.*—Je bois à la République... je bois au président... je bois au régime actuel, je bois, etc., etc.  
*Le garçon.*—Et moi, je bois... à la bouteille!

## LES PHRASES COCASSES

IV

- Un chien si savant qu'il ne mordait qu'au latin.
- Aussi intrigué que la mouche qui, marchant au plafond, se demandait comment nous pouvons nous suspendre par les pieds au plancher.
- Une douleur qui tenait le juste milieu entre les tortures de la jalousie et la rage de dents.
- Il supportait la contradiction à peu près comme un tigre royal.
- Dans son zèle, ce membre de la Société protectrice des animaux prétendait, au café, faire dresser procès-verbal à un consommateur qui venait d'étouffer un perroquet.
- Aussi patient que le jardinier qui, ayant planté un fond de bouteille, attendit qu'il repoussât du goulot.
- Si propre qu'il ne portait jamais de gants beurre frais, de peur de se graisser les mains.
- Ce monsieur faisait profession de pudeur : aussi refusa-t-il le legs d'une nue propriété.
- Aussi glorieux que le ténor qui, parlant de ses débuts, contait qu'il avait été applaudi à tout rompre, tout, y compris son engagement.
- Cul-de-jatte de naissance, mais ne désespérant pas néanmoins de guérir son infirmité, il recherchait les fortes émotions, ayant entendu dire que la peur donne des jambes.
- Cet homme politique montre un goût si prononcé pour le cumul que, possesseur d'une tête à gifles, il ne porte que des chapeaux à claque.
- Si pieux qu'il mandait un prêtre quand son abonnement au *Samedi* était sur le point d'expirer.
- Ce spécialiste avait une telle confiance en sa propre dextérité, qu'il proposait d'extraire le compas qu'un architecte avait dans l'œil.
- Devenu sourd avec l'âge, ce grand capitaine n'entendait plus rien aux choses de la guerre.
- Aussi stupéfait qu'un coiffeur qui trouverait une arête dans la raie d'un client.

## CONSTATATION

Il arrive fort souvent que l'individu qui refuse de se reposer le dimanche refuse également de travailler les six autres jours de la semaine.

## IMPARTIALITÉ

La scène se passe à un concours de chats.  
*Un juge.*—Quel beau type ! On trouvera difficilement un autre chat qui vaille celui-ci.  
*Un autre juge, une larme à l'œil.*—C'est justement un chat semblable qui a croqué mon serin. Sale bête ! s'il n'y a que ma voix pour te faire gagner le prix, tu peux te lécher.

## ÇA S'EXPLIQUE

*Biff.*—Le vieux Latreuille a eu de bien maigres funérailles.  
*Tiff.*—Oui, son testament avait été ouvert la veille.

## L'AMOUR DU BARGAIN

*Elle.*—Si les femmes votaient, la politique serait plus pure. Penses-tu qu'elles vendraient leur voix pour \$2.00 ?  
*Lui.*—Non, ma chère, ce serait pour \$1.99.

## L'HABITUDE

Le nouveau commis de la librairie du coin avait longtemps servi dans une pharmacie. Aussi ne devons-nous trouver que fort excusable que, répondant à quelqu'un qui voulait un volume de Paul Féval, il ait dit :

—Je regrette de n'en avoir plus du tout. Cependant je me permettrai de vous offrir quelque chose de notre propre composition, tout aussi bon.

## UNE AUTRE VERSION

Un sot ayant à manger, plein sa main,  
 Voulut faire carême.  
 Il résista longtemps, mais mourut tout de même.

## MORALITÉ :

En toutes choses il faut considérer la "faim".

## CHEZ LE MÉDECIN

*Le médecin.*—Le malade que je viens de voir souffre d'appendicite.

*Sa femme.*—Eh bien, il faudra lui faire une opération.

*Le médecin.*—Comment, il faudra...

*Sa femme.*—Oui, car j'ai grand besoin d'un chapeau et d'une toilette.

## DEFINITION

*Le fiston.*—Papa, qu'est-ce qu'un sage ?

*Le papa.*—C'est quelqu'un qui ne contredit jamais sa femme.

## PETITE ANNONCE

"Appartements à louer dans maison très gentille—garantie sans piano."

## NOS PETITES CHÈRES MADAMES



*Titine.*—Oh ! ma chère, quelle scie que ce temps-là ! il faut continuellement se retrousser jusqu'au-dessus des genoux pour ne pas se crotter !

**VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON** Envoyez un portrait avec 25 cts. Nous vous renverrons le portrait avec un bouton à épingle élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG Co., Toronto.

**JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS**

**HOMMES FAIBLES**  
Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adressez: Cte Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187 Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

**Montre**  
Montée et Réglée par La Queue  
Gratuite  
Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour enrichir le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des reins, la nervosité, la débilité générale, etc., nous donnons GRATUITEMENT une montre or 14 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, tenant bien le temps. Les Pilules coûtent \$6c. la boîte, \$3.60 pour 6 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 6 boîtes et la montre, ou écrivez pour particularités. C'est une offre de bonne foi. The Dr. Weston Pill Co., 444 rue Yonge, Toronto, Ont.

**Justement ce qu'il vous Faut**  
100 FOIS la Force Lumineuse d'une chandelle pour 1 cent par soir.  
Demandez les détails.  
**SUNLIGHT GAS LAMP CO.,**  
LACHINE, P. Q.

**Pilules de Fer pour le Sang** DE COVERTON  
Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.  
PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.  
**C. J. COVERTON & CO.,**  
Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

**LE PACIFIQUE CANADIEN**

**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**  
Départ de la gare de la rue Windsor: 9.30 a.m., 9.55 a.m., 4.10 p.m., 6.15 p.m., \*10.00 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.40 p.m.  
**Trains Express Rapides**  
Départ de la gare de la rue Windsor: 9.55 a.m. et 4.10 p.m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p.m. et 6.30 p.m. respectivement.  
**Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal**  
Départ de Montréal, \*7.45 p.m.  
Arrivée à Holyoke, \*7.12 a.m.  
Arrivée à Springfield, \*7.30 a.m.  
Départ de Springfield, \*8.00 p.m., 9.15 a.m.  
Départ de Holyoke, \*8.18 p.m., 9.32 a.m.  
Arrivée à Montréal, \*8.20 p.m., 9.15 p.m.  
**PAS DE CHANGEMENT DE CHARS** entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\* Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
Y. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goodin, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A. J. Brunelle, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

**L'INTERNATIONAL LIMITED**  
part de Montréal tous les jours à 9 a.m., et arrive à Toronto à 4.40 p.m.; à London, 7.30 p.m.; à Detroit, 10.40 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

**Service Rapide entre Montréal et Ottawa**

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m., tous les jours.  
Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.  
Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.  
Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

Un professeur distrait en sortant de son collège alla se heurter à une vache. Dans la confusion du moment, il souleva son chapeau et dit:

"Je vous demande pardon, Madame."  
Un peu plus tard, il débouchait dans la rue contre une dame, et encore occupé sa récente méprise, il s'écria: — "Est-ce encore toi, sale animal."

Monsieur (10 h p.m.).—Ma chère, le docteur dit qu'une petite promenade avant de se coucher est excellente pour donner sommeil aux gens qui, comme moi, souffrent d'insomnie.

Madame.—Bien, mon ami, je vais faire de la place dans cette chambre pour que tu puisses t'y promener à ton aise. Tu ferais bien, aussi, de porter le bébé avec toi.

—Mademoiselle Sangfroid ne semble pas avoir une parcelle d'imagination.

—Et pourtant, elle s'imagine qu'elle sait chanter.

Elle.—Le beau plumage ne fait pas le bel oiseau

Lui.—Non, vraiment! Depuis l'avènement de la mode, les oiseaux n'ont plus le loisir de le porter.

—L'homme qui laisse tous ses biens à sa femme avec la condition qu'elle ne se remariera pas, est un être méprisable.

—Je n'en suis pas sûr. Peut-être que c'est plutôt un ami de l'humanité.

**CE QUI EST VRAI**

Ceux qui disent que tous les remèdes sont bons ont tort. Le Baume Rhumal seul est vraiment efficace contre les affections de poitrine.



Nous donnerons ce magnifique Bracelet en ardenas et clefauz personnelment que 15 paquets de graines de Pois d'Odeur à 10c. le paquet. Chaque paquet contient une grande variété des plus odorantes et de toutes les couleurs. Vous pouvez les vendre facilement dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les graines. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons gratuitement ce magnifique Bracelet en Argent Sterling, forme gourmette, avec cadenas et clef. Cie. Seed Supply, Toronto, Canada.

**GRATIS** Gagnez cette belle montre avec un boîtier en nickel poli, bord orné et véritables mouvements à cylindres Américains pour la vente de seulement 2 douzaines de photographies cabinet très belles finies (5 x 7 pouce) de Sa Sainteté Léon XIII. à 10c. chacune. Elles se vendent comme des petits pains chauds. Écrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous vous enverrons cette montre, tous frais payés. Avec du soin elle durera dix ans. Photo Art Co., Boite 1010, Toronto.

**GRATIS** Graphophone offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines de gros paquets de pois de senteur à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes de tous les couleurs. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Phonograph Co., de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants: "Un discours", "Song of Sixpence", "Solo de Piccolo", "Mocking Bird", imitation du chant du rouge gorge, "Cris de crapaud", des "indes", "poulets autriches", etc., et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Écrivez pour avoir les paquets. Quand vous les aurez vendues, envoyez l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone avec instructions complètes, tous frais payés. PRIZE SEED CO., Boite 691, Toronto.

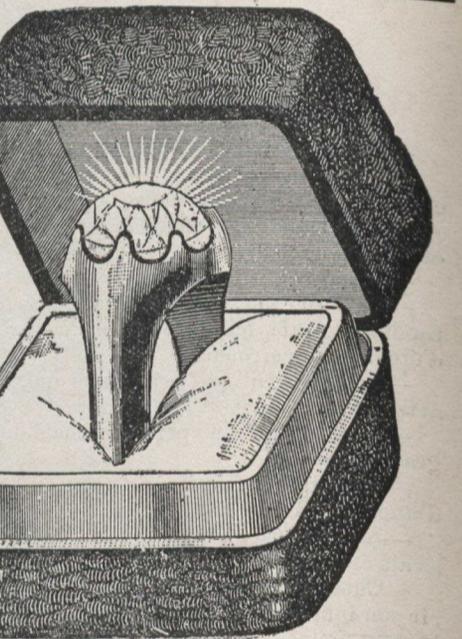
**GRATIS** Chaîne de Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable que de renard, égal en apparence et en durée à une chaîne, en or pur, ulonnée aux personnes qui vendront seulement qu'une douzaine de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chacune. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Écrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.



5c } Demandez le nouveau "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 5c

**CETTE BAGUE GRATIS**

Vous pouvez gagner cette bague dans 15 minutes pour la vente de seulement 10 magnifiques photographies cabinet, 5 x 7 pouces, de Sa Sainteté Léon XIII. à 10c. chacune. Elles sont très bien finies dans les derniers goûts de l'art photographique et se vendent comme des petits pains chauds. La bague est très bien finie en or et est ornée d'une magnifique pierre imitation de diamant genre Tiffany. Elle paraît aussi bien qu'une bague de \$100.00 ornée de diamants. Écrivez pour avoir les photographies. Quand vous les aurez vendues, envoyez l'argent et nous vous enverrons votre jolie bague soigneusement emballée dans une boîte doublée en peluche, tous frais payés. The Photo Art Co., Boite 1010, Toronto, Ont.



**Gagnez une Mandoline** en vendant seulement 21 douzaines de ces élégantes épingles à chapeaux en argent et or à 15c. chacune, nous vous enverrons par express, tous frais payés, cette magnifique mandoline avec cordes et points de corde et "picks" de corde. Écrivez aujourd'hui. THE JEWELRY CO., BOITE 618, TORONTO.

**COUPONS DE SOIE.**  
D'après un arrangement spécial avec les grands manufacturiers nous avons pu acheter une énorme quantité de jolis coupons de soie et nous vous proposons d'offrir un grand bargain en achetant des coupons de soie à 10c. le coupon. Les coupons sont de toutes les couleurs et de toutes les largeurs. Ils sont prêts à être coupés et utilisés pour faire des vêtements, des accessoires, etc. Écrivez pour les coupons. Photo Art Co., Boite 1010, Toronto.

**GRATIS** Nous donnerons cette magnifique bague fine en Or, ornée de 3 beaux brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 Paquets de graines de Pois d'Odeur à 10c. chacun. Chaque paquet contient une grande variété des plus odorantes et de toutes les couleurs. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les graines. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle bague soigneusement emballée dans une boîte doublée en velours. Écrivez dès aujourd'hui car la saison pour vendre de la graine est courte. Cie. Seed Supply, Toronto, Can.

**GRATIS** Nous donnons cette belle montre avec boîtier en nickel poli, mouvement Américain à cylindre aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de gros paquets de pois de senteur à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes de tous les couleurs. Ils sont le fleur préféré de tout le monde. Écrivez et nous vous enverrons les détails. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous vous enverrons votre jolie montre qui tient parfaitement le temps tous frais payés. The Prize Seed Co., Boite 691, Toronto.

**Cook's Cotton Root Compound**  
 Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.  
 Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

R. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**Jeunes** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.  
**Epouses** The Regent Pharmacol Co., B. F. 1009, Montréal.

**Employez-vous une Vieillesse ?** La petite vieillesse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 6 RUE ST-LAURENT.

**SUITES D'UN RHUME**

soit de cerveau, soit de la poitrine, soit le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.  
**KOLDSTOP**  
 est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures.  
 Prix, 25 cts.

KOLDSTOP : 25 cts la boîte par la poste, de la "Kold-stop Chemical, Montréal."

**MONTRE DE DAME**  
 Nous donnerons une Montre de Dame, une petite beauté, à face décou verte et boîtier en nickel, cadran en porcelaine décoré, aiguilles fines en or, mouvements recommandables à cylindre et remontoir tout à fait gratuitement aux personnes qui voudront seulement que 3 doz. de paquets de graines de Pois d'Odeur. Chaque paquet en contient une grande variété odorantes et de toutes les couleurs. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une après-midi en vous mettant à l'œuvre de suite. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les graines. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous garantissons que votre montre vous parviendra sûrement sans aucun frais. Ecrivez dès aujourd'hui car la saison pour vendre de la graine de Pois d'Odeur est courte. Cie. Seed Supply, Toronto, Can.

**Or Solid**  
 Bague ornée d'une réelle Tourquoise ou grenat et 2 Perles données pour la vente de seulement 10 élégantes épingles à chapeaux en argent et or à 15c chacune, avec sommets très bien gravés, ornés de gros jolis rubis, améthystes, émeraudes imitatives, etc. Elles sont très nouvelles. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons cette superbe bague en or dans une belle boîte doublée de velours. Tous frais payés. THE JEWELRY CO., Boîte 639, Toronto.

**GRATIS**  
 Nous donnons cette magnifique Bague fine en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui voudront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 10c, chaque. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours. EMPIRE NOVELTY CO., Boîte 1004, Toronto.

**GRATIS VIOLIN**  
 Ce violon à un son doux et puissant, modèle Stradivarius de bonne grosseur donné pour la vente de seulement 3 douzaines Photographies Cabinet très belles fines de Sa Sainteté Leon XIII, à 10c, chacune. Tout le monde en veut une. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons ce splendide violon complet avec un bon archet et un bon set de cordes, tous frais payés. The Photo Art Co., Boîte 668, Toronto.

Chez le photographe :  
 — Je suis venue pour vous dire, monsieur, que les photographies que vous avez prises de nous, l'autre jour, ne sont pas du tout satisfaisantes. Mon mari a l'air d'un singe.  
 — Bien, madame, vous auriez dû songer à cela avant de le faire prendre.

On joue un drame très touffu, comportant une trentaine de rôles et dont on a peine à suivre l'intrigue.  
 A une scène de meurtre, un spectateur, manifeste sa satisfaction. Et, comme son voisin s'en étonne :  
 — Ça fait toujours un personnage de moins.

Monsieur (repentant). — Ma chère, si je t'ai dit des paroles trop... vives, je les prends toutes à ma charge.  
 Madame. — Non, non, je te connais. Tu voudrais t'en servir encore.

Alice. — Dirais-tu que Claire est une beauté ?  
 Lucie. — Cela dépend.  
 Alice. — Dépend de quoi ?  
 Lucie. — De ce que je parlerais avec elle ou avec une autre.

Maud. — M. Arthur m'a demandé de l'accompagner à l'Opéra, demain soir.  
 Clara. — Et tu as accepté l'invitation ?  
 Maud. — Certainement.  
 Clara. — C'est étrange, il m'a demandé moi aussi.  
 Maud. — Ce n'est pas étrange du tout. Je lui ai dit que je n'irais pas à moins d'avoir un chaperon.

**CHEZ TOUT LE MONDE**  
 La coqueluche chez les enfants, la bronchite, la grippe chez tous, sont guéries par la Baume Rhumal. 43

Le client. — Pourquoi mettez-vous ce grand miroir près de la porte ?  
 Le boucher. — C'est pour empêcher les servantes de surveiller les balances.

**GUEBRIE LE RHUME EN UN JOUR.**  
 Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cts, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

**GRATIS.**  
 \$10,000 de Valeurs données Gratuitement Dames et Fillettes demandées pour introduire notre plus nouveau fac-simile des Portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc., grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons ces magnifiques portraits à 10c, chaque, et à toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes, dont quelques-unes sont représentées ci-dessus. 36 Primes Précieuses, au choix. Ne tardez pas à nous envoyer votre nom et adresse, et nous vous enverrons un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, illustré. Votre prime vous sera envoyée ABSOLUMENT GRATUITS. Nous reprints tous les portraits non vendus. L'offre est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court. ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO., Dept. 7 Toronto.

**GRATIS**  
 Gagnez cette Autoharpé douce par la vente de seulement 3 douzaines de Photographies Cabinet très belles fines de Sa Sainteté Leon XIII, à 10c, chacune. Elles se vendent si vite que vous ne pouvez pas en avoir trop. L'Autoharpé est un instrument le plus populaire. Quelqu'un veut la jouer bien. Le son qu'elle possède égale celui du meilleur piano et pour accompagner les personnes qui chantent il n'est pas surpassé. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons votre Autoharpé complète avec des pics, porte musique, guide de 16 morceaux aux doigts populaires tous frais payés. Photo Art Co., Boîte 636, Toronto.



**Voyez les Nouvelles Idées de Palmer** en fait de...

**PERRUQUES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS**  
 Un assortiment énorme de Bandes en Cheveux d'un Gris Naturel et nuances rares.  
 ELEGANTS SALONS POUR DAMES.  
 Artistes Experts.  
**PALMER & SON,**  
 1745 Rue Notre-Dame.

PRÉSIDENT : **Gibson Arnoldi** Avocat, Toronto.  
 Bureau Principal : **HAMILTON, Ont.**  
 GÉRANT : **William S. Gilmore** Marchand, Hamilton.

**Canadian Dressed Poultry Company, Limited**

Tous les chèques, mandats-poste, mandats d'express, envoyés en paiement de souscriptions d'actions, devront être faits payables à M. GIBSON ARNOLDI, le président de la Compagnie, et envoyés à son bureau, Toronto, Ontario.

Bureau du Président : 9 TORONTO STREET, TORONTO. Toronto, Mars 29, 1901.

Le "Samedi", Montréal.  
 Messieurs. — Permettez-moi de répondre par une lettre insérée dans vos colonnes, à un cer ain nombre de demandes faites relativement aux opérations proposées de la "Canadian Dressed Poultry Company, Limited."

D'abord, ses promoteurs ont été pleinement convaincus des grands profits à réaliser dans l'exportation des volailles en conserve, des dindes, etc., en Angleterre, et, après une étude attentive de la question, à tout point de vue, y compris la condition du commerce d'exportation dans les autres produits ils sont convaincus que l'affaire doit être parfaitement organisée; si ceci n'était pas fait, l'affaire tomberait dans l'état déplorable où il est actuellement le commerce des pommes, faite d'administration, par un empaquetage défectueux et une expédition imparfaite. Avec cette leçon objective sous les yeux, les promoteurs de cette compagnie savent que le moyen pratique de faire réussir cette entreprise est d'établir, pour recevoir et expédier les marchandises, des stations dans chacun des provinces, soit cinq ou six dans Ontario, environ autant dans Québec, et un nombre proportionnel, selon la population et le nombre de actionnaires, dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince-Édouard. Au moyen de ces stations, les volailles peuvent être recueillies vivantes chez les cultivateurs, tuées, préparées et emballées soigneusement pour être expédiées aux vieux pays.

Les actionnaires seront divisés, et un nombre proportionnel aura les ordres pour expédier à chaque station. Les stations seront équipées avec l'outillage nécessaire pour rendre l'article exporté aussi parfait que possible. Il n'était pas convenable que les gens de l'Île du Prince-Édouard expédient d'une station dans Québec, et ceux de Québec d'une station dans Hamilton; conséquemment, le but est clair et tout à fait raisonnable.

Les organisateurs croient que le fait de n'acheter que des actionnaires de la compagnie seulement fera le succès de l'organisation, car, par ce moyen, la compagnie contracte un lien solide avec le fermier, en même temps qu'elle obtient la garantie de n'avoir que des volailles de qualité supérieure, etc.

En deuxième lieu, parce que l'acheteur et l'inspecteur, dans leur tournée pour la compagnie, sauront exactement avec qui ils auront à négocier, quant au nombre, à la qualité et à la sorte de volailles à élever.

Par exemple, l'acheteur peut aller trouver l'actionnaire et lui dire : "Combien d'oiseaux et de quelle espèce vous proposez-vous d'élever l'année qui vient, et quand serez-vous prêts à les livrer ?" L'actionnaire le lui dit, et la compagnie est alors préparée à régler sa livraison, aussi bien que la "qualité" ce qu'il serait presque impossible de faire en aucune autre façon, spécialement dans une affaire qu'on a l'intention de poursuivre toute l'année courante. On est encore à considérer où seront ces stations, mais chaque station sera mise sous le contrôle d'un gérant capable, qui sera tenu responsable de sa gestion soignée. Il sera de son devoir de traiter avec les actionnaires particuliers autorisés d'approvisionner sa station. Toutes les stations et tous les gérants, y compris le gérant en Angleterre, agiront d'après les instructions du gérant général de la compagnie, M. William S. Gilmore.

Il est entendu que cela devra être une entreprise pour le peuple canadien, et pour la protection des fermiers particulièrement, et c'est pourquoi la souscription d'entrée a été placée à la portée de tous ceux qui feront affaires avec la compagnie.

L'on s'attend que les acheteurs de la compagnie commenceront les opérations le ou vers le premier juin prochain, afin de s'arranger avec les actionnaires quant aux produits; il est, par conséquent, de la plus grande importance que tous ceux qui désirent vendre à cette compagnie, ou prendre des parts, ne devraient pas perdre de temps, mais expédier leurs souscriptions immédiatement, vu que les actions se souscrivent rapidement, et que la liste sera close bientôt.

Votre dévoué, GIBSON ARNOLDI.

**SOIE**  
 Vous donnerons, gratuits aux personnes qui voudront seulement 25 douzaines de belles Épingles à Cravate avec pierre précieuse, à 10c, chaque, cette superbe Lanterne Magique, en métal vert, pourvue de lentilles, montrant 4 vues comiques d'hommes, femmes, garçons, fillettes, animaux sauvages, etc. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, envoyez l'argent et nous vous ferons parvenir, franco, cette superbe Lanterne Magique, soigneusement emballée. Vous pouvez facilement la gagner dans l'espace d'une heure en vous mettant à l'œuvre de suite. Cie. Empire Novelty, Boîte 100 Toronto.

**GRATIS**  
 CARABINE A AIR  
 Donnée aux personnes qui voudront seulement 25 de paquets de graines de Pois d'odeur à 10c, chaque. Chaque paquet en contient une grande variété des plus odorantes et de toutes les couleurs. Cette Carabine est des mieux faite et du dernier modèle, avec bari en nickel poli, elle est pourvue d'une gâchette délicate, et plaques de côté, à l'usage de miroirs globes améliorés, d'une gâchette pistolet et d'une crosse. Elle tire avec une grande force et une exactitude parfaite. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Graines. Vendez-les, renvoyez-nous l'argent et la Carabine vous sera envoyée, franco, par express. La saison pour vendre de la graine est courte, par conséquent envoyez votre commande immédiatement Cie. Seed Supply, Toronto, Can.

**GRATIS PARASOL EN SOIE**  
 avec poignée en corail français, ornée en argent, manche et monture en acier très bien trempé, couvert de mélange de soie Gloriana de la meilleure qualité, offert gratuitement aux personnes qui voudront seulement 3 douzaines de Photographies Cabinet très belles fines de Sa Sainteté Leon XIII, à 10c, chacune. Ces photographies sont dans les derniers goûts photographiques et sont très bien finies 5 x 7 pouces à 10c, chacune. Ce photographe se vendent à première vue. Ecrivez pour avoir les photographies; quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste ce magnifique parasol. Photo Art Co., Boîte 638, Toronto.

## UN HOMME D'ÉTAT



—L'gouvernement ? qu'on me le confie à moi, et vous m'en direz des nouvelles !...

## L'APPREHENSION

Il est des femmes qui abordent l'existence en la prenant de haut, décidées à en tirer le meilleur parti possible, à briser les obstacles, à renverser toutes les barrières. Elles s'asseyent au banquet de la vie, résolues de n'y savourer que des mets exquis. D'autres, plus faibles, plus craintives, tombent en un excès contraire.

Elles se font de toutes choses des épouvantails : elles n'en voient que les mauvais côtés. Le monde leur semble une forêt de Bondy, où tout ce qui est bon et bien doit être la proie du mal. Loin de s'armer en guerre contre des ennemis plus ou moins réels, elles se replient sur elles-mêmes ; elles tremblent à propos de tout et de rien, comme les sensitives tressaillent au moindre contact de la brise. Elles n'osent pas parler de peur d'être raillées ; elles évitent d'émettre une opinion de crainte d'en énoncer une fautive ou de déplaire.

Elles s'effraient des amitiés qui s'offrent ; elles redoutent partout trahison et mécomptes. Ce ne sont pas des timides, la timidité sied à la jeunesse, nous en parlerons ailleurs ; ce ne sont pas même des scrupuleuses, ce sont des peureuses. Elles peuplent les petites villes, dont, avec l'âge, elles deviennent les fléaux. Elles prennent les ombres pour des réalités, se font de tout des fantômes. Elles appliquent leurs verres grossissants aux actions du prochain et préparent ainsi, souvent sans méchanceté, aux médisants et aux calomnieux, la matière de leurs infamies.

Il importe que les femmes se corrigent au plus tôt des vaines frayeurs : si elles ne le font pas, leur être moral en restera comprimé et déprimé. Il faut, dans la vie, regarder en face ce qui effraie, absolument comme on fait toucher aux enfants peureux l'objet qui cause leur frayeur : parfois un rideau qui s'agite avec des bruits d'ailes ou de vêtements de fantôme, dans l'indécise lueur du crépuscule.

La vie n'est pas une partie de plaisir ; pourtant elle a de bons côtés. Le bonheur est relatif. La sagesse consiste à se contenter de ce qu'on a, de s'améliorer, si l'on peut ; en tout cas, d'en tirer le meilleur parti possible.

Le monde, en général est bête et méchant ; cependant, on y rencontre d'excellentes gens, qu'il importe de discerner des autres. Il est prudent d'étudier, d'éprouver les relations avant de les élever à l'honneur de l'amitié ; mais parce qu'on a été trompé une ou même plusieurs fois, il ne faut pas s'imaginer devoir l'être toujours. Si la défiance est la mère de la sûreté, elle est surtout une qualité remplie d'amertume ; et, s'il faut vous dire toute ma pensée, je préfère être trompée quelquefois que de passer ma vie sur le qui-vive, et de guerroyer la plupart du temps contre des moulins à vent.

Une jeune femme ne doit pas parler à tort et à travers, rien n'est plus déplaisant. Il est convenu que la parole est d'argent, mais que le silence est d'or ; pas toujours ; méfions-nous des proverbes, il faut savoir les interpréter. Il n'est personne qui parfois ne dise des bêtises ; personne dont on ne puisse se moquer. Quand on a de l'esprit, on rit de soi-même, lorsqu'on s'aperçoit ou qu'on nous avertit de quelques bévues. On ramène ainsi toujours les rieurs de son côté.

Surtout il ne faut pas s'habituer à craindre de s'attirer des ennuis en ne disant pas ce qu'on pense. On arriverait ainsi à ne plus discerner le bien du mal, le vrai du faux, à ne plus exercer son jugement, à accepter indifféremment l'opinion de tout le monde, à devenir lâche ! Oui, lâche. Afin de ne pas déplaire, on laissera accuser faussement.

Pour ma part, j'aime mieux entendre une jeune femme défendre des coupables qu'elle ignore tels, avec l'ardeur et l'inexpérience de la jeunesse,

que de la voir tremblante et bientôt indifférente assister à l'exécution d'accusés qu'elle sait innocents.

L'appréhension est une véritable torture, à tout prix il faut lui échapper. De la confiance envers ses guides naturels ; une juste appréciation de soi-même sans vanité ni fausse humilité ; l'absence de toute susceptibilité, tels sont les moyens de sortir de la géhenne où l'appréhension martyrise une jeune âme. Elle est fille cadette de la crainte dont la peur est la fille aînée.

Les femmes sont nerveuses par nature ; de nos jours, elle le sont d'une façon exagérée.

La peur prend sa source aussi bien dans cette nervosité que dans un tempérament craintif. Il faut en toutes circonstances où l'effroi est justifié, à plus forte raison dans celles où il ne l'est pas, prendre, comme on le dit vulgairement, son courage à deux mains, se raidir contre la tentation naturelle de fuir devant toute cause de frayeur, sans se rendre compte de la grandeur, de la réalité du danger. Voyez, dans les foules, ce qu'il y a de plus dangereux, se sont les paniques. Si chacun se possédait et gardait son sang-froid, les deux tiers des accidents seraient évités.

Est-il rien de plus ridicule que ces femmes qui ont à tout propos des attaques de nerfs ! Elles ne peuvent surmonter aucune émotion ; elles tremblent à toute apparence de danger.

Je me souviens d'une jeune amie qui tombait en pâmoison au moindre orage. Elle ne pouvait pas entendre le grondement du tonnerre ; c'était plus fort qu'elle. J'avais son âge et je me moquais d'elle en lui disant : "Je suis très nerveuse, cependant je n'ai jamais eu d'attaque de nerfs. Cela doit être drôle, j'aimerais voir ce que c'est. Faites-moi prévenir quand vous en aurez." Je l'ai guérie.

Il est des femmes que la peur du tonnerre rend absolument idiotes. J'avais une tante qui, dès le premier grondement de la foudre, nous appelait, nous les petits, dans sa chambre, nous cachait sous une grande table recouverte d'une couverture de soie, dont les coins retombaient sur nous. Elle fermait soigneusement les volets, allumait un cierge devant une image pieuse ; puis nous rejoignait sous la couverture où nous répondions à ses treublantes oraisons par de joyeux éclats de rire. L'enfant ne naît pas peureux, il le devient. Certes, on doit craindre l'orage, il fait tant de victimes ! Il faut prendre d'utiles précautions pour se préserver de ses atteintes, car la témérité n'est pas la bravoure. Etre téméraire, c'est s'exposer au danger par gloriole. Etre brave, c'est affronter le danger par devoir.

Est-ce à dire qu'on n'aura et qu'on ne doit jamais avoir peur ? Cela est au-dessus des forces humaines. Il est des choses dont on ne peut pas n'avoir pas peur et d'autres dont on doit avoir peur. Nul n'est même à l'abri d'une vaine frayeur. Si vous voulez vous en convaincre, lisez une des admirables *Nouvelles Genevoises* de Topfer, celle qu'il a intitulée *La Peur*.

Seulement il faut dès la jeunesse se former à la vaillance et acquérir de l'énergie quand la nature n'en a pas donnée. Pour cela, il suffit de le vouloir.

Assez de dangers réels nous guettent, sans en redouter d'imaginaires. Dieu vous préserve d'être comme certaines femmes, nous en connaissons toutes, dont la vie est un tremblement perpétuel.

## L'ENFANT TERRIBLE

Mme Boff.—Toto a un grand appétit, d'après ce que je vois.

Mme Toff.—Oui, au point qu'il me fait honte quand nous avons de la visite, tant il mange.

Toto.—C'est la seule chance que j'ai.

## PLUS PRUDENT

Premier tramp.—Hier j'ai voulu donner un... ordre pour un habillement.

Deuxième tramp.—Ah ! bah...

Premier tramp.—Mais à l'arrivée du chien j'ai annulé l'ordre.

## HUM !

La veuve.—Je vous épouserais volontiers, mais mon mari n'est mort que depuis six mois...

L'aspirant.—Je le sais fort bien, mais ce n'est pas votre faute.

## ANACHRONISME

Lui.—Il a été jusqu'à m'appeler : chien barbet...

Elle.—A votre âge ! L'idée...

Il faut que les chats soient fripons de leur naturel ; ils n'osent pas manger dans des assiettes, et ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne.

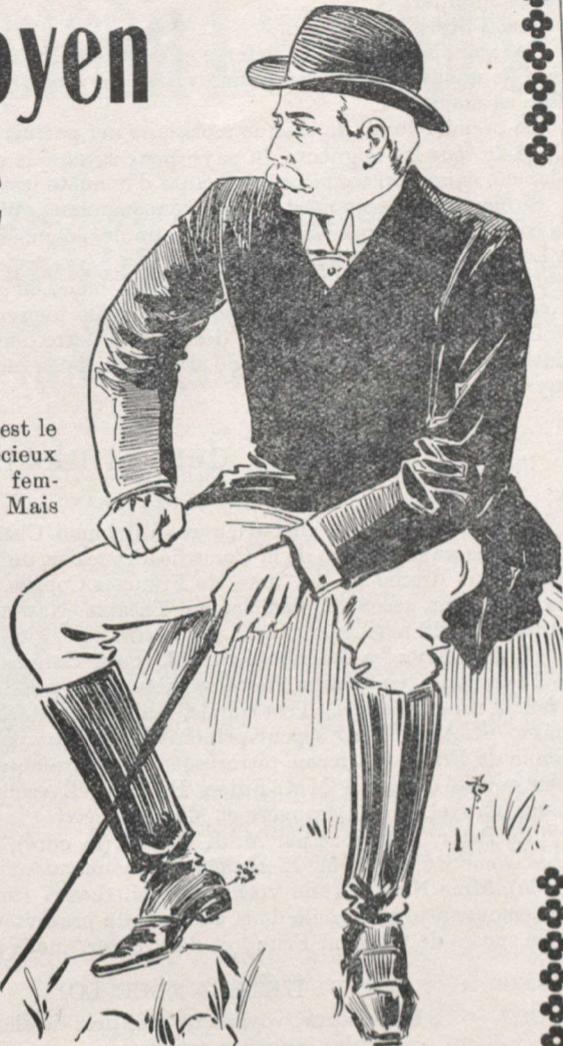
## DEVINETTE



—Où est Apollon ?

# Le Moyen d'être bien

La bonne santé est le trésor le plus précieux qu'un homme ou une femme puisse posséder. Mais on ne peut obtenir ce résultat qu'en conservant au sang sa richesse et sa pureté. Les nerfs doivent aussi être forts. Si on laisse le sang s'appauvrir, tout le système s'affaiblit et devient sujet aux maladies. Aux faibles les mois d'hiver sont dangereux ; un frisson peut entraîner la pneumonie, et un rhume la consommation. La grippe fait de nombreuses victimes, ses effets sont désastreux et souvent fatals.



## Les Pilules Roses du Dr Williams

sont ce qu'il y a de mieux pour enrichir le sang et donner de la vigueur aux nerfs. Depuis la première à la dernière dose cet effet se fait sentir. Les personnes malades et pâles deviennent actives, fortes et brillantes de santé.

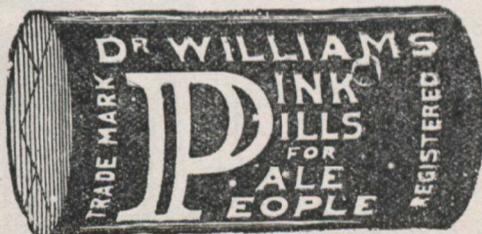
### EN VOICI UNE PREUVE :

Au Canada, la grippe sévit tous les hivers et fait des victimes nombreuses. La grippe est une maladie perfide. On se croit guéri, et le moindre rhume cause une rechute. Elle laisse ses victimes dans un état de débilité qui les expose à des complications dangereuses. Le sang est appauvri, les nerfs sont ébranlés ; les maladies de cœur et l'abattement général arrivent souvent à la suite de cette maladie.

Le témoignage suivant de M. Daniel Clossey, cultivateur bien connu de West Brome, P. Q., dépeint bien les suites de ce fléau. M. Clossey dit :

" Il y a quelques années, j'eus une attaque de grippe ; après que les premiers symptômes avaient cessé, ma santé s'affaiblit, et j'avais souvent mal à la tête et des étourdissements ; je devais chercher un appui pour ne pas tomber. Bientôt la faiblesse m'empêcha de me livrer au moindre travail. En plein été j'avais les jambes et les pieds froids comme en hiver. Au moindre effort le cœur battait avec violence. Cet état lamentable dura trois ans, et les soins de trois médecins ne m'apportèrent aucun soulagement. En lisant le récit de la guérison d'un cas semblable par les Pilules Roses du Dr Williams, je me décidai à en faire l'essai. Le succès fut tout simplement merveilleux. Douze boîtes de ces Pilules eurent un effet que trois années d'un traitement médical très coûteux n'avaient pu produire, je veux dire de me ramener à la santé, de me rendre la vigueur pour travailler comme de coutume. Je suis sincèrement convaincu que les Pilules Roses du Dr Williams m'ont sauvé la vie, et je fais cette attestation pour l'avantage de ceux qui souffrent, espérant qu'ils emploieront le même remède. "

Il y a bien des imitations de ce grand remède et le public doit être mis en garde. Les véritables pilules portent l'étiquette : " Les Pilules Roses du Dr Williams pour les Personnes Pâles " autour de l'enveloppe, et sur chaque boîte tel que le comporte la vignette ci-contre. Si votre vendeur ne vous donne pas ces pilules, adressez-vous directement à la The Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et ces pilules vous seront adressées franco au prix de 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50.



### FACÉTIES DE LA NATURE

Dans l'île de Bute, au large de l'Ecosse, il existe un rocher que l'on a baptisé la Jeune Fille, et qui le méritait bien. Il affecte l'aspect d'une femme en robe de chambre, à demi allongée sur un divan. Il est blanc, et se détache sur un fond de falaise très sombre ; on le voit donc de très loin. Le visage de la jeune fille est parfaitement formé : nez, bouche, arcades sourcilières, menton, joues, rien n'y manque. Des couches de pierres sombres encadrent la tête de façon à figurer une chevelure éparse, qui cache le haut des oreilles et "bouffe" sur une épaule, tandis que, de l'autre côté, elle tombe en boucles sur le devant du corsage. Et au-dessous du menton, il y a deux trous parfaitement ronds, parfaitement égaux, parfaitement en ligne droite avec le menton, la bouche, le nez ; ce sont deux boutonnières sans doute.

La Jeune Fille de Bute (*Maid of Bute*) a l'air de dormir, disent les uns, de pleurer, affirment les autres. Quoi qu'il en soit, ses paupières sont baissées, et elle n'a pas la mine très gaie. Il est vrai que, comme dit une chanson populaire au sujet d'une autre statue (celle de Philippe-Auguste, place de la Nation, à Paris) : " C'est qu'elle est en pierre, en pierre : pour ell' c'est pas amusant ! "

### UN PEU DE POÉSIE

Les savants, depuis quelque temps, semblent prendre plaisir à nous dégoûter de tout. Ils ont une façon de découvrir partout, en tout et sur tout, un tas de microbes qui nous enlèvent le goût des meilleures choses. Quand on vérifie au microscope tout ce qui nous passe par la bouche, on n'a qu'un désir : vivre de l'air du temps. Encore ne faut-il pas trop analyser ce dernier sous peine d'y découvrir le germe des pires maladies.

Cette fois, le savant qui nous parle des huîtres nous en dit de plus douces choses, moins prosaïques et moins répugnantes.

Il nous apprend, en effet, que les huîtres chantent, qu'il suffit d'écouter attentivement lorsqu'on les ouvre avec un couteau pour les entendre pousser un petit cri, suivi d'un murmure doux et expressif !

C'est-à-dire que l'amateur qui s'offre plusieurs douzaines d'huîtres pourrait, en les faisant ouvrir ensemble et délicatement, se payer un concert qui, pour être discret, n'en serait pas moins peu ordinaire.

Quelle que soit la créance que l'on ajoute à cette nouvelle scientifico-musicale, il est quand même plus agréable d'étudier le langage possible des petits êtres que nous mangeons que de détailler leurs microbes, saletés et imperfections.

### UN SINGULIER MANUSCRIT

— Quand le grand Italien Pétrarque se promenait à travers champs pour composer ses vers, il lui arrivait parfois de manquer de papier. Alors, tranquillement il retirait sa veste, qui était en cuir, et il continuait d'écrire sur ce vêtement. Ce singulier manuscrit, couvert de ratures, a été conservé longtemps dans la famille du cardinal Sadolet. On ne sait ce qu'il est devenu aujourd'hui.

### VICTOIRE COMPLÈTE

Le croup, les affections de la gorge et des poumons trouvent un adversaire victorieux dans le *Baume Rhumal*.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

" *Cher monsieur* :— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux. "

" *Cher monsieur* :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant. "

" *Cher monsieur* :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur. "

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



OR PUR  
Nous donnerons ce magnifique Accordéon à vous vendez seulement 3 doz. de sets d'Épingles Fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Il est de toute beauté, avec clefs en os, 2 séries de lanches, caisse en ébène, action ajournée et soufflets doublés avec protecteurs et agrafe. Vous pouvez gagner ce bel instrument dans une couple d'heures, en vendant nos Épingles Fantaisie Parisiennes. Elles sont mises en set de trois Épingles chaque, sont joliment gravées, et en émail fines en or. À 10c. les set elles se vendent très rapidement. En voyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Accordéon franco. La CIE DOMINION NOVELTY, Boîte 1005, Toronto, Can.



GRATIS  
Nous donnerons ce magnifique Bagne fini en Or orné d'une belle pierre Inta-lion de Diamant aux personnes qui vendront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien n'est vendu comme ça. Ecrivez et nous vous expédierons les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bagne dans une boîte doublée en peluche. CIE. Art Supply, Boîte 1010 Toronto, Canada.



GRATIS  
Nous donnerons cette magnifique Bague finie en Or ornée d'une belle pierre Inta-lion de Diamant aux personnes qui vendront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien n'est vendu comme ça. Ecrivez et nous vous expédierons les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bague dans une boîte doublée en peluche. CIE. Art Supply, Boîte 1010 Toronto, Canada.

100 TIMBRES  
La meilleure valeur pour timbres qui ait jamais été offerte—un paquet contenant 100 Timbres étrangers Mélangés, Danemark, Suisse, Portugal, Russie, etc., envoyé franco pour 10c. ou 3 paquets pour 25c. McFarlane & Cie, Toronto, Can.

## FEMMES AVOCATES



*Le client.* — Madame votre mère est sans doute trop fatiguée pour me recevoir ? N'a-t-elle pas plaidé pendant cinq heures ?  
*Ninette.* — Oh ! pour elle ça n'est rien ! Elle m'a même chargée de vous dire qu'elle allait se faire un plaisir de recommencer devant vous !

## HISTOIRE D'UNE MODE

BEAUCOUP PLUS VIEILLE QU'ON NE CROIT GÉNÉRALEMENT

Je parie que, sur cent de mes lecteurs, il s'en trouve quatre-vingt-dix (au bas mot) persuadés que la coutume, chez les gens *chic*, d'envoyer blanchir à Londres leur linge est d'innovation récente.

Ces quatre-vingt-dix (au bas mot) lecteurs barbotent dans le marécage de l'erreur : la coutume, chez les gens *chic*, d'envoyer blanchir à Londres leur linge est de généralisation récente mais de fondation huit fois séculaire.

Huit fois séculaire ! Vous avez bien lu.

C'est une assez curieuse histoire, connue seulement de quelques érudits et qui mérite une publicité plus large.

Il nous faut, mesdames et messieurs, remonter à la première moitié du onzième siècle.

A cette époque, vivait le regretté Robert II, sixième duc de Normandie, plus connu de M. Gailhard, directeur de l'Opéra, sous le nom de Robert le Diable.

Un jour que ce seigneur se promenait dans les environs de Falaise, il aperçut, lavant du linge dans l'Ante, une jeune fille d'une éclatante beauté, qui s'appelait Arlette et dont le père était corroyeur.

Ils s'unirent, et, bientôt après, naissait un gros garçon, fort et roux, qu'on appela Guillaume et qui manifesta, dès sa plus tendre enfance, un vif penchant pour la conquête de l'Angleterre.

Ses parents ne voulurent point contrarier une vocation si nettement indiquée.

Le 27 septembre 1066, le jeune Guillaume débarquait à Vevesey, avec plusieurs barons normands et quelques milliers de joyeux lascars dont les yeux ignoraient la honte des basses températures.

Prévenu de l'arrivée de Guillaume, le jeune Harold, qui détenait, pour le moment, la couronne d'Angleterre, arriva en toute hâte, à la rencontre de son cousin (car ils étaient cousins).

L'entrevue eut lieu dans les environs de Hasting et fut dénuée de cordialité.

Il en résulta que notre ami Guillaume monta, sans plus de façons, sur le trône d'Angleterre.

Bien installé dans son nouveau poste, il eut l'idée touchante de faire venir, auprès de lui, sa digne maman, Mme Arlette, encore fort jolie, ma foi, et âgée seulement d'une quarantaine d'années.

La brave femme, que les succès de son garçon n'avaient su griser, consentit à s'installer à Londres, mais à condition, exigea-t-elle, d'y continuer sa florissante industrie de blanchissage qu'elle n'avait jamais, d'ailleurs, interrompue à Falaise.

Guillaume, quoique fort bon garçon, ne badinait pas avec le service et, pour un oui pour un non, il vous faisait crever les yeux d'un bonhomme, sans sourciller.

Aussi était-il fort craint.

Ses vassaux, ceux d'Angleterre et ceux de Normandie, ne trouvèrent rien de mieux, pour se faire bien voire, que d'envoyer blanchir leur linge chez sa maman.

Le premier lundi de chaque mois, une nef partait de Dives, chargée du linge de tous les seigneurs du pays, pour revenir le mois d'après, avec sa blanche cargaison toute bon fleurante d'honnête lessive.

Si bien que, même morte, Arlette, même morte, William the Conqueror, la coutume se poursuivit, chez beaucoup de seigneurs français, d'envoyer à Londres leur linge blanchir.

Il y a quelques années, le snobisme s'en mêla, au grand détriment de la lavanderie française, laquelle, pourtant, vaut bien celle d'outre-Manche.

Du haut du ciel, sa demeure dernière, Arlette doit bien regretter l'initiative qu'elle prit de cette mode si préjudiciable aux intérêts de notre pays.

ALPHONSE ALLAIS.

## Chronique des Amusements

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

"L'Ami Fritz", le chef-d'œuvre d'Erkman-Chatrian, inscrit depuis longtemps au répertoire de la Comédie Française, de Paris, et "Le Pater", l'émouvant drame en un acte de François Coppée, le poète sentimental mais puissant, seront à l'affiche au Théâtre National Français pour la semaine du 22 avril.

"L'Ami Fritz" a été monté par M. Paul Cazeneuve, qui est l'auteur de l'excellente traduction de cette pièce jouée par Salvini, pour qui il en a fait la mise en scène. Très simple, mais d'un intérêt extrêmement attachant, "L'Ami Fritz" a pour principaux tableaux la salle à manger alsacienne de Fritz et la ferme pittoresque de Clairefontaine. Les principaux rôles ont été confiés à MM. Filion, Palmiéri, Bouzelli, Petitjean, Labelle, Leurs, Gravel, Mlle Béragère et Mme Nozière.

"Le Pater" sera joué par M. J. Daoust (le curé), Mme Bouzelli (Mlle Rose, sœur du curé), M. E. Hamel (le commandant Leroux), Mlle Rhéa (Zélie), Mme Nozière (une voisine) et M. Leurs (un officier). L'action, très émouvante, se déroule dans un modeste presbytère de campagne.

Le succès de "L'Ami Fritz" et du "Pater" nous paraît assuré.

## L'ÉTERNELLE LOI

Un ivrogne, voyant un ami près de choir,  
 Voulut, en cette conjoncture,  
 L'aider ; mais tous deux de s'asseoir.

MORALITÉ :

Il se faut s'entr'aider, c'est la loi de Nature.

## JAMAIS CONTENT DE NOTRE SORT

*Le chat de cour.* — Tu es bien chanceux d'avoir un chez toi confortable.

*Le chat de maison.* — Oui, mais tu ignores ce qu'est le supplice d'avoir près de soi un serin qui chante et qu'on ne peut attraper.

## QUESTION PERTINENTE

## ENTRE ABRUTIS

— Qu'était Mahomet ?

— Le fondateur d'une secte religieuse.

— Pas le moins du monde.

— Qu'était-il donc alors ?

— Tanneur !

— Tanneur ? ...

— Dame, d'après la religion... *Mahomettanne !!!*

## ECHO PARLEMENTAIRE

*L'électeur.* — Eh bien, et l'impôt sur le revenu ?

*Le député.* — Mon cher, on en est revenu.

## SES TITRES

A. — Mais, somme toute, qu'a donc jamais fait cet homme pour son pays ?

B. — Il n'a jamais acheté de pétards ni de tambour pour son petit garçon.

## NEC PLUS ULTRA

*Emma.* — M. Philidor me paraît un bon grand flatteur.

*Virginie.* — Il me fait toujours l'effet de dicter l'épithète de quelqu'un.



*Le décroqueur.* — Les pieds seulement, m'sieu ? ...

# Mme Napoléon Lambert

Ramenée à une parfaite santé par le grand spécifique pour les maladies des femmes, les Pilules Rouges



MME NAPOLÉON LAMBERT

de mérite. Pourquoi perdre un temps précieux en allant voir le médecin qui ne fait aucun bien ou en essayant ces remèdes nouveaux qui ne sont qu'un essai et par lesquels personne n'a été guéri ?

## Témoignage de Mme Lambert

" Je crois à l'efficacité des Pilules Rouges, parce qu'elles m'ont guérie d'un mal d'estomac dont je souffrais depuis un an. J'étais toujours étourdie, j'avais la tête faible et j'étais rendue au point de ne pouvoir faire aucun travail dans la maison.

" Dès les deux premières boîtes des Pilules Rouges que je pris, je me sentis soulagée. Il y a trois mois que je me faisais soigner par les médecins sans obtenir de bons résultats ; il ne me faisaient rien du tout, et, au contraire, ma maladie empirait tous les jours.

" C'était ma digestion qui me fatiguait, j'avais toujours la langue chargée, et le moindre aliment que je prenais me donnait des douleurs et me faisait beaucoup souffrir. Ces douleurs de l'estomac me répondaient dans le dos.

" Je pris les Pilules Rouges pendant deux mois, et de temps en temps, j'en prends une boîte ; ce n'est pas le besoin, car elles m'ont complètement guérie ; mais je crains que cette maladie apparaisse de nouveau. Je vous remercie des bons conseils que vous m'avez donnés.

" Mme NAPOLÉON LAMBERT,  
" Natick, Rhode-Island. "

Demandez sans crainte aux médecins spécialistes les conseils dont vous avez besoin. Ils savent qu'il y a une foule de choses que les femmes doivent savoir, et ils vous les enseigneront avec plaisir et sans qu'il vous en coûte un sou. Vous pouvez voir ces médecins spécialistes à leur bureau, au No 274 rue St-Denis, ou bien leur écrire, et ils vous guériront.

Lorsque vous achetez les Pilules Rouges, soyez en garde et n'acceptez que celles qui sont marquées du nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. N'achetez jamais des pilules vendues au 100 ou à 25c la boîte. Si votre marchand ne les tient pas, vous pouvez les obtenir de nous, et nous vous les expédierons par la malle, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie Chimique Franco-Américaine,

274 Rue St-Denis, Montréal, Canada.

### PENSÉES

Il y a du bois vert qui joue, d'autre qui travaille.

La femme est le rêve de la vie jusqu'au jour où elle en devient le cauchemar.

Le temps c'est de l'argent, c'est sans doute pour cela qu'on entend de gens dire : le temps me manque.

La conversation n'est souvent qu'un léger réseau lancé entre les deux interlocuteurs pour voiler les préoccupations de chacun ; on les aperçoit quand même à travers les mailles.

\* \*

Bouleau.—As-tu envoyé des cartes à tes amis pour leur annoncer la naissance de ton bébé ?

Rouleau.—Mes amis ne sont pas sourds.

\* \*

Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie ; il ne sert à rien qu'on vous le dise ; les uns ne l'écoutent pas, les autres le comprennent à contresens.

\* \*

On apprend à un égoïste la mort d'un de ses amis.

—Ah ! dit-il, le pauvre garçon. Vous m'en voyez désolé, car... il m'aimait beaucoup !

### LA VOLAILLE EN CONSERVES

Au nombre des industries canadiennes en plein développement, il y a le commerce transatlantique des volailles. Ce commerce a déjà pris des proportions considérables et il n'existe aucune raison apparente pour que ce développement ne continue pas. Ce commerce est en est un qui n'entraîne aucun changement radical dans les opérations agricoles parce que c'est à l'agriculture que nous devons nous adresser pour une grande partie des volailles dont on a besoin. L'élevage des volailles peut se faire en même temps que les autres travaux de la ferme, en ne gênant que peu — peut-être pas du tout — le travail général. C'est surtout le cas aujourd'hui où nous voyons cette industrie placée sur une base plus stable quant aux facilités de commerce de l'autre côté de l'Atlantique.

La "Canadian Dressed Poultry Co." a été formée pour faciliter ce qui se rapporte au commerce dans un nouveau champ d'industrie. Cette compagnie est en mesure de tenir les éleveurs au courant des exigences du marché anglais, de fournir des renseignements sur l'alimentation et les soins appropriés à donner aux volailles et de placer pratiquement un marché à la portée de l'éleveur. Le tarif américain a privé le producteur canadien des marchés de New-York et de Boston, mais le désavantage est pratiquement effacé maintenant que le marché anglais est tout grand ouvert.

Un point très important, un point sur lequel nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs, c'est qu'il n'y a aucun risque de monopole qui puisse provenir de la "Canadian Dressed Poultry Co.". Chacun peut devenir actionnaire. Les conditions en vertu desquelles on peut devenir actionnaires sont clairement expliquées dans l'annonce. Cultivateurs et éleveurs de volailles, profitez de l'aubaine.

On n'a jamais tout son esprit à côté d'un sot, toute sa bonté à côté d'un méchant, tout son cœur à côté d'un égoïste, toute sa politesse à côté d'un butor.

Avant. Après.



### Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal



Bijou avec Portrait Miniature  
Pour introduire notre artistique Bijouterie avec Portrait-Miniature, envoyez-nous \$1.00 et un portrait. Nous vous renverrons celle-ci intacte avec une jolie photographie-miniature, émaillée, peinte à la main, montée sur une vraie Broche en or plaqué, d'apparence dispendieuse, bon marché rien que dans le prix. Argent remis

s'il n'y a pas satisfaction. Nouvelles formes ovales et en cœur \$1.25. Catalogue gratuit. PHOTO JEWELRY MFG Co., Dépt. T., Toronto.

## Théâtre ... National Français

Entrée principale : 1440 rue Ste-Catherine

Tél. Bell : Est 1736 Tél. des Marchands : 520

Semaine commençant Lundi le 22 Avril 1901

## "L'AMI FRITZ"

Comédie en trois actes

## "LE PATER"

Drame en un acte en vers

NOUVEAUX DÉCORS !

MUSIQUE DE MASCAGNI !

Représentation tous les soirs à 8.15 h.

Matinées tous les jours à 2.15 hrs.

PAS DE REPRESENTATION LE DIMANCHE

PRIX :

SOIREES : 10c, 20c, 25c et 30c

MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

La semaine prochaine : PAUL CAZENEUVE dans "MONTE CRISTO".

## "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

La vie individuelle n'est qu'un tissu de contradictions : comment attendre plus d'unité et de suite dans la vie sociale ?

## L'Alcoolique

PEUT SE GUERIR A DOMICILE

en quelques jours, sans injections hypodermiques, sans douleur, sans publicité, sans perte de temps,

— par l'usage du —

## REMEDE VEGETAL DIXON

C'est un spécifique infailible. Le Dr Mackay, de Québec, spécialiste pour le traitement des alcooliques, le déclare bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes, et l'emploie avec le plus grand succès dans son institut de "Belmont Retreat".

Pour toute information s'adresser à

J. B. LALIME,

Agent de la "Dixon Cure"

573 Rue St-Denis, - Montreal,

— OU AU —

DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUE.

Toute communication strictement confidentielle

SCÈNE ANGLAISE

Un curieux et amusant incident s'est produit à l'audience du tribunal de police de Manchester, au moment où le juge venait de déferer à la cour d'assises un nommé Dean, poursuivi pour fabrication et émission de fausse monnaie. Après le prononcé de la décision, Dean a pris la parole en ces termes :

"Je demande la permission d'offrir mon chronomètre en or avec sa chaîne au détective qui m'a recherché et arrêté. Le tout vaut à peu près deux mille francs, et ce brave garçon mérite un pareil cadeau, puisqu'il a réussi là où plus de vingt de ses pareils avaient échoué pendant un an et demi.

Naturellement cette offre a été repoussée. Dean a quitté la salle d'audience en s'écriant sur un ton intraduisible d'amertume et de conviction :

"Il est honteux pour l'Angleterre que des agents qui la servent si bien ne soient pas mieux récompensés !"

\*\*\*

Une bien jolie légende, venue d'Orient, sur la formation d'Ève.

Quand Dieu eut créé le premier homme, il vit que ce pauvre type avait l'air de s'ennuyer à mille francs l'heure.

—Attends un peu, dit-il, je vais te donner de quoi passer agréablement le temps.

Sur ce, s'étant baissé, le divin Créateur, il ramassa un peu de terre, la détrempa dans le ruisseau voisin, la pétrit dans ses mains et, en fin de compte, en forma une admirable statue. En même temps, il lui insuffla la vie, la regarda, ébloui, et dit :

—Restons-en là : je ne ferais pas mieux.

—Sans doute, répliqua l'homme, elle est belle, mais n'est-elle pas sujette à se casser ?

\*\*\*

Des sots disputaient à table pour savoir s'il fallait dire dans un salon, aux domestiques : "Donnez-moi à boire, je vous prie de me donner à boire, ou faites-moi boire." Un monsieur ayant été pris pour juge, leur dit :

—Messieurs, des gens biens nés et biens doivent dire, ce me semble : "Je vous prie de me mener boire."

\*\*\*

Un acteur fort laid était en scène et, dans le dialogue, on venait de lui adresser les mots suivants : "Seigneur, vous changez de visage !"

—Laissez-le faire ! crie une voix du parterre.

**MONTRE GRATIS**

Nous donnerons une belle montre en Nickel, décolorée, mouvements Américains à remonter, aux personnes qui vendront seulement 2 doz. paquets de graines de Pois d'Odeur à 10c. le paquet. Chaque paquet en contient une grande variété des plus odorantes et de toutes les couleurs. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une après-midi en vous mettant à l'œuvre de suite. Envoyez nous cette annonce et nous vous expédierons les Graines. Vendez-les, remettez-nous l'argent et la montre vous parviendra de suite et en toute sûreté. Ecrivez dès aujourd'hui, vu que la saison pour vendre de la graine est courte. **Cie. Seed Supply, Toronto.**



**GRATIS BAGUE OPALE**

Faites dans solid gold alloy ornée de belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel. Donnez pour la vente de seulement 10 Photographies Cabinet très belles finies de Sa Sainteté Leon XIII. à 10c. chacune. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez cette superbe bague opale dans une jolie boîte doublée en peluche, tous frais payés. **THE PHOTO ART CO., Boîte 648, Toronto.**



# Les Cultivateurs font de l'Argent !

Le Professeur JAMES W. ROBERTSON, Commissaire de l'Agriculture et de l'Industrie Laitière au Canada, dans son rapport à la Chambre des Communes pour le Canada après être allé en Angleterre et s'être enquis, et après avoir envoyé des cargaisons-échantillons, recommande le but grandiose de cette Compagnie.

## The Canadian Dressed Poultry Co'y, Limited

CAPITAL-ACTIONS, - - - - \$450,000

SIEGE SOCIAL, HAMILTON, ONT.

Président : M. GIBSON ARNOLDI, Avocat, - - - - TORONTO, ONT.  
Gérant : M. WILLIAM S. GILMORE, Marchand, - - - - HAMILTON, ONT.

BUT DE LA COMPAGNIE : Cette Compagnie est formée pour travailler à l'avancement du commerce canadien avec l'Angleterre, dans les volailles, canards, dindons et oies et viandes préparées, et n'importe quel autre produit de ferme que la Compagnie peut en aucun temps juger à propos d'utiliser pour les meilleurs intérêts des actionnaires.

TEL EST LE BUT GRANDIOSE DE CETTE COMPAGNIE. CE NE SERA POINT UN MONOPOLE, NI NE POURRA LE DEVENIR, SON SUCCES SIGNIFIE SUCCES POUR LES FERMIERS. Le devoir du FERMIER EST d'abord de devenir un actionnaire de cette Compagnie canadienne, et en agissant ainsi montrer sa foi dans l'avenir de son pays, et qu'il entend faire des affaires, car son argent étant investi, ses intérêts et les intérêts de la Compagnie sont les mêmes, ET PUIS de s'acquérir une grande réputation comme éleveur de première classe de volailles, dindes, canards et oies, pour la Compagnie. Cette Compagnie n'achètera QUE DE SES PROPRES ACTIONNAIRES, car l'on prendra un soin spécial de leur enseigner les méthodes les plus nouvelles pour élever et engraisser les volailles en grandes quantités, et particulièrement la classe de volailles exigée pour le commerce anglais, et avec soin et attention, tout fermier ou son épouse, et tout homme, femme ou enfant d'une intelligence ordinaire, en Canada, qui possèdent cinquante piastres, peut acheter dix actions et devenir un actionnaire, et en commençant modestement et en épargnant ses profits, devenir aussi fortuné que M. Taylor. L'histoire suivante vous expliquera qui est M. Taylor; elle a été racontée par le Professeur Robertson, le commissaire bien connu de l'Agriculture et de l'Industrie Laitière, pour le Canada, au comité permanent de la Chambre des Communes :

"LES FERMIERS PROSPERES ENGRAISSENT DES POULETS. J'AI CONSTATE AUSSI QU'IL Y AVAIT DES BENEFICES A REALISER DANS CE COMMERCE. Je m'étais procuré le nom de M. Samuel Taylor, l'un des principaux marchands de volailles de Londres. Quand j'arrivai chez lui, je constatai que M. Taylor était un fermier prospère."

"IL AVAIT COMMENCE A GAGNER SON EXISTENCE COMME GARÇON DE FERME, SANS CAPITAL, quand je le visitai il avait une très belle ferme et faisait un commerce très prospère. Je n'aimerais pas à dire combien l'élevage des poulets lui rapportait, mais je ne serais pas surpris d'apprendre que sa balance nette annuelle était de plus de 1,000 livres (cinq mille piastres par année). Cet homme a commencé à travailler comme garçon de ferme et en persévérant dans cette position il a su la faire fructifier."

LES PROMOTEURS SONT A PRENDRE LEURS DISPOSITIONS AFIN D'ETABLIR pas moins de douze stations de réception et d'expédition en Canada, à être munies de tous les accessoires et machineries nécessaires pour rendre l'article exporté aussi parfait que possible. Le nombre des stations dans chaque province sera aussi égal que possible, considérant les dimensions de la Province et le nombre d'actionnaires que chacune contient. Les opérations de la Compagnie se confineront, pour le présent, à Ontario, Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard.

LES ACHETEURS DE CETTE COMPAGNIE commenceront leurs opérations, l'on espère le ou vers le 1er de juin 1901, alors qu'ils iront voir les actionnaires et s'arranger avec eux afin d'avoir des approvisionnements continus — ce qui veut dire que l'on demandera le nombre que chaque actionnaire élèvera et escomptera à livrer chaque mois à la station de réception la plus rapprochée de la compagnie. Il est en conséquence nécessaire que tous ceux qui se proposent d'être actionnaires et qui veulent élever les poulets pour la compagnie envoient immédiatement leurs souscriptions pour des actions, car la compagnie n'achètera que de ses actionnaires et les listes vont être fermées.

Il y a une grande occasion de faire de l'argent, soit pour les fermiers ou leurs épouses et ceux qui ne peuvent avoir une ferme considérable ou qui, par suite d'infirmités ou de mauvaise santé, ne peuvent remplir les charges lourdes de la tenue d'une ferme considérable.

PRIX A ETRE PAYES. — La Compagnie paiera les plus hauts prix à ses actionnaires, de manière à les encourager à élever des poulets de première classe, et, comme d'habitude en année, elle vendra à de hauts prix à être obtenus en Angleterre, il lui sera possible de payer de meilleurs prix que ceux maintenant payés pour les volailles, sur le marché canadien.

PRIX ELEVES EN ANGLETERRE. — Les poulets expédiés à Liverpool, Angleterre, sont vendus très rapidement à huit pences (seize cents) la livre. Comme ils pèsent onze livres le couple, ils se vendront une piastre et soixante et seize cents le couple. PENSEZ-Y SERIEUSEMENT UN INSTANT, une piastre et soixante et seize cents pour un couple de poulets en Angleterre, et cependant, ce n'est qu'un prix ordinaire là, et les profits sont également bons, si non meilleurs sur les dindons, les canards et les oies. Le consignataire a écrit ce qui suit à propos de l'envoi.

"Je fus agréablement surpris de l'excellence générale de votre petit envoi expérimental de poulets canadiens. En ouvrant les caisses nous avons constaté qu'ils étaient en parfaite condition, et présentaient une apparence des plus attrayantes pour la vente. Après que les poulets furent sortis des caisses j'en suspendis un afin de constater pendant combien de temps il conserverait sa belle apparence et je vis qu'il devenait de couleur blanc laiteux dès qu'il s'était séché après avoir dégelé; aujourd'hui, cinq jours plus tard, il a aussi belle apparence qu'un oiseau fraîchement tué. Je crois que le prix qui en a été obtenu vous plaira et vous paiera. C'est un des bons prix du marché."

TROIS MAISONS A ELLES SEULES, NOUS ONT DONNÉ A ENTENDRE QU'ELLES ÉTAIENT EN ÉTAT ET SERAIENT DISPOSÉES A EN PLACER A PEU PRÈS DEUX MILLE CAISSES PAR SEMAINE, A BONS PRIX.

Les Cultivateurs font de l'Argent! — (Suite)

L'ELEVAGE DES POULETS EST REMUNERATEUR. — Il est plus profitable de les engraisser et de les expédier en Angleterre. La consignation n'envoyée à Liverpool, Angleterre, et décrite ci-dessus rapporta une piastre et soixante et seize cents le couple, le fermier le vendit à l'expéditeur pour cinquante quatre cents le couple, ce qui est au-dessus du prix moyen, car souvent il ne reçoit pas plus de trente cents le couple; peut-il y avoir une chose plus claire que le fait que le fermier se prive de profits énormes? En devenant actionnaire vous commencerez à mettre de l'argent dans votre poche.

POSSIBILITE DU SUCCES. — La formation de cette Compagnie est un des résultats naturels du grand et merveilleux système d'emmagasinage à froid. Avant que l'emmagasinage à froid fut connu, il aurait été impossible de faire de commerce considérable, mais maintenant, le grand succès de l'emmagasinage à froid est le producteur de cet énorme commerce qui sera un bienfait et une source de revenus pour ses actionnaires.

L'espace ne nous permettra pas de donner une description complète des arrangements projetés à être faits, des stations pour recevoir et expédier les marchandises, abattoirs, entrepôts d'emmagasinage à froid, bureaux et agences que cette Compagnie jugera à propos d'établir au Canada et en Angleterre où des nombreux employés qu'elle aura à engager pour faire les achats, l'abattage, pour plumer les volailles, l'emballage et l'expédition; les inspecteurs que la Compagnie engagera donneront aux actionnaires qui travaillent, les instructions et le secours qu'ils désireront.

LE SIEGE SOCIAL SERA A HAMILTON ONTARIO, et de là, M. WILLIAM S. GILMORE, le gérant expérimenté, dirigera les affaires. M. Gilmore est déjà bien connu de plusieurs connaissant pas, et qui, naturellement Canadiens, mais pour ceux qui ne le, aimeraient à connaître quelque chose sur l'homme qui est pour diriger les affaires de la Compagnie dans laquelle ils ont l'intention de placer leur argent, l'extrait suivant d'une lettre écrite par la célèbre F. W. FEARMAN CO., LIMITED, les grands emballageurs de porc et marchands de provisions et probablement le plus ancien établissement de ce genre en Canada, à la Banque projetée de cette compagnie, sera intéressante: MESSIEURS. — A LA DEMANDE DE M. W. S. GILMORE, NOUS DESIRONS VOUS FAIRE SAVOIR QUE NOUS LE CONNAISSONS DEPUIS DES ANNEES ET QUE DEPUIS CE TEMPS, NOUS AVONS EU CONTINUELLEMENT DES AFFAIRES AVEC LUI, COMME L'UN DE NOS CLIENTS, C'EST UN MARCHAND DE PROVISIONS ET BOUCHER DE PLUSIEURS ANNEES D'EXPERIENCE. IL EST AGE D'A PEU PRES CINQUANTE SEPT ANS, MAIS IL EST TRES ACTIF ET TRES PROGRESSIF. ET COMME CONNAISSEUR DE VOLAILLES, VIVANTES OU PREPAREES, IL EST CERTAINEMENT L'EQUAL DES MEILLEURS D'HAMILTON. QUANT A SON CARACTERE PERSONNEL, SA RESPECTABILITE ET SON INTEGRITE, NOUS CROYONS QU'IL EST DIGNE D'UNE PLEINE ET ENTIERE CONFIANCE DANS TOUT CE QU'IL ENTREPRENDRA."

AVIS SPECIAL

Chaque actionnaire de cette Compagnie n'est pas obligé d'élever des volailles simplement parce qu'il est actionnaire, et chacun peut acheter des actions dans la compagnie et les profits nets ou les dividendes seront partagés également entre tous les actionnaires, et on peut dire sans crainte qu'ils obtiendront de forts dividendes pour leur argent.

PRIVILEGE EXCLUSIF. — La compagnie accorde le privilège exclusif à ceux qui possèdent dix actions ou plus de la compagnie, d'élever des poules, des dindons, des canards, des oies, etc., pour la Compagnie afin de faire face à la forte demande, et à cette classe d'actionnaires la compagnie paiera des prix plus élevés pour leurs oiseaux. Ils auront le grand avantage de recevoir des instructions excellentes gratis, dans l'art d'élever et d'engraisser la volaille et de recevoir leur part de tous les profits de la Compagnie, et, comme les promoteurs désirent faire de cette dernière une compagnie de cultivateurs pour les cultivateurs, TOUS LES serviteurs et employés de la Compagnie seront choisis autant que possible, parmi les actionnaires ou leurs fermiers.

LE CAPITAL-ACTIONS de cette Compagnie est divisé en actions valant cinq piastres chacune et il n'y a qu'un nombre limité de ces actions offert pour souscription publique, mais aucune souscription ne sera acceptée pour moins que dix actions (\$50). Si vous désirez devenir actionnaire, ne perdez pas de temps, mais envoyez votre souscription immédiatement, les actions devant être réparties suivant l'ordre de la réception des demandes et aucune action ne sera tenue en réserve pour personne. Remplissez le BLANC DE DEMANDE donné plus bas, mentionnez soigneusement le nombre de parts que vous désirez avoir et le montant d'argent que vous envoyez, apposez-y votre signature en ajoutant votre adresse et envoyez-le par lettre enregistrée à M. Gibson Arnoldi, le président de la Compagnie projetée, 9 rue Toronto, Toronto, Ontario, accompagné d'un chèque accepté, mandat-poste ou mandat-express pour le plein montant de votre souscription, payable à l'ordre de M. Gibson Arnoldi, président de la Compagnie.

Les promoteurs se réservent le droit de changer le nom de la Compagnie si le gouvernement exige qu'il en soit ainsi, comme condition à l'octroi des lettres Patentes sous le grand sceau incorporant la Compagnie et aussi, en même temps, de demander l'incorporation avec n'importe quel autre montant de Capital-actions que celui nommé, à leur discrétion.

DEMANDE DE PARTS

GIBSON ARNOLDI, Ecr.,  
Président de la "Canadian Dressed Poultry Company, Ltd.,  
9, rue Toronto, Toronto.

Cher monsieur,  
Je vous envoie ci-inclus \$..... en paiement complet de..... actions du capital entièrement payé et non-imposable de la "Canadian Dressed Poultry, Limited", que je désire me voir allouées, voulant devenir actionnaire entièrement qualifié afin d'être apte à profiter de tous les avantages offerts par la Compagnie, tels que décrits dans le prospectus ci-dessus.

Votre nom.....  
Votre adresse.....

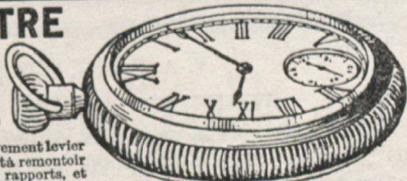


**GRATIS VIOLIN**

Ce violon à un son doux et puissant, modèle Stradivarius de bonne grosseur, donné pour la vente de seulement 3 douzaines Photographies cabinet très belles fines de la Reine à 10c. chacune. Tout le monde en veut une. Ecrivez pour les photographies. Venez-les renvoyez l'argent, et nous enverrons ce splendide violon complet avec un bon archet et un bon set de cordes, tous frais payés. The Photo Co., Boîte 668, Toronto.

GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement que 2 douzaines de belles Epingles, fines en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chaque. Ces épingles sont le meilleur article qui ait jamais été offert à nos agents, tout le monde est anxieux de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure, ces épingles se vendent si facilement. La montre a un vrai mouvement levier américain, avec boîtier en nickel poli bord orné et remontoir. Elle est très élégante, recommandable sous tous rapports, et devrait durer des années. Envoyez-nous cette annonce, et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et cette belle montre vous sera envoyée gratuitement. La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto, Canada.



GRATIS BAGUE OPALE

Faite d'alliage d'or solide, ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel pour la vente de seulement 7 élégantes épingles à chapeaux en argent et or à 15c. chacune, avec sommets très bien gravés, ornés de gros jolis rubis, améthystes, émeraudes, imitatives, etc. Elles sont très nouvelles, chaque dame en achètera une. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons cette superbe bague opale dans une belle boîte doublée en peluche tous frais payés. JEWELRY CO., Boîte 648, Toronto.

GRATIS

Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines d'épingles à cravates à 15 cts. chacune. Ces épingles sont bien fines en or, et ornées d'une magnifique imitation de diamants, de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous. GEM PA. CO., Boîte 1003, Toronto, Can.



GRATIS

Or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Nos agents trouvent que c'est l'article le plus facile à vendre qu'ils aient jamais essayé. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto.



UN CHAT QUI VAUT SON PESANT D'OR

Il appartient à un Américain, M. Charles Wead, ce chat merveilleux, et son propriétaire en a refusé dernièrement la modique somme de... cent cinq mille dollars.

C'est un angora d'une taille et d'une beauté extraordinaires, qui a emporté jusqu'à présent tous les premiers prix dans les concours. Aussi faut-il voir comme il est traité. On lui a aménagé tout un appartement composé de plusieurs pièces et où il a toutes ses aises. Quant à ses repas, il est à supposer qu'on lui en soumet le menu chaque matin et qu'on ne lui refuse rien. Que ne ferait-on pas pour un matou de ce prix-là! Il est même probable que, s'il la lui demandait, son maître n'hésiterait pas à donner sa langue au chat.

\* \*

On ne considère pas assez que les biens véritables, incontestés, comme la jeunesse, la santé, le talent, la beauté, sont les biens de tout le monde; pour ces biens-là, pas de classe privilégiée; le plus pauvre peut les avoir, le plus riche ne peut pas les acheter.

\* \*

Lui. — Ce que nous voulons c'est un sénateur qui puisse parler.

Elle. — Et pourquoi objectez-vous donc à ce que les femmes remplissent ces charges?

\* \*

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient, qui ne se conserve que dans des vases d'or; elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

\* \*

Mlle Fildesoie. — Je voudrais rompre avec Monsieur Laficelle et je ne sais comment m'y prendre, tellement j'ai peur que le pauvre garçon ne se suicide.

Le petit frère. — Pourquoi ne te montres-tu pas à lui avec tes cheveux en papillottes.

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

ON DEMANDE DES DAMES

pour gagner un de nos chapeaux garnis, modèle Parisien. Ils sont garnis avec Feuillage, Fleurs et Crepe de Soie. Ils sont à la mode portée ce Printemps. Nous en donnons un nombre limité pour annoncer notre nouvelle ligne d'épingles Romaine à cravate, fines en or, montées avec pierres. Envoyez nous simplement votre nom et adresse et nous vous enverrons deux douzaines d'épingles qui se vendent à 10c. chacune, retournez nous l'argent et nous vous donnerons un de ces jolis chapeaux très bien paqueté en une boîte pour la vente de deux douzaines d'épingles seulement. Tout ce que nous demandons est que vous le montriez à vos amis. Ecrivez de suite et soyez la première dans votre localité.



Gratis

# SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie.

L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit : —  
 " Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire ; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus fortement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit : " Il n'y a rien à y faire ; je ne puis arrêter de boire. " Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la "Tasteless Samaria Prescription" dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, son café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et au'ourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne le prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie."

### ECHANTILLON GRATUIT

Un paquet échantillon de la "Tasteless Samaria Prescription"

ENVOYÉ GRATIS avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Adresse : The Samaria Remedy Co., 24 Jordan Street, Toronto, Canada.

Aussi en vente à la pharmacie de J. A. HARTE, 1780 rue Notre Dame.

—Je vous demande pardon, êtes-vous McOrbit le boxeur ?

—Jeune homme, je ne suis pas un boxeur, je suis un pugiliste. Etes-vous un de ces reporters...

—Non, monsieur, je suis un journaliste.

\*\*

L'agent d'assurance. — Pardon, madame, mais quel est votre âge ?

Mlle Lantique. — J'ai vu vingt-deux étés.

L'agent. — Oui, naturellement, mais combien de fois les avez-vous vus ?



### GRATIS

Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous renverrons votre montre tout à fait gratuitement.

The Lever Button Co., Boite 1002 Toronto, Can.



### GRATIS ALBUM

Donné pour la vente de seulement 2 douzaines de gros paquets de graines de pois de Senteur à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes de tous les couleurs. Ce magnifique album en-quarto est relié en cellulose Renaissance avec des très bien décoré de soie et des sus très bien décoré de ressort en or. Il gardera une grande assortment de photographies cabinet et panel. Ecrivez pour avoir les graines. Venez-les, renvoyez l'argent et vous recevrez ce joli album, tous frais payés. The Prize Seed Co., Boite 645, Toronto.

Jolis dessins fleuris, avec titre en or, bordure en or et agrafes de ressort en or. Il gardera une grande assortment de photographies cabinet et panel. Ecrivez pour avoir les graines. Venez-les, renvoyez l'argent et vous recevrez ce joli album, tous frais payés. The Prize Seed Co., Boite 645, Toronto.

### PENSÉES, MAXIMES, SENTENCES

Epitaphe :

J'étais bien, voulus être mieux, pris médecine, et me voilà.

Prétendre la reconnaissance du bien-fait c'est presque mériter l'ingratitude.

L'intelligence de l'homme doit être traitée comme les rois d'Orient, qu'on n'aborde jamais sans avoir des présents à leur offrir.

La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.

Il y a deux langues universelles : le geste et l'or.

Dieu nous montre le mépris des richesses par la façon dont il les distribue.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

Où il y a la volonté, il y a le chemin.

La patience est l'art d'espérer.

Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

La calomnie, c'est la morsure de la vipère ; on peut en guérir, mais le sang n'est jamais clarifié.

Mme Laflemme. — Je ne vous dis qu'une chose, M. Laflemme, si vous continuez à mener une vie aussi extravagante, vous paierez certainement cela quelque jour.

M. Laflemme. — Je voudrais bien, ma chère, que mes créanciers eussent la même confiance en mes bonnes intentions.

\*\*

Madame Taupin. — Henri je désire que vous perdiez l'habitude de parler pendant votre sommeil.

Monsieur Taupin. — Mais ma chère, tu ne voudrais pas me priver de la seule chance que j'aie de dire un mot, n'est-ce pas ?

### "Résultat Magnifique"

Le Vrai Tonique dans toutes les Maladies qui Affaiblissent

UN NOUVEAU TÉMOIGNAGE MÉDICAL

St-Alexandre (Kamourska), 18 décembre 1900.

Je, soussigné, médecin pratiquant à St-Alexandre, certifie avoir employé dans ma clientèle le VIN DES CARMES comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le VIN DES CARMES est très agréable au goût.

V.-A. VÉZINA, M. D.

Alice. — Je vois la mort d'un octogénaire. Qu'est que c'est qu'un octogénaire, Clara ?

Clara. — Je ne sais pas au juste, mais ce doit être une classe de gens bien malades. On n'entend parler d'eux que quand ils meurent.

\*\*

Lui. — Tu as toujours besoin d'argent.  
 Elle. — Oui, parce que je n'en ai jamais.

*E. W. Grover*

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE.

Le remède qui guérit le rhume en un jour.

# Victoire sur toute la Ligne

MADAME VEUVE MICHEL BOUCHARD DE QUEBEC

Guérie de Maladie des Rognons par l'Influence Salutaire des

# PILULES CARDINALES

DU Dr ED. MORIN

Aucun autre Remède n'avait pu Guérir ni même Améliorer son Cas.

Madame veuve Michel Bouchard, de Québec, a souffert longtemps de maladies des Rognons, sans jamais pouvoir améliorer notablement son mal. Lisons ce qu'elle nous raconte à nous-mêmes :

" J'étais atteinte de maladie des Rognons. Mes digestions étaient pénibles, laborieuses ; les fonctions du Foie irrégulières, l'appétit nul, éprouvant de vives douleurs dans la région des Reins. J'étais à bout, épuisée par la maladie, incapable de vaquer à mes occupations ordinaires.

" Ayant suivi inutilement plusieurs régimes, ou manières particulières de se traiter, puis un grand nombre de remèdes, pilules diverses, sirops de toutes sortes, sans amélioration sensible, je voulus avoir une consultation spéciale par le médecin. Celui-ci me fit observer qu'il avait tout fait, pour moi, épuisé la liste des médicaments appropriés à mon mal. Je suis une femme difficile à décourager. Je continuai à chercher ma guérison, commençant à faire usage des "Pilules Cardinales" du Dr Ed. Morin. Telles qu'annoncées, ces excellentes pilules ont une valeur curative extraordinaire — agissant promptement et merveilleusement, opérant des cures extraordinaires.

" Confiant dans ce haut remède, je me mis à faire usage de ces incomparables Pilules. A ma grande joie et satisfaction, j'éprouvai beaucoup de mieux, dès les premiers jours de ce nouveau traitement. Après un long usage de ce Tonique, les directions étant fidèlement gardées, je me sentis débarrasser de mes maux. Plus aucunes douleurs, digestions faciles, excellent appétit, bon fonctionnement du Foie, etc. Ma maladie de Rognons était enrayée, guérie pour toujours. Je n'ai rien eu à souffrir de ce côté-là, depuis cette époque bénie.

" Remerciements sincères,

" Madame veuve MICHEL BOUCHARD."

—Avez-vous bien profité de votre jour de congé ?

—Non, pas du tout. J'ai été triste toute la journée en pensant que chaque heure qui s'écoulait me rapprochait du temps où il faudrait retourner aux affaires.

\*\*

Lui. — Que feriez-vous si je vous embrassais.

Elle. — Ne me demandez pas cela George, vous éveillez ma curiosité.

X... est sur le point d'épouser un laideron quadragénaire, mais possédant un fort sac.

—Quel âge a ta future ? lui demanda un ami indiscret.

L'autre, après hésitation :

—Six cent mille francs !

\*\*

La maxime la plus sage à l'égard des secrets est de n'en pas écouter et de n'en dire à personne.

\*\*

Je mettrais ma main au feu que Mucius Scévola n'y a jamais mis la sienne.

## Coupon

PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Age.....

Mesure du Buste.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Rue..... No.....

Place.....

Prière d'écrire très lisiblement.

CI-INCLUS 10 CENTIMS. (Pour détails voir page 10.)

LAPRÈS & LAVERGNE  
 PHOTOGRAPHES  
 360 RUE ST DENIS  
 MONTRÉAL P.Q.  
 TÉLÉPHONE BELL E. 1283  
 TÉL. DES MARCHANDS 843

Guérison certaine



Ouvrières — Femmes mariées, Veuves, Filles et Fillettes, pâles, épuisées, fatiguées et découragées par l'excès d'un travail sédentaire trop assidu ou autre, prenez, à des intervalles assez fréquents, 2 ou 3 Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais." Ce remède fournit la nourriture aux cellules des nerfs épuisés, enrichit le sang, renforce et règle le cœur, et donne de la vigueur à tout le système. Soulagement immédiat. Guérison assurée. 50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix.

Adressez : CIE MEDICALE DU DR JEAN, B. P. Boîte 187, Montréal, Qué.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818



GRATIS OR SOLID



Bague ornée d'une tourquoise ou grenat et 2 perles vraies Orientales, toutes de bonne grandeur, donnée en vendant seulement 15 magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII, à 10 cts. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait avoir une bonne photographie de Sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons tous frais payés dans un beau étui cette bague d'or solide ornée de réel pierres. THE PHOTO ART CO., Boîte 649, Toronto.



OR PUR



Nous donnerons cette Belle Bague en Or Pur, ornée de Perles, aux personnes qui vendront seulement que 15 paquets de graines de Pois d'Oleür, à 10c. chacun. Chaque paquet en contient une grande variété, des plus odorantes et de toutes les couleurs. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les graines. Vendez-les, remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur, ornée de Perles, vous sera envoyée soigneusement emballée dans une boîte doublée en velours. Ecrivez dès aujourd'hui car la saison pour vendre de la graine est courte. Cie. Seed Supply, Toronto, Canada.



GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez-nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée. Vous sera envoyé franco. Colonial Art Co., 7 Confederation Bldg., Toronto.

OR SOLID



Bague ornée d'une réel Tourquoise ou grenat et 2 Perles donnée pour la vente de seulement 15 Photographies Cabinet (5 x 7 pouces) très belles finies de Sa Sainteté Léon XIII, à 10c. chacune. Tout le monde en aimerait une. Elles se vendent comme des pains chauds. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons tous frais payés cette Bague en or solide ornée de réel pierres. PHOTO ART CO., Boîte 639, TORONTO.

..AVIS IMPORTANT..

THE CITY ICE CO'Y, LTD.

Ayant complété son approvisionnement plus avantageusement qu'elle ne s'y attendait, a décidé de

REDUIRE LE PRIX à ce qu'il était l'an dernier

...\$5.00 POUR 10 LBS.

Les commandes déjà reçues incluses.

26 Carré Victoria,

Tel. Main 70

R. A. BECKET, Gerant.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à . . .

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).



GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

aux personnes qui voudront 15 magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII, à seulement 10c. chacune. Ces photographies grandeur cabinet sont splendement bien finies dans les derniers goûts. Tout le monde désire avoir un portrait de Sa Sainteté. Avec ce camera on peut prendre des photographies de 2 x 2 pouces. Les accessoires comprennent, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hypo., 1 Chassis à imprimer, 2 plats à développer, 1 paquet de révélateur 1 paquet de papier rubis, 1 paquet de papier argent et les directions complètes. Ecrivez et nous vous expédierons les photographies par la poste. Quand vous les aurez, vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, le camera et ses accessoires soigneusement emballés. THE PHOTO ART CO., BOITE 643, TORONTO.



GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement que 2 douzaines de magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII, à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait à avoir une bonne photographie de Sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez-nous et nous vous enverrons par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritables mouvements à cylindres américains. C'est une montre recommandable qui dure dix ans. Ecrivez aujourd'hui. THE PHOTO ART CO., BOITE 646, TORONTO, ONT.



L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre.



GRATIS ALBUM

Donne pour la vente de seulement 2 douzaines de photographies grandeur de cabinet très belles finies de Sa Sainteté Léon XIII à 10 cts. chacune. Tout le monde veut avoir une bonne photographie de Sa Sainteté. Elles se vendent très bien. Ce magnifique album en-quarto est relié en cellulose Renaissance avec dos en peluche de soie et dessus très bien décoré de jolis dessins fleuris, avec titre en or, bordure en or et agrafe à ressort en or. Il gardera une grande assortment de photographies cabinet et panel. Ecrivez pour les photographies. Vendez-les, renvoyez l'argent et vous recevrez ce joli album, tous frais payés. The Photo Art Co., Boîte 645, Toronto.

Vous les Elèverez sans Trouble, vos Enfants . . .

SI, dès l'époque du sevrage, vous les mettez au régime hygiénique et reconfortant de . . .

LA PEPTONINE

25c la Grande Boite

Un aliment pur, complet, parfaitement stérilisé, approuvé par les Sommités Médicales, et qui se vend à un prix abordable pour tout le monde — riches et pauvres.

Gros : Montréal : F. COURSOL, 382 Av. de l'Hotel de Ville. Québec : W. BRUNET & CIE, Pharmaciens. Ottawa : S. J. MAJOR, Marchand en Gros.

En vente dans les bonnes Pharmacies et Epicerias.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**  
1882 rue Ste-Catherine, Montreal  
Aux Etats-Unis: G. L. de MARIIGNY, pharmacien  
Manchester, N. H.

Nous oublions plus vite les morts qui emportent notre estime, que les vivants qui emportent notre argent.

**SECRETS**

Nous enverrons **Gratis** un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.  
MONTREAL.

**PRIX GRATIS**

Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centins, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement **MAGAZINE**

Unique Prix qui vous fera certainement bien plaisir  
Cie. Toronto Premium. Boîte 1008 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
Y	E	W

**Poils Follets**

Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.  
Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'**ELECTRODE**.

10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après

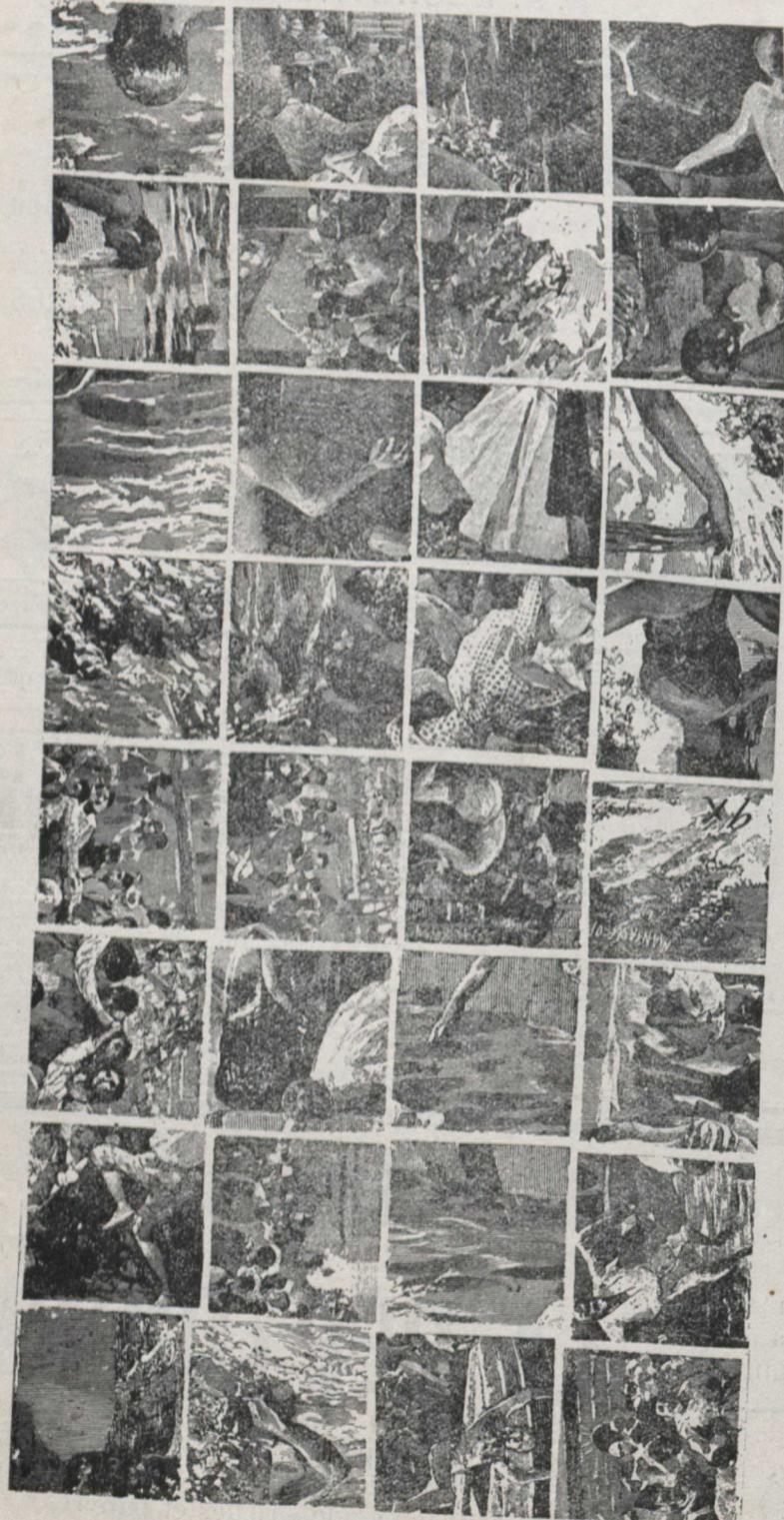
**Mme GEO. TUCKER,** DERMATOLOGISTE PRATIQUE.  
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

**Un Livre pour les Femmes Ecrit par une Femme**

Le dernier livre de Mad. Julia C. Richard "Le Guide de la Femme." C'est un guide pour la jeune fille, l'épouse et la mère. Il traite d'une façon intéressante de la jeunesse, du mariage, de l'épouse et de la mère et sur tous les maux dont la femme est sujette pendant ces différentes périodes de sa vie. Plus de 100 pages à lire avec illustrations. Il est écrit d'un style compréhensible exempt de tous mots techniques, rempli de conseils utiles et de suggestions montrant la manière de surmonter les difficultés aux différentes périodes de la vie de la femme. Il sera envoyé **GRATIS** à toute femme envoyant son nom et adresse avec 10 cents pour payer les frais de poste.

Mad. J. C. RICHARD. Boîte 996, Montreal.

**Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 283**



**UN FAIT HISTORIQUE.**

En 1469 le roi **LOUIS XI**

fut atteint d'une maladie de langueur, il devint nerveux et débile, ses yeux perdirent de leur éclat et devinrent mornes, la maigreur et la pâleur marquèrent son visage d'habitude rayonnant de santé, l'énergie et la force commençaient à manquer lorsque un de ses courtisans, le comte de St-Michel, étant propriétaire d'un vignoble, qui depuis est devenu célèbre par tout le monde entier, lui offrit un vin très riche provenant d'un sol ferrugineux, connu maintenant sous le nom de

**VIN ST MICHEL**

Suivant alors les conseils de ses médecins, Louis XI en fit usage pendant quelques temps et fut complètement guéri.

Le Vin St-Michel qui se vend aujourd'hui dans le commerce provient du même vignoble et contient les mêmes propriétés reconstituantes que celui offert au roi Louis XI et à qui il dut sa guérison.

**Gagnez une Mandoline**

en vendant seulement 24 douzaines de ces grandes belles pièces de centre à 15 cts chacune. Elles sont dans la plus belle qualité, estampées prêtes à travailler en dessin de choix, y compris oeillet, lys de la vallée, Rose, etc. Ecrivez nous et nous vous enverrons les pièces de centre et notre grosse liste de primes franco par la poste.

Vendez les, retournez l'argent et nous vous enverrons par express, tous frais payés, cette magnifique mandoline avec noyer, tête en cuivre brevetée de facture nickel poli, dessus artistiquement ciselé, et un jeu complet de cordes et "picks." Ne négligez pas une aussi belle chance. Ecrivez aujourd'hui.

The Linen Doyce Co., Boîte 64 Toronto.

**OR SOLIDE**

Nous donnerons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très folles et se vendent facilement. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague.

PERMETTEZ-VOUS EN. Boîte 1001 Toronto, Canada.

**GRATIS 3 BELLES OPALES**

orné dans solid gold alloy le merveilleux métal qui paraît comme or pur et ne ternit jamais. Donnez aux personnes qui vendront seulement 10 gros beaux paquets de parfum en Violettes, Rose et Hélio-tropé à 10c. chacun. Ecrivez et nous enverrons le parfum. Vendez-le, envoyez l'argent et nous dans un éni doublé en peluche, tous frais payés.

**THE HOME SPEC. TORONTO.**

**OR SOLIDE**

Nous donnerons cette magnifique Bague en Or Solide, ornée d'un rubis et de deux perles, aux personnes qui vendront seulement 15 sets de belles Epingles Parisiennes à 10c. le set. Ces Epingles sont finies en Or et en émail, joliment gravées et fixées sur cartes par groupe de trois. Elles sont de si bonne qualité que nos agents les vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez les, envoyez-nous l'argent et cette magnifique Bague en or Solide vous sera expédiée par le retour du courrier.

CHE. DOMINION NOVELTY, Boîte 1005 Toronto.

**GAGNEZ**

Cette Montre de dame, une petite beauté, avec boîtier en nickel, cadran en porcelaine bien orné, aiguilles en Or, mouvement cylindre et à remontoir. Nous la donnons gratis pour la vente seulement de 3 douzaines de sets d'Epingles Fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée par le retour du courrier très soigneusement emballée.

La Cie. Dominion Novelty, Boîte 1005 Toronto.

**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: A STE-LUCIE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 1er mai à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h.; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes: Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.

# FIANCÉ D'UNE ROSE

ALBERT PETIT

Transcription pour piano par

C. KELNAUER

Introd. Moderato

The introduction consists of two staves of music. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes. The tempo is marked 'Moderato' and the dynamics include a forte 'f' marking.

The first system of the main piece continues the melodic and harmonic themes established in the introduction. The right hand has a flowing eighth-note melody, and the left hand has a steady accompaniment. The dynamics are marked with a forte 'f'.

Rall. Tempo di Valse

The second system begins with a 'Rall.' (rallentando) marking and transitions into a 'Tempo di Valse' section. The right hand has a more lyrical melody with some rests, and the left hand features a waltz-like accompaniment. The dynamics are marked with a piano 'p'.

The third system continues the waltz tempo. The right hand has a melodic line with some grace notes, and the left hand has a consistent accompaniment. The dynamics are marked with a piano 'p'.

Rall.

The fourth system concludes the piece with a 'Rall.' marking. The right hand has a melodic line that ends with a fermata, and the left hand has a final accompaniment. The dynamics are marked with a forte 'f' and a piano 'p'.

pp

Ben marcato il canto

Albert Pettit

This system shows the beginning of a piano piece. The right hand features a series of chords and dyads, while the left hand plays a simple bass line. The dynamic is marked *pp* (pianissimo). The tempo/style is indicated as *Ben marcato il canto*. A faint watermark of the composer's name, "ALBERT PETTIT", is visible on the right side of the page.

*f.* *f.*

This system continues the piano part. The right hand has more complex chordal textures. The left hand continues with a steady bass line. Dynamics include *f.* (forte).

*mf*

*mf*

This system shows the piano part with a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte). The right hand has a melodic line with some grace notes, and the left hand has a rhythmic accompaniment.

Ben rit.

Dolce

This system features a *Ben rit.* (ben ritardando) instruction. The right hand has a melodic line with grace notes and slurs. The left hand has a rhythmic accompaniment. A *Dolce* (dolce) marking is present.

Ben Mod<sup>to</sup>

Rall.

This system is marked *Ben Mod<sup>to</sup>* (ben moderato) and *Rall.* (rallentando). The right hand features a melodic line with triplets and slurs. The left hand has a rhythmic accompaniment.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble staff contains a series of eighth-note triplets with accents, while the bass staff provides a simple harmonic accompaniment.

Second system of musical notation. The treble staff continues with eighth-note triplets. The bass staff includes a *Cresc* (Crescendo) marking. The system concludes with a key signature change to one sharp (F#).

Third system of musical notation. The treble staff features eighth-note triplets. The bass staff begins with a forte (*f*) dynamic and includes a *Dim* (Diminuendo) marking. The system ends with a key signature change to two sharps (F# and C#).

Fourth system of musical notation. The treble staff starts with a *ben dim.* (benign diminuendo) and a *Rall.* (Ritardando) marking. The bass staff begins with a pianissimo (*pp*) dynamic. The system includes a section titled *M<sup>e</sup> de Valse* (Measure of Waltz) and ends with a forte (*f*) dynamic. The key signature changes to one sharp (F#).

Fifth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line of eighth notes. The bass staff provides a steady accompaniment of eighth notes. The system concludes with a key signature change to one flat (Bb).

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a series of eighth-note chords in the right hand and a bass line with chords in the left hand.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar rhythmic patterns and chordal textures in both hands.

Third system of musical notation, showing a continuation of the melodic and harmonic material.

Fourth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *ff* (fortissimo) in the bass line.

Fifth system of musical notation, beginning with a *Lento* tempo marking and a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The right hand has a melodic line with slurs, while the left hand provides harmonic support.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 AVRIL 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE XV. — SUPRÊME DÉSESPOIR

(Suite)

Au bruit qu'elle avait fait, les visiteurs s'acharnèrent à frapper à coups redoublés.

L'un d'eux, élevant la voix, disait à l'autre :

— Je te répète, Marguerite, qu'elle y est ; je l'ai entendue remuer une chaise.

— Marie - Jeanne, ouvre-nous !... C'est moi, ta cousine Marguerite, et Berlinguet, ton cousin...

Elle répéta :

— Ouvrez-nous donc, puisque nous savons que tu es là.

« Marie, nous t'apportons une bonne nouvelle... oui, une bonne nouvelle qui te fera bien plaisir, encore plus pour ton petit Charles que pour toi !... »

A ces mots qui, prononcés à haute voix, arrivèrent jusqu'à elle, Marie-Jeanne eut conscience que c'était un secours inespéré, providentiel qui lui arrivait.

Une heureuse nouvelle pour son fils ! avait-on dit.

Ces mots résonnèrent à son oreille comme la trompette du jugement dernier...

— Pour mon fils ! répétait-elle mentalement... pour mon fils ! et par un effort suprême elle tenta de se lever, et d'aller ouvrir.

Elle essayait de parler, de crier...

Et sa voix expirait sur ses lèvres.

Elle parvint cependant, après des efforts inouïs, à se redresser...

Mais en vain voulut-elle se diriger vers la porte...

Son corps chancela.

Saisie de vertige, elle étendit les bras pour trouver un appui...

Ses mains s'agitaient dans le vide...

Elle s'élança, croyant prendre un élan qui lui permettrait d'arriver jusqu'à la porte...

Elle perdit l'équilibre et roula à terre.

Le bruit sourd de son corps frappant le carreau, fit dresser l'oreille à Berlinguet.

Se courbant, il voulut regarder par le trou de la serrure.

Et se relevant aussitôt ;

— La serrure est bouchée avec du papier ! s'écria-t-il.

— Il y a aussi du papier dans cette fente ; tiens, regarde... là !... ajouta Marguerite, en passant ses ciseaux de maraîchère dans l'ouverture qu'elle avait indiquée.

Mais déjà Berlinguet avait tiré son couteau et en poussait la lame dans le trou de la serrure.

Puis y collant de nouveau son œil :

— Je la vois... elle est étendue de tout son long...

Et se redressant tout à coup :

— Ça sent le charbon !...

— Ah ! la malheureuse ! exclama Marguerite... Elle s'est tuée !...

— Elle n'est peut-être pas morte !... Il faut la sauver !... répondit Berlinguet, dont la voix tremblait d'émotion.

— Nous ne pourrions pas enfoncer la porte !... dit Marguerite, qui s'appuyait et poussait de toutes ses forces...

— Comment faire ? prononça Berlinguet en regardant partout sur le carré, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen de pénétrer dans la mansarde autrement que par cette porte qui résistait à tous les efforts de Marguerite.

— Il y a la fenêtre ! s'écria-t-il d'un ton de triomphe.

— Mais comment y arriver ?...

— Ça n'est pas facile ; mais je vas essayer tout de même... Nous ne pouvons pas abandonner cette pauvre Marie, sans faire tout le possible pour la sauver, s'il en est temps encore.

Le brave garçon se hissa sur l'appui d'une fenêtre qui donnait du jour sur le carré.

En marchant sur un tuyau de gouttière, on pouvait, non sans danger toutefois, arriver jusqu'à la croisée du logement de Marie Jeanne.

— Il n'y a pas à hésiter ! dit Berlinguet. Il faut y aller quand même. A la grâce de Dieu !

Et s'accrochant d'une main au rebord du toit, il mit un pied sur le tuyau, puis avec mille précautions il avança l'autre pied.

Alors, après s'être arrêté pendant quelques secondes afin d'assurer son équilibre, il continua d'avancer un pied après que l'autre eut été bien posé d'aplomb.

Marguerite, le cou tendu, assistait, tremblante de terreur, à cette gymnastique périlleuse.

Elle n'osait prononcer un mot, de peur de distraire son mari dans cette marche au-dessus du vide.

Chaque seconde lui paraissait un siècle.

Elle était épouvantée à la pensée que le temps qui s'écoulait enlevait un peu de l'espoir qu'on pouvait avoir de sauver Marie-Jeanne.

Berlinguet, après des efforts inouïs, était arrivé jusqu'à la fenêtre et brusquement, tandis qu'il se tenait solidement cramponné d'une main, il faisait, d'un coup de coude, voler un vitre en éclats.

Puis, sans perdre un instant, vivement il passait le bras par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, et faisait jouer l'espagnolette.

D'un bond, il s'est élancé dans la chambre et, courant à la porte, il l'ouvre toute grande afin de laisser péné-

trer le plus d'air possible dans la pièce saturée d'acide carbonique.

La cousine Marguerite s'est aussitôt précipitée pour relever Marie-Jeanne.

Et tandis que Berlinguet enlève tout le charbon du fourneau et l'éteint en le noyant d'eau, sa femme a réussi à placer sur ses genoux la pauvre créature qui ne donne plus signe de vie.

À son tour, Berlinguet veut essayer de ranimer Marie-Jeanne.

Il se penche sur le visage de l'infortunée et lui insuffle de l'air dans la bouche.

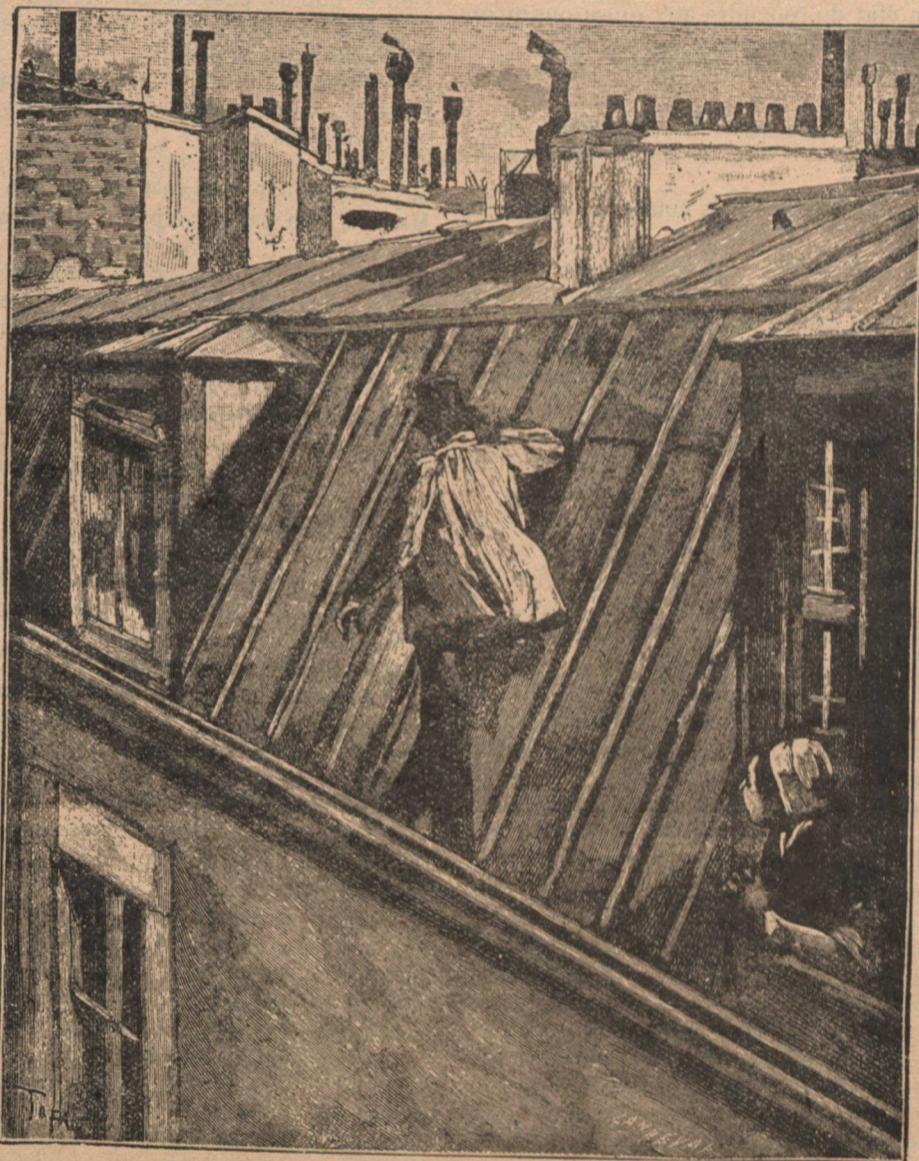
La cousine Marguerite parle de courir chercher un médecin, quand un long soupir s'échappe des lèvres de la patiente.

— Elle vit !... Elle vit ! exclame-t-elle dans un cri de joie.

— Et nous la sauverons ! ajoute Berlinguet en continuant de raviver de son souffle puissant les poumons de sa parente.

— Ma foi ! il n'était que tout juste temps que j'ouvre la fenêtre. Enfin, ça y est... la voilà sauvée !

En effet, à ce moment Marie-Jeanne entr'ouvrait les yeux, et son regard, encore vague, errait du visage de Marguerite à celui de Berlinguet.



Marguerite, le cou tendu, assistait, tremblante de terreur, à cette gymnastique périlleuse.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

Et comme Marguerite lui demandait si elle entendait, si elle pouvait parler, la pauvre femme lui prit la main et la porta à son cœur.

—Tu vois qu'elle entend et qu'elle comprend, prononça Berlinguet, puisqu'elle te remercie à sa manière.

—Tout à l'heure elle pourra parler, n'est-ce pas, cousine ? ajouta-t-il en souriant à la patiente comme on fait aux enfants malades.

Puis s'adressant à sa femme :

—Nous ne pouvons pas la laisser comme ça, sur le carreau ; aide-moi, Margot, nous allons la transporter sur le lit.

A ce moment, Marie-Jeanne retrouvait la parole.

—Braves cœurs ! murmura-t-elle tandis que deux larmes roulaient sur ses joues.

—Elle pleure ! s'écria Berlinguet. Elle est sauvée !... Il faut la laisser pleurer tout à son aise, Margot ; ça la soulagera.

Et de fait la pauvre Marie-Jeanne qu'on avait soulevée et portée sur le lit, pouvait maintenant donner libre cours aux sanglots qui gonflaient sa poitrine.

C'était, après l'étouffement des poumons, la réaction bienfaisante qui se produisait.

Quand Marie-Jeanne fut en état de répondre aux questions qu'on lui adressait, la cousine Marguerite lui demanda doucement :

—Que t'es-t'y donc arrivé, ma pauvre Marie, pour que tu aies voulu mourir ?

—Oui, ajouta Berlinguet il faut tous nous dire, cousine ! Nous sommes des amis, nous autres, et nous t'aimons bien, tout autant que si nous étions tes frère et sœur...

Et comme Marie-Jeanne gardait le silence, la cousine Marguerite reprit :

—Ah ! je savais bien, l'autre jour quand tu m'assurais que tu étais heureuse, je savais bien, pauvre Marie, que tu me cachais la vérité, parce qu'il t'en coûtait d'avouer les fautes de ton mari.

—Mais aujourd'hui il faut mettre l'amour-propre de côté.

—Eh bien, oui, balbutia Marie-Jeanne, l'autre jour je t'ai menti, car j'étais accablée de chagrins.

—Aujourd'hui !... Je suis la plus malheureuse des femmes !... Ah ! exclama-t-elle en joignant ses mains tremblantes, pourquoi ne suis-je pas morte !...

—Parce que Dieu ne l'a pas voulu, Marie !... Parce qu'il a eu pitié de toi et qu'il veut qu'à l'avenir tu sois heureuse !...

—Oui, c'est bien sûr lui qui m'a inspiré la bonne idée que j'ai eue de m'occuper de toi, malgré tout ce que tu m'avais dit...

—Et j'ai bien fait, puisque à présent tu n'as qu'à vouloir pour que la misère cesse pour toi et pour ton petit Charles...

—Tu travailleras parbleu, et vous serez heureux tous les deux ! dit Berlinguet qui à présent avait peine à contenir son émotion.

—Travailler ! s'écria Marie-Jeanne d'une voix déchirante. Mais je ne le puis plus !... Je ne le pourrais de longtemps !

—Et pourquoi ça ? demandèrent d'une même voix Marguerite et son mari.

—Pourquoi ?... Parce que... je n'y vois presque plus !...

—Tu n'y vois plus ?...

—Non, Margot !...

Et Marie-Jeanne, parlant au milieu des larmes, raconta ce qui lui était arrivé.

Puis avec une explosion de douleur :

—Vous voyez bien que... je n'avais plus qu'à mourir !...

La cousine Marguerite lui prit les mains dans les siennes, et parlant d'une voix émue :

—Il te faut, a dit le médecin, trois mois de repos et une bonne nourriture, pour que ta vue que tu as fatiguée en veillant et en pleurant, te revienne aussi bonne qu'autrefois ?

—Eh bien, ces trois mois de repos, tu les auras... cette bonne nourriture, tu l'auras aussi...

—Et du bon vin, pardessus le marché ! exclama Berlinguet en pleurant de joie.

—C'est moi, la cousine Marguerite, moi qui n'ai pas oublié ma cousine Marie, c'est moi qui me charge de te procurer tout cela... et de l'argent avec.

—Plus d'argent que tu n'en aurais gagné en tirant l'aiguille jour et nuit, comme tu voulais le faire !... Ne t'ai-je pas dit que je t'apportais une bonne nouvelle !

—Mais avant tout, continua Marguerite, il faut songer à te remettre. Tu as besoin de prendre quelque chose tout de suite, car tu es faible comme si tu venais de faire une grave maladie...

—Voyons, qu'est-ce qu'il y a ici ?

—Rien, répondit Marie-Jeanne d'une voix éteinte.

—Pardienne, nous nous en doutions bien, pas vrai, Berlinguet ?

—Ah ! ma pauvre Marie, t'es une courageuse et tu méritais d'être heureuse.

—Enfin, c'est pas le moment de nous lamenter ! Le principal est que tu sois remise sur pied le plus tôt possible, pour que je te conduise auprès de celle qui t'attend...

—De qui veux-tu parler, Margot ? demanda la pauvre femme étonnée.

Et elle ajouta tristement :

—A part vous, mes amis, je ne vois pas qui pourrait s'intéresser à moi !...

—Une personne qui t'a connue alors que vous étiez enfant.

—Elle a toujours pensé à toi, à ce qu'elle m'a dit... Tu ne devines pas ?... Eh bien, c'est... la comtesse de Bussières !

—Sophie ? exclama Marie-Jeanne, dont le visage prit une expression de surprise mêlée de déception.

Et elle répéta :

—Sophie d'Anglemon !... Oh !... je ne dois plus... je ne peux plus la revoir ! surtout à présent...

—Bon, c'est bon !... Nous causerons de cela tout à l'heure, pendant que Berlinguet va aller chez le pharmacien pour lui demander ce qu'il faut que tu prennes...

—Car, ajouta-t-elle, il n'est pas prudent que tu restes sous l'impression de cette vapeur de charbon qui a failli t'étouffer.

Et s'adressant à son mari :

—T'as entendu, Berlinguet : tu vas aller d'abord chez le pharmacien et puis tu passeras chez le boucher pour avoir un bon pot-au-feu.

—Mais, fit observer le cousin, tu sais bien que nous avons un tas de choses dans le panier.

Il énuméra : « du beurre frais, des œufs frais, du bon lait tout frais, et... une poule !... sans compter des légumes de notre potager tout frais aussi.

—Tout ça servira en son temps... Et d'abord nous allons fourrer la poule dans le pot-au-feu ; ça fera un bouillon comme la cuisine Marie n'en a pas eu depuis longtemps !

—Allons !... va vite, Berlinguet !

Et lorsque ce dernier fut sorti et eut refermé la porte derrière lui, la cousine Marguerite reprit la conversation interrompue :

—V'là que tu as encore de l'amour-propre mal placé, ma pauvre Marie !... Comment, tu ne veux pas revoir la comtesse de Bussières ! Et pourquoi ça ?...

Puis s'interrompant :

—Je sais bien ce que tu as dans la tête et que tu ne veux pas dire. Tu voudrais lui laisser ignorer, à Mme de Bussières, que le mariage ne t'a pas réussi ?...

—Eh bien, elle le sait déjà.

—Quoi !... interrompit vivement Marie-Jeanne, tu as...

—J'ai raconté toute ton nistoire à la comtesse de Bussières !... Si j'ai mal fait, tant pis !... Mais, en mon âme et conscience, je crois que j'ai eu là une bien bonne idée...

Marie-Jeanne, très émue, n'osait blâmer sa parente.

—Peut-être bien que ça te contrarie que je me sois occupée de tes affaires !... Tu peux me dire que ça ne me regardait pas !... N'empêche, ma pauvre Marie, que, si c'était à recommencer, je le ferais encore !... Et aujourd'hui plus que jamais ! déclara nettement la cousine Marguerite.

—Du reste, ajouta-t-elle, ton ancienne camarade a pris beaucoup d'intérêt à ta situation... Ça lui a fait de la peine, tu peux me croire !...

—Pauvre Marie-Jeanne ! qu'elle a dit ; je la croyais si heureuse ; elle était si contente le jour de son mariage ; elle avait épousé un mari de... son choix... un brave garçon, un bon travailleur...

—En me parlant ainsi de toi, Marie, la comtesse de Bussière avait presque les larmes aux yeux...

—Ensuite elle a ajouté :

—J'ai souvent pensé à elle, depuis le jour où nous étions toutes les deux dans cette église Saint-Eustache où l'on donnait à chacune de nous la bénédiction nuptiale...

—Je n'ai pas oublié que nous avons passé notre jeunesse ensemble et que... elle m'aimait bien... autant que je l'aimais moi-même !

Marie-Jeanne écoutait à présent avec une émotion qu'elle ne cherchait plus à contenir.

On eût dit que la contrariété qu'elle avait laissé voir s'était dissipée à mesure qu'elle apprenait que sa camarade d'enfance avait conservé d'elle un bon souvenir.

Et, oubliant pour un instant ses propres douleurs, Marie-Jeanne se rappelait tout ce qu'avait souffert l'amie dont elle avait été la confidente.

Pendant cette année qui venait de s'écouler, elle avait été si malheureuse elle-même qu'elle ne songeait pas que d'autres souffraient aussi.

Mais à présent que Marguerite avait réveillé en elle les souvenirs d'autrefois, elle eut voulu savoir si la comtesse de Bussières avait réussi à surmonter le chagrin qui lui minait le cœur quand elle avait dû adresser un éternel adieu à Robert Maurel.

La cousine Marguerite dut s'apercevoir qu'elle avait réussi à intéresser sa parente, car elle s'empressa d'ajouter :

—En parlant de toi, la comtesse de Bussières poussait des soupirs...

—C'est qu'elle n'a pas le cœur bien gai, non plus, elle...

—Ah !... Cependant...

—Oui, je comprends ce que tu veux dire : elle est riche... Mais n'empêche qu'elle a eu ses peines, elle aussi... puisqu'elle est veuve.

—Veuve ! exclama Marie-Jeanne. Le comte de Bussières...

—Est mort... tout récemment...

Marie-Jeanne eut comme un tressaillement et une vive rougeur lui monta aux joues. Elle songeait à Robert Maurel !

A ce moment, Berlinguet revenait :

—V'la d'abord une potion ! dit-il ; c'est à prendre une cuillerée tout de suite, et après une d'heure en heure, jusqu'à ce que la cousine soit tout à fait bien...

« V'la ensuite un joli morceau de bœuf... »

—Eh bien ! charge-toi de la cuisine, Berlinguet, pendant que je vais me charger de la potion.

—Mais je crois, ma parole, qu'avec une seule cuillerée ça fera le compte ! exclama Berlinguet en regardant Marie-Jeanne. Car v'la que la cousine a déjà des couleurs...

« Allons !... allons !... fit le brave garçon, en se frottant les mains de plaisir, nous en aurons été quittes pour la peur !... »

« Pour lors, je vas m'occuper du bouillon : mais d'abord faut que je raccommode le fourneau. »

—C'est bien !... c'est bien ! interrompit Marguerite. Fais le nécessaire, pendant que je vais continuer de causer avec Marie.

Et s'essayant de nouveau en face de sa parente, la cousine Marguerite commença :

—Mais si la comtesse est veuve... elle a qui doit la consoler...

Cette fois Marie-Jeanne ne put retenir un mouvement. La pensée de Robert Maurel lui avait tout à coup traversé l'esprit.

—Oui, continua Marguerite, Mme de Bussières a un enfant...

—Un enfant ?

—Un garçon à peu près de l'âge de ton petit Charles !...

Et profitant de ce que Marie-Jeanne gardait le silence, la cousine Marguerite lui dit :

—Tu vois, Marie, que c'est une bonne fortune qui t'arrive là... Mme de Bussières t'attend !... Ce ne n'est pas comme si tu acceptais une place chez une personne que tu ne connaîtrais ni d'Adam ni d'Eve...

« Avec la comtesse tu seras aussi bien que lorsque autrefois tu passais des après-midi à courir et à jouer avec elle dans le parc de M. d'Anglemont. »

« Mme de Bussières ne te considéreras pas comme une servante... »

—Oh ! pour ça, non ! exclama Berlinguet en s'interrompant dans son occupation.

« Il n'y a qu'à voir comme elle était aimable avec nous, hier, quand nous l'avons rencontrée... »

—Ah ! c'est hier que vous l'avez vue ? demanda Marie-Jeanne.

—Pas plus tard ! répondit Berlinguet. Elle sortait de son parc.

—C'était la première fois qu'elle revenait aux Prés-Saint-Gervais depuis son retour d'Italie, continua Marguerite.

—Elle nous a tout de suite demandé des nouvelles de tout le monde...

—D'abord, de la bonne-maman Catherine, n'est-ce pas, Berlinguet ?

—Oui !... Et puis elle s'est aussi, tout de suite, informée de la cousine Marie...

—J'ai déjà dit tout cela, Berlinguet... Marie-Jeanne sait à quoi s'en tenir.

—Eh bien, elle accepte ? s'informa aussitôt Berlinguet.

—C'est-à-dire que—comme toujours—la pauvre Marie est retenue par la question d'amour-propre, comme on dit.

—Mais il n'en faut pas d'amour-propre quand on a besoin de gagner sa vie... Ça ne se mange pas en salade, l'amour-propre...

—T'as raison, Berlinguet, surtout que, comme je disais à la cousine, elle sera chez Mme de Bussières comme si elle était chez elle.

« Il n'y a rien de changé depuis le temps où elle allait chez M. d'Anglemont... François est toujours le valet de chambre et Charlotte, la gouvernante... Il n'y avait que ce pauvre M. de Bussières, et il n'y est plus. »

—Marguerite a raison, approuva Berlinguet, et il n'y a pas à tergiverser !... C'est à prendre où à laisser, et moi je suis d'avis qu'il faut prendre... et tout de suite !...

Marie-Jeanne était à demi convaincue.

La cousine Marguerite, s'en apercevant, voulut la guider tout à fait.

—Voyons, Marie, dit-elle, tu n'y penses pas ! Refuser dans les conditions où tu te trouves, ça ne serait pas d'une bonne mère !

« Et nous savons, nous qui te connaissons si bien, que pour ton enfant il n'est rien que tu ne fasses... »

« Eh bien, la comtesse de Bussières t'offre tout ce qu'on pourrait désirer dans la situation. »

« Et voici ses propres paroles : « Amenez-moi Marie-Jeanne ; elle trouvera auprès de moi la paix, la tranquillité, le calme de l'esprit. Elle a besoin d'être consolée ?... Nous nous consolons mutuellement... » »

Berlinguet voulut placer son mot. Et s'avancant il dit :

—Mme de Bussières a ensuite ajouté : « Si je n'avais pas déjà cette bonne Charlotte, je prendrais Marie-Jeanne pour gouvernante. Mais je lui réserve la direction de la lingerie... »

—Comme tu vois, Marie, pas grand-chose à faire... »

—Et de jolis gages ! ricana Berlinguet.

—De quoi économiser un bon petit magot pour ton fils... »

Tout à fait ébranlée, Marie-Jeanne prit les mains de ses deux cousins :

—Ah ! vous êtes tous deux de bons et braves cœurs ! prononça-t-elle en les regardant tour à tour.

—Bien, bien !... C'est entendu !... Ne parlons pas de cela... »

—Si fait, Berlinguet, je veux en parler parce que j'ai à me reprocher d'avoir manqué de confiance en vous... »

—L'amour-propre, pardienne !... Toujours ce diable d'amour-propre !... »

—Je n'aurais pas dû en avoir avec toi, Margot... N'étais-tu pas presque une sœur ?... »

—Et une sœur qui t'aime !... A présent, puisque tu crois que t'as pas toujours bien agi avec nous... c'est le moment de nous prouver que... tu reconnais tes torts et que tu ne recommenceras pas... »

—Et alors, dit Berlinguet, faut venir avec nous chez la comtesse de Bussières... »

—Vas-tu encore refuser ? demanda la cousine.

—Non, Margot !...

—Tu acceptes ?

—Oui, Berlinguet. J'accepte.

—C'est bien décidé ?

—Oui, mes amis, bien décidé !

En prononçant ces mots, Marie-Jeanne avait porté les mains à sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur.

Son visage, qui naguère encore exprimait l'hésitation et l'embaras, était à présent plus reposé.

Il semblait qu'un rayon d'espérance l'eût subitement éclairé, dissipant le nuage qui l'assombrissait tout à l'heure.

Berlinguet et Marguerite avait échangé un regard comme pour se consulter.

Ils se comprirent, car, reprenant la parole, Berlinguet s'écria :

—Et bien, cousine Marie, mon avis est qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud... »

—Ce qui veut dire, continua Marguerite, que c'est aujourd'hui même qu'il faut aller voir Mme de Bussières.

—Déjà ? fit Marie-Jeanne.

—Puisqu'elle t'attend !

—Et même qu'elle y compte, tu pourrais dire Margot.

—Du reste, reprit cette dernière, puisque tu n'as plus rien à faire ici, ma pauvre Marie, pourquoi retarder ?... Et puis... c'est toujours une journée que tu n'auras pas perdue !...

« Pense à ton enfant !... »

—Je suis prête ! exclama Marie-Jeanne en se levant... »

Mais elle avait trop présumé de ses forces, elle chancela en se retrouvant sur ses pieds.

Elle se ressentait encore de la terrible secousse qu'elle avait subie.

—Avant tout, lui dit Marguerite, il faut reprendre un peu de vigueur.

« Je vais d'abord te faire avaler une seconde cuillerée de cette potion qui t'a déjà fait du bien ; puis tu feras un bout de toilette, pendant que le potage va achever de bouillir... »

« Berlinguet, ajouta-t-elle s'adressant à son mari, tu iras tout seul au marché faire la recette ; moi... Je me donne un jour de congé... Je suis trop heureuse et je veux cuver mon bonheur, avec la cousine Marie ! »

—Oui, c'est une bonne journée pour le monde ! dit-elle en reprenant la conversation après le départ de son mari ; une bien bonne journée et que je ne donnerais pas pour tout l'argent que Berlinguet rapportera ce soir à la maison.

« Bonne pour toi, d'abord, ma pauvre Marie, pour toi qui vas pouvoir te reposer de ce travail qui t'épuisait et qui t'a fatigué les yeux ; bonne pour moi, qui saurai que tu es plus heureuse ; bonne aussi pour la comtesse de Bussières, qui sera enchantée d'avoir pu te prouver qu'elle n'est pas plus fière jadis, et surtout qui va retrouver en toi une compagne avec laquelle elle passera de bons moments, comme autrefois ! »

Lorsque, deux heures plus tard, Berlinguet était de retour, la mansarde avait presque un air de fête.

Le couvert était mis sur la petite table, qui depuis longtemps ne servait plus à l'ouvrière qu'en qualité de table à ouvrage.

La soupe y fumait dans la marmite que, faute de soupière, on avait placée au milieu.

Le bœuf et les légumes sur une assiette, la poule sur l'autre, complétaient ce menu. La bonne affection que lui témoignaient ses deux amis fit monter les larmes aux yeux de Marie-Jeanne.

C'était la première minute de douce émotion qu'elle éprouvait depuis longtemps.

Douce émotion, en effet, car à présent elle avait la perspective de pouvoir reprendre bientôt son enfant, sinon pour le garder avec elle, du moins pour le confier à une bonne nourrice, aux Prés-Saint-Gervais.

Là, elle pourrait le voir chaque fois qu'elle accompagnerait Mme de Bussières.

Et l'été, quand on habiterait la propriété de M. d'Anglemont, c'est tous les jours qu'elle irait passer de bons momets auprès de son petit Charlot.

Son cœur se dilatait; plein d'espérance, et les larmes qui tremblaient du bord de ses cils étaient de douces larmes.

Berlinguet et Marguerite avaient, d'un accord tacite, respecté cette émotion et la partageaient.

Toutefois, comme le temps marchait et qu'il fallait se rendre chez la comtesse avant de retourner aux Prés-Saint-Gervais, Marguerite fit observer qu'il était inutile de laisser refroidir le potage.

—C'est cela!... A table! exclama Berlinguet.

Trois heures sonnaient à l'hologe voisine et, le repas, achevé, nos personnages se disposaient à quitter la mansarde afin de se rendre auprès de la comtesse de Bussières.

En entendant les trois coups que la cloche lançait dans l'espace, Marie-Jeanne porta vivement les mains à son cœur, comme si elle eût reçu un choc en pleine poitrine.

C'était à cette même heure que la veille elle s'était aperçue que la vue lui manquait tout à coup...

C'était à cette même heure qu'épouvantée à l'idée qu'elle n'allait plus pouvoir continuer de travailler, elle avait éprouvé la plus immense douleur qu'elle eût encore ressentie...

La cousine Marguerite la tira de cette état d'absorption.

—Il faut partir, Marie! dit-elle en s'emparant des mains de sa cousine.

Alors Marie-Jeanne se dégageant lui jeta les deux bras autour du cou et la tint pendant quelques secondes appuyée sur son cœur, en disant d'une voix entrecoupée de baisers et de larmes:

—Ma bonne Margot pardonne-moi d'avoir manqué de confiance en toi... Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi tous les deux...

Et elle cherchait des yeux son cousin, pour le remercier aussi.

Mais Berlinguet était déjà sur le carré.

Le brave garçon était parti, sentant qu'il allait pleurer!

#### CHAPITRE XVI. — LES DEUX MÈRES

Lorsque l'on se fut mis en marche pour l'hôtel d'Anglemont, Marie-Jeanne qui donnait le bras à la cousine Marguerite, avait allongé le pas, comme si—à présent—il lui tardait de revoir Mme de Bussières.

Mais, à mesure qu'on approchait de la demeure de la comtesse, la pauvre femme ne paraissait plus aussi pressée d'arriver.

Elle ralentissait par moments sa marche, au point que Berlinguet, qui prenait continuellement de l'avance, était obligé de revenir sur ses pas.

Et la cousine Marguerite qui comprenait ce qui se passait en elle, dit tout à coup à Marie-Jeanne:

—Te voilà encore plongée dans tes réflexions, ma pauvre amie; tu ne devrais pas, après tout ce que je t'ai dit de la comtesse, garder une arrière-pensée.

—C'est vrai, ma bonne Margot!

Mais tout en reconnaissant qu'elle avait tort, il n'en était pas moins vrai, qu'au moment de reparaitre devant son ancienne camarade, Marie-Jeanne se sentait saisie d'une impression pénible.

Ce n'était pas seulement l'émotion de revoir la camarade d'enfance qui agitait violemment son cœur.

Et la cousine Marguerite avait bien deviné ce qui se passait en cette infortunée, quand elle lui dit à brûle-pourpoint:

—Tu te demandes si tu dois, oui ou non, avouer toute ta position à la comtesse!

Marie-Jeanne eut un léger tremblement.

—Eh bien, oui... je ne puis te cacher, Margot, qu'il m'en coûte...

—D'ouvrir ton cœur à une... amie? Oui à une amie, répéta-t-elle, car Mme de Bussières m'a parlé de toi avec tant de bonté et de douceur que ça m'a remuée, moi aussi!

—Et quand tu l'auras vue, tu peux être sûre que ça te rendra tout de suite confiance.

—Mais... elle m'interrogera.

—Comme de juste!... Hier j'ignorais encore bien des choses... que je n'ai pas pu lui dire.

—Sans quoi, ma pauvre Marie, je t'aurais évité le chagrin de les raconter toi-même.

Puis s'interrompant:

—Pourtant, tu ne peux pas lui cacher la vérité... surtout sachant ce qu'elle veut faire pour toi!

Marie-Jeanne réfléchissait, le front penché, comme si elle se fût intérieurement consultée.

Puis relevant la tête:

—Celles qui n'ont jamais connu la misère, murmura-t-elle, ne savent pas à quelles terribles choses elle peut pousser.

—Dieu sait si je suis une bonne mère, si je me serais sacrifiée à travailler jour et nuit pour nourrir mon enfant.

—Est-ce que tu ne l'as pas prouvé!

—Enfin tu feras selon ton idée, quand vous serez seules toutes deux.

—Dieu m'inspirera ce que je dois faire! prononça Marie dans un murmure.

A partir de ce moment, elle garda le silence.

De son côté la cousine Marguerite se taisait, jugeant qu'elle avait conseillé selon sa conscience.

—Tu vas m'attendre ici, Berlinguet, dit-elle à son mari, lorsque l'on fut arrivé à la porte de l'hôtel d'Anglemont.

Elle ajouta:

—Il est inutile que nous soyons deux pour présenter Marie à la comtesse.

Et avec un clignement d'yeux dont Berlinguet saisit la signification.

—Ça ne sera pas long, et dans quelques minutes je viendrai te rejoindre, car je suppose bien que Marie et la comtesse vont avoir à causer longtemps ensemble.

—Sans compter, répondit Berlinguet, qu'il se pourrait bien que la cousine Marie rentre en place tout de suite.

—C'est ce que je lui souhaite!

Berlinguet s'inclinait. Marie-Jeanne lui prit la main et, la serrant fiévreusement dans les siennes, elle lui dit:

—Au revoir, mon ami; comment pourrais-je reconnaître jamais ce que Margot et toi vous avez fait pour mon fils et pour moi.

Elles franchirent le seuil de l'hôtel.

Comme la porte cochère se refermait lourdement derrière elle, Marie-Jeanne éprouva une violente sensation au cœur et s'appuya, chancelante, sur le bras de sa cousine.

—Allons, ma pauvre Marie, du courage! lui dit tout bas Marguerite en voyant le concierge se présenter devant la loge.

Et s'adressant à l'homme qui la regardait avec étonnement:

—Mme la comtesse de Bussières est-elle chez elle?

—Elle nous attend, du reste; vous pouvez lui annoncer que c'est Marguerite des Prés-Saint-Gervais.

La femme du concierge survint et les conduisit, par l'escalier de service, au première étage, où elle sonna.

Ce fut François qui les reçut.

En reconnaissant Marie-Jeanne, il ne put réprimer un mouvement de compassion.

Le brave homme était frappé du changement qui s'était opéré dans la physionomie de la jeune femme.

Marguerite lui dit aussitôt:

—Vous reconnaissez bien ma cousine Marie, n'est-ce pas?... Mme la comtesse de Bussières a demandé à la voir et je la lui amène...

Mme de Bussières était auprès de l'enfant, qui dormait dans son berceau, quand on lui annonça la visite de Marie-Jeanne.

Aussitôt elle vint jusqu'à la porte de l'antichambre recevoir son ancienne camarade d'enfance.

Et la prenant par la main pour la faire passer avec elle dans le boudoir, elle lui dit:

—Je vous attendais avec impatience, ma bonne Marie...

Puis, se tournant vers la cousine Marguerite:

—Et je vous remercie de n'avoir pas tardé à me l'amener...

—A présent que vous voilà ensemble, dit Marguerite, je m'en vais pour vous laisser causer...

Puis embrassant sa parente qui, dans son trouble, n'avait pas encore prononcé une parole, elle lui dit:

—Au revoir, Marie!... Tu nous feras savoir de tes nouvelles...

Du reste, ajouta-t-elle, je pense bien que madame la comtesse me permettra de de lui apporter des fruits et des légumes de notre jardin!...

Mme de Bussières répondit vivement:

—Venez, Margot, quand il vous plaira voir votre cousine; vous serez toujours la bienvenue ici, comme je l'étais chez la bonne mère Catherine quand j'allais y chercher Marie..., cette bonne Marie, répéta-t-elle en s'emparant des mains de Marie-Jeanne tout émue et confuse.

Lorsque Marguerite se fut retirée, Mme de Bussières regarda avec un étonnement pénible celle dont elle n'avait pas eu le temps de remarquer les vêtements délabrés.

—Pauvre Marie-Jeanne! fit-elle dans un soupir étouffé.

—Oui, oui... pauvre Marie-Jeanne ! répondit la malheureuse femme en baissant la tête.

Puis d'un ton de profonde tristesse :

—Vous regardez ces vêtements qui me couvrent... et vous me plaignez...

« Ah !... ce n'est pas pour cela qu'il faut me plaindre ; la misère... ne serait rien... et je la supporterais encore... avec bonheur... »

—Je sais, interrompit Mme de Bussièrès, que vous avez éprouvé de grandes déceptions, de grands chagrins...

« Mais je veux vous épargner la douleur de vous rappeler—en me racontant vos peines—les épreuves par lesquelles vous avez passé. »

« Votre cousine Marguerite m'a mise au courant... »

« Je n'ignore rien... rien, Marie-Jeanne... de tout ce que vous avez enduré, de tout ce que vous avez souffert... »

Mme de Bussièrès avait fait asseoir son ancienne amie auprès d'elle, sur la causeuse.

Et d'un ton d'affectueux reproche :

—Vous avez laissé ignorer à tout le monde votre détresse ! me disait hier, Marguerite !... Vous l'avez tenue secrète même pour vos amis...

« Pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver ? ajouta la comtesse avec émotion. »

« J'aurais eu tant de joie à vous... »

Sur un mouvement de Marie-Jeanne, elle s'empressa d'ajouter :

—A vous témoigner mon affection !

Et voyant la rougeur monter au front de l'infortunée à l'idée qu'on avait voulu lui parler d'aumône, elle continua :

—Si c'est un devoir pour ceux que la fortune a comblés de ses faveurs de secourir les malheureux indistinctement, n'est-ce pas un bonheur de savoir que l'on peut être utile à ceux que l'on connaît... que l'on aime !...

Emue par ces bonnes paroles, Marie-Jeanne se préparait à lui confier son malheur tout entier.

L'affection que lui témoignait Mme de Bussièrès appelait cette confiance.

Au reproche que lui faisait la comtesse d'avoir oublié leur ancienne amitié et de n'être pas venue à elle, Marie-Jeanne répondit en balbutiant :

—Je vous savais absente !... Je vous croyais bien loin... en voyage !... Oh !... sans cela...

—Si j'avais été à Paris... vous ne seriez pas davantage venue à moi, Marie-Jeanne, fit avec un air d'incrédulité la comtesse ; non... vous ne seriez pas venue... retenue par une fausse honte... pas plus que vous n'avez voulu vous adresser à votre cousine Marguerite.

—C'est vrai ! j'avais tort... Pardonnez-moi.

Mme de Bussièrès continua :

—Enfin, puisque aujourd'hui je puis, sinon vous rendre le bonheur,—hélas ! les illusions ne reviennent plus une fois envolées !—du moins réparer, en partie, les injustices du sort, je vous pardonne, Marie-Jeanne, d'avoir manqué de confiance en moi, votre camarade d'enfance.

« Je veux oublier que... vous ne vous êtes pas souvenue de notre ancienne amitié. »

« Et maintenant, qu'il ne soit plus question du passé !... »

« Ici, vous retrouverez la vie calme dont vous jouissiez avant votre mariage... »

Puis, quittant le ton ému pour mettre Marie-Jeanne au courant de ses intentions à son égard, elle lui dit :

—En vous appelant auprès de moi, j'ai décidé que vous auriez un emploi de confiance qui vous donnerait la haute surveillance, la direction de la maison.

« Vous aurez, en outre, à vous occuper de la lingerie. »

« Les serviteurs que j'ai gardés auprès de moi vous connaissent ; je leur ferai comprendre qu'il devra exister une ligne de démarcation entre leur service et la situation particulière que vous occuperez chez moi. »

—Oh ! merci... merci ! balbutia Marie-Jeanne en portant la main à ses yeux afin de cacher ses larmes.

« J'ajoute, reprit Mme de Bussièrès avec une intention d'affectueuse autorité, que je ne vous laisse pas libre de refuser... »

« Votre cousine m'a dit la douloureuse existence que vous avez subie pendant tout cet hiver... Je sais qu'à présent vous n'avez plus à compter sur celui qui devait être votre protecteur et votre soutien dans la vie !... »

« Je sais également que vous avez à cœur d'accomplir saintement votre devoir de mère... »

Marie-Jeanne devint affreusement pâle et un frémissement agita tout son corps.

D'un mouvement instinctif elle essaya de dégager ses mains, que Mme de Bussièrès avait gardées dans les siennes.

La comtesse, se méprenant sur la nature de l'émotion qu'éprouvait la malheureuse femme, continua :

—Oui !... je sais tout cela. Et ce doit être pour vous une conso-

lation de vous dire qu'à présent vous allez pouvoir lui donner tout le bien-être dont a été privé ce cher petit !...

Marie-Jeanne suffoquait, la poitrine pleine de sanglots.

—Je comprends votre émotion, Marie, car, ainsi que vous, j'ai tremblé pour la vie de mon enfant et, plus malheureuse encore que vous-même, j'ai été forcée de me séparer de lui.

—Vous avez connu cette affreuse souffrance, s'écria Marie-Jeanne, vous avez éprouvé le supplice de cette horrible séparation !... vous !... vous !...

—J'ai été forcée de l'accepter, de la subir, dit la comtesse ; auprès de moi, c'est la mort qui l'attendait...

—La mort ! dit Marie-Jeanne, et, tout bas, elle ajouta : Comme lui, mon Dieu, comme lui !...

—Mais, s'empressa d'ajouter la comtesse, le ciel a écouté mes prières et m'a prise en pitié !...

« Il m'a rendu mon fils !... »

« Et désormais je vais vivre pour lui... pour lui seul !... A lui toutes mes pensées, à lui tout mon amour... »

Puis, s'interrompant, elle dit :

—Et la même joie, le même bonheur, seront, désormais, votre partage, Marie, vous vivrez, ainsi que moi, tout entière pour votre enfant.

—Eh ! comment vivrai-je pour lui, madame ?... Je ne l'ai plus, je ne l'ai plus !... s'écria Marie-Jeanne au comble du désespoir et fondant en larmes.

—Vous ne l'avez plus !... Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, parlez, mais parlez donc... »

Et Marie-Jeanne, regardant la comtesse avec des yeux de folle, répondit dans une explosion de douleur :

—C'était... pour le sauver !...

Et elle ajouta :

—Près de moi... il serait mort... Le lait que je lui donnais... le tuait au lieu de le nourrir... »

« Et plutôt que de le voir mourir sous mes yeux... »

—Mais qu'avez-vous donc fait de votre enfant ? interrogea Mme de Bussièrès.

—Il est... Ah !... je ne peux pas vous dire et vous ne pouvez pas me comprendre... »

—Que signifie... ?

—Cela signifie que... vous qui êtes riche, vous ne soupçonnez pas jusqu'où la pauvreté peut conduire une malheureuse mère... »

—Parlez !... Parlez !... Marie-Jeanne... La vérité quelle qu'elle soit ! Je veux la connaître.

Marie-Jeanne, accablée, laissa retomber ses bras le long de son corps, en signe de résignation, et d'une voix brisée elle dit :

—Vous voulez la vérité ? Eh bien ! écoutez-moi donc. Je ne pouvais plus nourrir moi-même mon enfant, mon lait l'empoisonnait, je le savais !...

« Et je n'avais pas d'argent pour le mettre en nourrice... Plus d'argent !... Et le médecin me disait qu'il n'y avait pas un jour... pas une heure à attendre, et que c'était tout de suite qu'il fallait du bon lait au pauvre petit, sinon... »

« Pas un jour !... entendez-vous, madame, pas une heure !... »

« Et mon enfant dépérissait à vue d'œil !... Il allait mourir... mourir là devant moi ! mourir faute d'un peu de lait !... Où en trouver ? Où en prendre ? Où en voler ? »

« Ah ! je l'aurais fait, oui, j'aurais volé pour lui. »

« Alors, ajouta-t-elle, une idée me traversa la tête,—une idée qui m'était déjà venue et que j'avais repoussée avec horreur... »

Mme de Bussièrès fit un mouvement, comme si elle eût deviné ce que Marie-Jeanne allait lui apprendre.

Celle-ci s'en aperçut, et d'une voix sourde, haletante, couverte par les larmes, elle dit :

—Je savais qu'il y a à Paris une maison où... les mauvaises mères vont... abandonner leurs enfants... et je voulais sauver le mien... »

—Oh ! malheureuse ! exclama Mme de Bussièrès.

—Oui, malheureuse... bien malheureuse ! allez, car j'étais forcée de faire ce que font les mauvaises mères !... Moi, qui souffrais le martyre... moi qui aurais voulu donner ma vie pour mon enfant... je l'ai... »

Et avec une explosion de désespoir immense :

—Mais, non, non.

« Ce n'est pas moi qui l'ai mis là... C'est la misère, entendez-vous, la misère... »

—Oh ! c'est horrible... horrible !... prononça la comtesse en regardant avec compassion l'infortunée à qui elle venait d'arracher son terrible secret.

—Oui, bien horrible, bien affreux, bien épouvantable !... répéta Marie-Jeanne.

« Si horrible, ajouta-t-elle, que l'on veut mourir. »

—Calmez-vous, Marie-Jeanne, dit Mme de Bussièrès.

« Votre enfant ne restera pas un jour de plus dans cette affreuse maison... »

—Que dites-vous, madame ?

—Je dis, pauvre mère, qu'il faut aller le reprendre aujourd'hui même, à l'instant.

—Le... le reprendre!... balbutia Marie-Jeanne... Mais comment ?...

« Je ne peux pas encore... Je... »

—Est-ce que je ne suis pas là, moi ? exclama la comtesse, dont le visage s'éclaira d'un rayon de bonheur.

Et, prenant vivement sa bourse pleine d'or, elle la mit dans la main de Marie-Jeanne, en s'écriant :

—Tenez, prenez ceci !... et courez vite !... J'ignore ce qu'il faudra donner !... Mais qu'importe la somme qui sera nécessaire !... Promettez tout ce qu'on exigera... pour vous rendre votre enfant et le faire accompagner d'une bonne et saine nourrice qui ne le quittera plus !... Dieu merci, je suis riche nous sommes riches toutes deux, Marie-Jeanne, et il faut qu'on vous rende votre enfant aujourd'hui même... sur l'heure !...

« Vous l'amènerez ici... »

—Ici ?...

Marie-Jeanne, toute à l'émotion qui faisait battre son cœur, toute au bonheur inespéré de revoir bientôt son fils, dont elle s'était crue séparée pour longtemps encore, de pouvoir l'embrasser à son aise et le tenir contre son cœur, Marie-Jeanne releva la tête.

Et, regardant la comtesse avec une expression d'indicible joie :

—Ici ?... Ici ? répéta-t-elle.

—Oui !... répondit Mme de Bussières avec une animation croissante, vous l'amènerez ici... près du mien, près de mon enfant, qu'il ne quittera plus... »

Marie-Jeanne, muette d'émotion et de saisissement, se laissa tomber à genoux.

Elle regardait son ancienne camarade et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Elle n'avait plus de voix et de ses lèvres frémissantes s'exhalaient dans un souffle ces mots :

—Merci !... madame !... merci !...

Mais la comtesse de Bussières le relevait.

Et l'entourant de ses bras :

—C'est Dieu qu'il faut remercier, Marie-Jeanne ! C'est lui qui a permis que nous nous revoyions !...

Alors la pauvre mère, surmontant à grand'peine l'émotion qui l'étouffait, réussit à exprimer sa reconnaissance.

Elle prit la main de la comtesse, et l'appuyant sur son cœur :

—Je ne peux pas vous dire tout ce que je sens là ! murmura-t-elle.

« Je vous aimais bien déjà, ajouta-elle en levant les yeux sur Mme de Bussières, oui, je vous aimais bien, mais à présent... »

—Continuez à m'aimer comme autrefois, ma bonne Marie... c'est tout ce que je demande !... interrompit la comtesse en appuyant ses lèvres sur le front de sa camarade d'enfance.

Les deux mères se tinrent pendant quelques secondes embrassées. Mme de Bussières rompit le silence.

—Il faut partir tout de suite, ma bonne Marie, prononça-t-elle en entraînant doucement celle-ci vers la porte.

—Allez et souvenez-vous que c'est une seconde mère que votre enfant trouvera dans cette maison.

En quittant l'hôtel d'Anglemont, Marie-Jeanne marchait d'un pas hâtif, la tête pleine d'idées qui se heurtaient violemment.

Tout ce qui s'était passé depuis la veille était en effet de nature à porter le trouble dans son esprit.

Après le désespoir profond qu'elle avait ressenti, l'espérance renaissait en elle.

Tout à coup elle s'arrêta hésitant à continuer sa marche et frappée d'une idée qui l'épouvantait.

Elle se demandait si on n'allait pas lui apprendre, —là-bas dans l'asile des abandonnés, — que son enfant n'existait plus !

Puis, surmontant cette cruelle impression, elle se remettait à marcher, comme une folle, en se parlant à elle-même.

Pendant ce temps, Mme de Bussières était retournée auprès de l'enfant qu'elle avait laissé endormi dans son berceau.

Le pauvre petit venait de se réveiller et souriait comme si des songes d'ange l'eussent bercé pendant son sommeil...

Et la comtesse, encore sous l'impression de la scène douloureuse qui venait d'avoir lieu entre elle et Marie-Jeanne, se pencha sur le berceau, les yeux pleins d'amour pour la chère créature.

Dans son bonheur d'avoir reconquis sur la mort ce petit être dont elle s'était crue condamnée à porter le deuil éternel, elle se représentait tout ce qu'avait dû souffrir l'infortunée Marie-Jeanne, forcée de se séparer de son fils.

Et, saisie d'une frénésie d'amour maternel, elle prit l'enfant et l'enveloppant de ses bras comme si elle eût craint qu'on ne vint, de nouveau, le lui arracher — elle le couvrait de baisers.

Puis elle songeait à réaliser tout ce qu'elle avait, dans un élan de générosité, promis à Marie-Jeanne.

Elle disait à l'enfant comme s'il eût pu la comprendre :

—Il restera auprès de toi, ce pauvre petit déshérité ; il t'aimera comme sa mère a aimé la tienne !

« Et plus tard, dans la vie, qui sait si tu n'auras pas à compter sur son affection et sur son dévouement, mon fils bien-aimé, comme j'ai pu compter sur l'affection et le dévouement de sa mère ? »

Et de nouveau elle couvrait de baisers et de caresses l'enfant que Marie-Jeanne allait réclamer à l'hospice des Enfants-Trouvés.

#### CHAPITRE XVII. — TERRIBLE DÉCEPTION

A mesure qu'elle approche de la rue d'Enfer, Marie-Jeanne active sa marche, aiguillonnée par cette pensée qui enfèvre son cerveau, — cette pensée que, dans quelques minutes, elle va revoir son fils.

Quelle différence avec sa marche hésitante quand, — peu de jours auparavant, — elle longeait ces mêmes rues, rasant les maisons, de peur qu'en la voyant inquiète et cherchant l'ombre, on ne la prît pour une de ces mauvaises mères qui vont abandonner leurs enfants !

Aujourd'hui, comme il lui tarde d'arriver sur cette place où elle a passé par tant d'inénarrables angoisses, de sonner à cette porte devant laquelle elle avait cru mourir de douleur et de désespoir et dont, au moment d'accomplir le terrible sacrifice, elle s'était éloignée avec horreur, pour y revenir ensuite brisée, vaincue et résignée !...

Plus de transes aujourd'hui, plus d'épouvante, plus de larmes !

C'est presque d'un air de triomphe qu'elle va se faire ouvrir cette porte.

Il semble même qu'elle éprouve un sentiment d'orgueil à ce qu'on la voie, devant cette hospice, en plein jour, comme si elle eût voulu que l'on pût deviner ce qu'elle vient y faire.

Aussi est-ce avec une sorte de frénésie qu'elle a tiré la sonnette.

Et dès que la porte s'est ouverte devant elle, c'est d'une voix frémissante qu'elle s'informe :

—A qui faut-il s'adresser... que faut-il faire, pour reprendre... un enfant ?

Le gardien l'a regardée d'abord avec surprise, puis avec inquiétude, car l'expression de sa physionomie a quelque chose d'étrange. On pouvait, en effet, lire sur son visage un mélange de trouble, d'égarément et de joie immense.

L'impatience qu'elle éprouve de revoir son fils ne laisse plus une minute de repos ou de calme à Marie-Jeanne, depuis qu'elle se sait si près de son cher enfant.

Et elle insiste vivement :

—Répondez-moi, je vous en prie, que faut-il faire ?...

Puis une inspiration lui vient :

—Est-ce que je ne pourrais pas, dit-elle, parler tout de suite au directeur ?

Elle donne à présent des signes si peu équivoques d'agitation, que le gardien prend le parti de la faire pénétrer dans ce même bureau où l'on a vu, précédemment, le gardien chef faire si bon accueil au docteur Appyani.

Cette fois, l'homme au képi galonné ne semble pas disposé à se montrer aussi bienveillant.

Il toise tout d'abord la malheureuse d'un air scrutateur.

Et en apprenant de son subordonné ce que désire cette femme si visiblement émue, il hausse les épaules en grommelant :

—Ça ne me regarde pas... c'est l'affaire du greffier.

Marie-Jeanne passe alors, sous l'escorte d'un second gardien, du bureau du chef dans celui du greffier.

Là, l'employé, toujours sans quitter des yeux le registre sur lequel il griffonne, l'interroge absolument comme si elle eût été amenée devant un juge d'instruction.

Et sans lui donner le temps de répondre aux questions qu'il vient de lui adresser, il lui demande avec une brusquerie de commande :

—Dans quel but êtes-vous venue ici ? Que voulez-vous ?

« Que réclamez-vous ? »

—Je viens réclamer mon enfant ! s'écrie Marie-Jeanne dont le visage s'est subitement empourpré.

Et, saisie d'un tremblement qui fait chevroter sa voix, elle balbutie :

—On ne peut pas... refuser de me le rendre... je suppose !

L'employé n'avait pas encore levé la tête.

Confit dans son importance, il continue de procéder par questions successives.

—La date de l'entrée ;

« L'heure ;

« Les signes particuliers ? »

(A suivre.)

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 AVRIL 1901 (1)

# LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

CXXIII. — L'AUDACE

(Suite)

— Monseigneur... balbutia celui-ci. Je venais...  
Tout tremblant, il se demandait ce qui se passait pour que son chef redouté le tint ainsi à distance, ne faisant pas plus attention à lui.

Martial poussa son cheval de son côté.

Et la voix brève, peut-être un peu tremblante, il prononça :

— Ordre de mylord-duc, amenez ici, de suite, le prisonnier français, Henri de Mercourt.

Le gouverneur eut un mouvement de surprise, il ne reconnaissait pas l'intonation de l'écuyer ordinaire du duc-rouge.

Mais celui qui venait de lui parler avait la visière de son casque à demi baissée, et il attribua à cela son changement de voix.

— J'obéis, monsieur, balbutia-t-il.

Et il se dériqua rapidement vers l'entrée de la première section.

Henri de Mercourt avait, du fond de sa double cellule, perçu un bruit de chevaux.

— Somerset va reparaitre, — se dit-il. — Amène-t-il le bourreau cette fois ?

Presque aussitôt, en effet, les serrures et les verrous des portes successives de sa prison grincèrent.

Les geôliers emmenèrent le gentilhomme ; lui marchait la tête haute. Arrivé sur le seuil, il aperçut l'escorte silencieuse, immobile.

— Amenez ici le prisonnier, — commanda de nouveau, l'écuyer.

Henri de Mercourt eut une secousse galvanique qu'il réprima à demi. Cette voix !... Était-ce possible ?...

Les portes-clés obéissaient.

L'écuyer écarta un des cavaliers et montra de la pointe de sa forte épée un espace vide au centre de l'escorte.

On y conduisit le prisonnier.

En même temps, sur un signe de lui, deux cavaliers mirent pied à terre et vinrent se placer de chaque côté d'Henri de Mercourt.

Ils se postaient là pour le maîtriser en apparence : en réalité pour le défendre s'il y avait lieu.

— Défaites toutes ses chaînes, — commanda encore l'écuyer.

Cette fois, et rapprochés comme ils l'étaient l'un de l'autre, Henri de Mercourt ne pouvait plus douter.

Heureusement que, pour abrégé les angoisses qu'ils ressentaient, tous les guichetiers de l'entrée, en entendant s'approcher de nouveau l'escorte de celui qu'ils croyaient être le terrible duc-rouge rouvrirent d'eux-mêmes les portes.

Martial fut sur le point de saisir alors son maître, de l'enlever sur sa selle et de crier aux cavaliers de s'élaner.

Il se contenta cependant, et l'escorte frémissante, prise d'une émotion haletante, franchit de nouveau ce seuil redouté, tandis que le gouverneur se confondait en salutations obséquieuses et que les lourds battants de la porte commençaient à se refermer.

CXXIV. — SUS A SOMERSET !

Les portes massives de la Tour de Londres s'étaient donc refermées... mais lentement, comme à regret.

Henri de Mercourt était libre !...

Silencieusement, encore profondément impressionné, le cortège franchit le pont-levis.

Et la troupe audacieuse se remit en marche, tandis que des figures curieuses se montraient aux meurtrières de la Tour de Londres : les défenseurs de la citadelle prit soudain d'un soupçon étrange en présence des paroles parvenues vaguement jusqu'à eux... et de ce qu'ils entrevoyaient d'une façon confuse.

Car au bruit causé par les sabots des chevaux sur le tablier du pont, des corps invisibles étaient sortis des coins d'ombre impénétrables.

Un signal étrange coupe l'air, augmentant l'inquiétude des gardiens de la forteresse, et une masse humaine, grouillante, se presse, reflue vers la citadelle.

C'étaient les truands, dont les estafettes avaient signalé la sortie de la cavalcade du faux Duc-Rouge.

Ils accouraient, ayant hâte de manifester leur joie.

Les bourgeois commandés par Fabers, voyant les truands s'ébranler, s'avançaient aussi, afin ne n'être pas des derniers, quoi qu'il dût arriver.

Un ombre gigantesque s'avançait à la tête des truands : c'était l'Archonte.

Il aperçut l'écharpe flottant sur la cuirasse de Martial.

Alors une acclamation sonore, retentissante, jaillit de sa large poitrine :

— Le cul-de-jatte est sain et sauf, hurrah ! trois fois hurrah !

Et la soif de la bataille qui sourdait dans son cerveau comme dans celui de tous les truands, — qui attendaient depuis des heures la main sur leurs armes, — faisant explosion à la fin, d'un accent terrible comme un coup de tonnerre, il ajouta :

— Mort à Somerset !...

Les défenseurs de la Tour de Londres tressaillirent.

Un coup de canon, parti d'une meurtrière au-dessus de la porte, afin de signaler l'évasion d'un captif et la révolte, éclaira d'un éclat rapide et fulgurant cette scène imprévue et ses centaines de héros.

Henri de Mercourt et Martial reconnurent en même temps Fabers et ses marchands.

— Messieurs ! — cria le corroyeur à Henri de Mercourt et au duc de Noxford, il faut abattre le sanglier cette nuit, ou demain le sang du peuple payera votre liberté. Sus à Somerset !

Une huée formidable qui n'avait presque plus rien d'humain, fit trembler la ville réveillée par le coup de canon.

Et pareilles au flot débordant les digues, les deux troupes des truands et des bourgeois s'élançèrent du côté où se trouvait le palais du duc de Somerset.

CXXV — LE BÉLIER

Somerset dormait lorsque le canon d'alarme de la Tour de Londres le réveilla en sursaut.

Il allait frapper sur un timbre.

Mais il s'arrêta soudain, le cou tendu, écoutant.

— Que signifie cela ? fit-il, la pâleur sur ses traits. Serait-ce l'annonce d'une rébellion ?

Le soulèvement général du peuple... la terreur constante du lâche favori !...

Il se rejeta au milieu de sa chambre, livide.

— A moi ! cria-t-il. A moi tous, par l'enfer !

Sa voix claquait comme le tocsin de la mort.

Ses serviteurs et ses gardes, inquiets et troublés, eux aussi, l'entendirent et firent irruption dans la salle.

Plus blêmes, plus défaits qu'eux tous, les policiers qui se tenaient toujours en permanence dans la demeure de Somerset écoutaient, analysaient les rumeurs de plus en plus rapprochées.

Eux, par exemple, étaient franchement lâches, de même qu'ils s'étaient toujours montrés acharnés et cruels.

— Il faut voir ce qui se passe pour aviser, milord-duc, bégaya l'un d'eux.

Et, écartant le gardien de la porte qui se tenait, exsangue, derrière les battants verrouillés, il entr'ouvrit et se glissa au dehors.

Tous suivirent, se coulant dans la nuit... et ne revinrent pas.

Il avaient flairé le péril et fuyaient à la hâte.

Des pas saccadés résonnèrent dans l'escalier : c'était Somerset qui venait inspecter sa garnison.

Soupçonneux, se demandant s'il n'y avait pas, parmi ces hommes, des traîtres de connivence avec les assaillants, il voulut visiter toutes les issues.

Il avisa un de ses valets qu'il avait déjà employé à certaines missions de confiance.

— Cours chez la reine, lui ordonna-t-il. Dis-lui ce qui se passe. Apprends-lui que je n'ai auprès de moi qu'un nombre d'hommes insuffisant pour résister longtemps.

Le regard en dessous, Somerset se dirigea vers l'escalier afin de se barricader dans ses appartements.

Sa main se crispa sur la rampe. La tempête des cris et des imprécations venait d'éclater au bout de la rue.

Et une houle humaine vint se briser contre le double battant de la porte bardée de fer.

— Feu ! hurla le favori d'une voix rauque.

Vingt mousquets vomirent à la foule le feu, le plomb et la mort.

Des malédictions et des blasphèmes répondirent à cette tuerie, et dix haches essayèrent d'ébranler, d'entamer la porte.

— Place ! place ! clamaient Henri de Mercourt, le duc de Noxford et Martial, afin de prendre la tête de l'attaque.

On ne les écoutait pas, on ne les entendait pas, la meute des

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

## CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.  
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.  
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

truands rendue folle, furieuse, enragée, par le sang de ceux des siens qui venaient de tomber.

—Tue ! tue ! hurlait Somerset à l'intérieur.

Les mousquets tiraient maintenant en rafales.

L'Archonte avait ébréché sa hache contre une ferrure. A la lueur des détonations, il aperçut une potence dressée depuis peu en face du palais de Somerset, à la place où se trouvait autrefois un oratoire que le favori avait fait raser complètement pour y élever sous ses yeux cet emblème de sa domination.

Le colosse eut un cri de joie formidable, et se ruant de ce côté, se fit un bélier d'une poutre.

Et ce bélier arriva sur la porte avec la force d'un coup de canon.

Les battants tremblèrent, les gonds sautèrent, ébranlés dans leurs alvéoles.

La porte sursauta, les planches à moitié disjointes. Et elle s'ouvrit brusquement toute grande, les ferrures arrachées, tordues, les deux battants jetés de côté.

—A nous ! gronda l'accent tonitruant de l'Archonte.

Et la cohue, la meute forcenée, sanglante des gueux de Londres s'engouffra dans le corridor.

#### CXXVI. — LA JUSTICE DU PEUPLE !

Henri de Mercourt et le duc de Noxford s'avancèrent rapidement jusqu'au bas de l'escalier où un officier montait la garde autrefois.

—Somerset, proclama alors le gentilhomme français d'une voix éclatante, prépare-toi, l'heure de ton châtement est venue !

Et il mit le premier le pied sur les marches de marbre.

Il tenait à la main une épée nue que Martial lui avait remise.

Le duc de Noxford, Martial, Fabers, l'Archonte, les bourgeois, les artisans et les truands mêlés le suivaient, ces derniers se retenant pour ne pas bondir, le devancer, et contenus cependant par l'éclat de son regard et la puissance de son attitude.

Somerset, un pistolet dans une main et son épée dans l'autre, avait gagné les combles.

La voix menaçante d'Henri de Mercourt vint l'y trouver, et ses dents s'entrechoquèrent de peur, car il comprit que le gentilhomme français, arraché à la Tour de Londres, il ne savait comment, était à la tête des assaillants.

Quelques serviteurs, quelques gardes, inquiets, incertains de ce qu'ils allaient faire, l'entouraient encore.

Cinq des gardes s'établirent sur la dernière marche, le glaive nu, afin d'essayer d'en imposer, tenter un effort suprême, mais le trouble au fond de leur âme.

Ils aperçurent la cohue de têtes, de bras, d'épées et de coutelas qui montait, et ils s'entre-regardèrent.

Henri de Mercourt franchit rapidement les quelques marches qui le séparaient encore d'eux, abaissa son épée et mit la main sur l'épaule du premier.

—Place ! commanda-t-il.

L'homme le regarda une demi-seconde, abaissa les paupières et se recula.

Les autres gardes l'imitèrent.

—Grâce pour ces soldats ! prononça le vicomte de Mercourt d'un accent sonore. Ils se rendent !

Et il passa.

Une porte était devant eux, fermée. L'Archonte, d'un coup d'épaule, la jeta par terre.

Une poussée venue d'en bas fit refluer, dans la pièce ainsi forcée, l'état-major des assaillants et quelques-uns des truands, des bourgeois, des artisans aussi.

Cinq ou six hommes étaient devant eux, dont Somerset, méconnaissable, cadavéreux.

—Défendez-moi donc, lâche ! râla-t-il à ses derniers serviteurs.

—Monseigneur, la lutte est inutile, balbutia l'un d'eux.

Et, en signe de soumission, il jeta la pique dont il était armé.

Un éclat de rire méprisant accompagné d'invectives trivales de la part des truands lui répondit.

Alors Fabers s'approcha :

—Défends-toi !

Somerset vit l'épée de l'artisan auprès de sa poitrine et, s'écrasant contre la muraille, il tendit la sienne.

Mais sa main tremblait et la lame cliquetait contre celle de Fabers.

Tout à coup, il se rappela que son adversaire, en sa qualité d'homme du peuple, ne devait pas connaître le maniement des armes.

Et, se baissant brusquement, il essaya de porter à Fabers un coup mortel dans le flanc.

Mais celui-ci avait vu luire son œil louche.

D'un coup de revers, il écarta la lame traîtresse.

—Péris donc ! misérable ! clama-t-il en même temps.

Et étendant le bras, il enfonça sa lame tout entière dans la gorge du scélérat, qui venait de se découvrir dans son attaque déloyale.

Quelques truands saisirent le cadavre de Somerset par les jambes et le traînèrent avec des rires sauvages jusqu'à l'escalier.

Henri de Mercourt, le duc de Noxford, Martial et Fabers ne pouvaient plus rien contre cette horde démuselée.

Le bourgeois, les travailleurs étaient peut-être plus féroces encore que les truands, ayant souffert davantage qu'eux de la tyrannie du bandit titré.

L'Archonte s'approcha de Martial.

—La bataille est finie, le cul-de-jatte. Le chef n'a pas le droit de quitter ses soldats. Je vais avec eux au logis de la reine. Demain ce sera liesse pour tous.

—Adieu, mais comme autrefois souviens-toi que le royaume des gueux t'est toujours ouvert.

Une rafale de clameurs, d'acclamations et de malédictions mêlées, apprirent au vicomte de Mercourt et ses compagnons que les truands étaient arrivés dans la rue avec leur sanglant trophée.

—A la Tamise du cadavre ! lancèrent cent voix.

—Non ! non ! chez la reine ! ..

Le duc de Noxford, Henri de Mercourt, Martial et Fabers quittèrent alors la salle où justice venait d'être faite.

La reine abaissa lentement son regard sur la dépouille de l'homme qu'elle avait élevé aux plus hautes dignités.

Et, comme si elle n'avait rien vu... elle salua la foule.

Ayant, ainsi, sanctionné le meurtre, ou plutôt l'exécution accomplie, elle se retira...

Le peuple avait alors continué sa promenade, traînant toujours après lui son sinistre trophée.

Et au jour levant, las d'avoir charge de cette loque humaine, il précipita le cadavre dans la Tamise.

Les funérailles de Somerset étaient faites.

A la même heure, Elisabeth, craignant de voir le déchaînement populaire refluer contre son trône, rendait un édit par lequel elle abolissait certaines ordonnances prises auparavant par Somerset.

Elle annonçait en même temps que les prisons allaient être rouvertes et tous les prisonniers politiques rendus à la liberté.

Elisabeth n'avait fait exception que pour ses ennemis personnels.

Le fils de Stewart Bolton, le comte Percy de Verbrock, avait bien été emprisonné par ordre de Somerset, mais quelques paroles menaçantes prononcées par le jeune homme étaient venues aux oreilles d'Elisabeth.

C'était plus qu'il n'en fallait pour décider de son sort.

Le descendant des Lancastre, invité au palais pour s'y voir investi d'une haute charge, déclina cet honneur.

En outre, en présence de Martial, il avait annoncé à Henri de Mercourt la présence, dans sa résidence fortifiée, de la petite de lord Mercy, arrivée sous la conduite du brave écuyer.

Et, tous ensemble, ils avaient hâte de retourner au château de Noxford.

#### CXXVII. — ALLÉGRESSE !

Marguerite avait vu, avec une anxiété facile à comprendre, s'écouler les jours depuis que Martial et le duc de Noxford avaient quitté le château fort du descendant des Lancastre.

Soudain, vers le déclin d'un beau jour, elle eut un cri de joie.

Elle venait de distinguer comme l'apparition d'une troupe nombreuse à la sortie d'un défilé dans la direction du sud.

On distinguait des chevaux et des reflets d'armures.

Puis un cavalier se détacha de la troupe inconnue et poussa au galop vers le château-fort.

Apercevant le pont-levis relevé et constatant les préparatifs de défense déjà faits, il précipita davantage sa course, et se dressant sur ses étriers, il cria de toutes ses forces :

—Allégresse ! Allégresse ! Notre seigneur est de retour.

On reconnut sa voix. Les mèches allumées des mousquets et des couleuvrines s'abaissèrent, et le cavalier vint jusqu'au pont-levis faire entendre de nouveau son cri de joie.

Et le duc de Noxford, Henri de Mercourt, Martial et leur escorte arrêtaient bientôt leurs montures à quelques pas de Marguerite, heureuse, extasiée.

Les yeux de la jeune fille parcoururent le groupe des trois premiers cavaliers et s'arrêtèrent sur Henri de Mercourt qu'elle reconnut et remercia avec chaleur.

Et le duc de Noxford annonça à l'enfant, tour à tour rose et blême, par l'émotion qu'elle ressentait, à celle qui méritait plus que jamais le nom de Fleur d'Ecosse, le duc de Noxford lui annonça qu'elle allait pouvoir bientôt revoir sa mère.

—Ce sera moi qui vous conduirai avec Martial, si vous le voulez bien, annonça Henri de Mercourt avec un trouble dont elle ne pouvait comprendre les motifs.

## CXXVIII.—VOYAGEUR INATTENDU

Un matin, avant l'heure accoutumée, le pont levis le château de Noxford fut abaissé.

Six cavaliers choisis parmi les plus sûrs et les plus fidèles des vassaux du duc étaient déjà en selle. Trois valets avaient en main des bêtes de bât chargées de provisions.

Des serviteurs tenaient par la bride deux solides palefrois et une mule au corps mince et nerveux, aux jambes fermes.

Henri de Mercourt, Martial et Marguerite se trouvaient à quelques pas, en costume de voyage.

Ils allaient quitter le château de Noxford et dire adieu à leur hôte illustre et malheureux.

Des adieux solennels et touchants se firent.

Et le seigneur de Kervien et le fils de Jean Dacier, ainsi que la fille d'Ellen, placée entre eux deux, s'engagèrent sur le pont-levis, accompagnés de leur escorte et des serviteurs.

Mais ils n'étaient pas les seuls à chercher leur voie, parmi le chaos des montagnes, vers le manoir de Claymore.

Celui à qui Marguerite ne cessait aussi de songer, Julien d'Avenel, Christie de Clinthill et la compagne de l'invincible soldat continuaient à orienter, eux aussi leur marche vers le même but.

Seulement, cheminant dans une contrée qu'ils savaient infestée d'ennemis, n'ayant que trop appris quels périls les entouraient, ils étaient obligés de modérer leur ardeur.

On aurait dit que le destin, au moment où ils étaient en quelque sorte près d'atteindre la route qui les aurait menés directement au manoir de Claymore, les en éloignait à plaisir.

Ah ! s'ils avaient rencontré Joë !

L'ancien pirate à qui le pays avait fini par devenir familier les aurait eu vite amenés au manoir du chevalier d'Avenel.

Lui aussi, du reste, battait la campagne : mais dans d'autres conditions.

En réalité, comme le chien qui a perdu son maître et qui cherche sa voie, trace souvent sur le sol des cercles de plus en plus étendus, le marin parcourait, dans un circuit continu, le terrain environnant en s'éloignant chaque jour davantage du manoir.

Mais il y avait encore une autre chose :

En effet, tandis que Julien se voyait en quelque sorte arrêté au moment de venir se jeter dans le bras de sa mère, Stewart Bolton rentrait, lui, à Edimbourg et préparait le coup qui devait terminer, couronner sa carrière.

Employant toute l'habileté qu'il possédait pour faire le mal, l'ancien intendant était en train de racoler tout ce qui se trouvait de bandits disponibles, le dessus du panier des gens de sac et de corde, afin de lâcher sur la demeure d'Avenel une horde telle que toute fuite ou défense fût impossible.

Il ignorait la mort de Somerset, et il se disait que la destruction de la famille et la demeure du chevalier d'Avenel, en somme, servirait encore l'Angleterre.

Il ne faisait même plus surveiller la manoir.

Stewart Bolton ne connut donc pas l'arrivée à Claymore d'un voyageur vêtu de fourrures brutes.

Cette arrivée eut lieu une après-midi où Ellen se promenait mélancoliquement, avec son père, lord Mercy, parmi les fleurs semées devant le manoir, s'entretenant avec lui de la chère disparue.

Elle vit déboucher dans la large allée un homme robuste, au costume rustique.

Le vieil highlander qui veillait dans l'allée l'avait aperçu, lui aussi, et s'était porté à sa rencontre.

Après l'avoir interrogé, il s'approcha d'Ellen.

— Cet étranger, annonça-t-il, prétend venir de loin, chargé d'un message pour lady Ellen Mercy.

— Un message ?... pour moi ?...

Quelle signification donner à cet événement ?...

Marguerite vivante et parvenant à lui donner de ses nouvelles ? Non... non...

Elle n'osait y croire... et cependant...

— Je suis lady Ellen, dit-elle au messager d'une voix coupée de tremblements. Ce que vous annoncez est-il bien vrai ; vous avez réellement été chargé de quelque commission pour moi ?...

Pour toute réponse, le visiteur exhiba, d'une poche ménagée sous son vêtement, un pli fermé froissé et chiffonné.

La fille de lord Mercy s'en saisit d'un mouvement impulsif, en dévora les yeux la suscription :

" A lady Ellen Mercy, ma mère. "

Et un cri étouffé, étouffé par l'intense saisissement, râla dans sa gorge ; ses yeux se fermèrent et elle chancela.

Lord Mercy, accouru, n'eut que le temps de la soutenir.

Mais l'excès de l'émotion qui l'avait terrassée la ranima, et elle se

redressa d'une secousse galvanique, ses yeux brusquement dilatés, et ces mots incohérents, affolés, faisant trembler ses lèvres :

— Ma fille !... Marguerite !... Ciel !...

Lord Mercy devina-t-il bien ?

Il enleva la lettre à Ellen et la parcourut à son tour.

— Notre enfant est retrouvée, dit-il après avoir déchiffré d'un coup d'œil le naïf message de Marguerite. Elle est en sûreté. Dieu soit béni !

Oui ! le destin avait réellement pitié de lui, sur la fin de sa carrière.

La bienheureuse nouvelle se répandit aussitôt dans le manoir.

Ellen, défaillante de joie, alla l'annoncer elle-même à sa chère Marie d'Avenel.

Les deux femmes restèrent longtemps dans les bras l'une de l'autre, embrassées.

La châtelaine, obéissant à une impulsion qu'elle ne pouvait comprendre, murmurait intérieurement :

— Marguerite est retrouvée. Pourvu qu'il en soit bientôt de même de Julien !

Et ayant recommandé de donner les soins les plus pressés au porteur de ce message sauveur, elle s'empressa d'en envoyer communication à la reine d'Ecosse.

Marie Stuart avait montré trop de compassion envers Ellen pour ne pas être avisée aussitôt.

De plus, le prochain courrier, envoyé de la cour au camp du chevalier de la reine, allait ainsi en porter l'annonce bienfaisante à Walter d'Avenel.

## CXXVX. — LA PAIX !

La reine d'Angleterre, Elisabeth, si astucieuse d'habitude, avait été réellement sincère, momentanément, lorsqu'elle avait annoncé son intention de cesser les hostilités engagées contre l'Ecosse.

C'est que non seulement elle savait le peuple hostile à une guerre, assez peu heureuse en général ; mais, de plus, quelques heures avant la rébellion, devenue bientôt révolution, qui avait coûté la vie à Somerset, et ébranlé son trône à elle-même, Elisabeth avait reçu de graves nouvelles au sujet de son armée.

Le général anglais, devançant les instructions de sa souveraine, avait lui-même sollicité et obtenu une trêve de la générosité du chevalier d'Avenel.

Elle était près d'expirer et Walter d'Avenel se préparait à reprendre l'offensive, lorsqu'un héraut annonciateur de la fin de la guerre était arrivé.

Il était temps !

Le chevalier de Marie Stuart avait pris toutes ses dispositions pour rejeter à la mer les ennemis de sa patrie.

L'époux de Marie d'Avenel venait de recevoir aussi la nouvelle rassérénante de la présence de Marguerite au château de Noxford.

Et il lui tardait d'aller joindre sa joie à celle d'Ellen, ne songeant pas à jalouser son bonheur, quoi qu'il ne cessât de penser au fils qu'il croyait perdu.

Le chevalier de la reine surveilla donc avec une hâte plus impatiente encore l'embarquement des derniers soldats ennemis dont le départ allait laisser libre le sol natal.

Lord Rosberg et les seigneurs félons les plus compromis avec lui prirent place, eux aussi, sur les vaisseaux anglais.

## CXXX. — APRÈS LA LETTRE

Ailleurs, des galops de chevaux résonnaient aussi sur la terre d'Ecosse.

Henri de Mercourt, Marguerite et le brave Martial avaient franchi les frontières sans encombre.

Aussi l'homme des forêts envoyé, il y avait déjà longtemps, par le duc de Noxford au manoir de Claymore, y était-il parvenu depuis quelques jours seulement, lorsque le highlander de faction signala l'approche d'une troupe importante.

Tout était émotion et ardentes espérances à présent chez les hôtes du manoir. Aussi Marie d'Avenel, Ellen et lord Mercy accoururent-ils sur le perron, se penchant anxieusement vers la large trouée ouverte à travers les grands arbres.

Anxieux, il leur semblait entrevoir, deviner plutôt une silhouette féminine entre deux cavaliers.

Tout d'un coup, un cri strident, éperdu, enivré jaillit de la poitrine d'Ellen.

Et, descendant d'un élan les degrés, elle s'élança à travers le jardin.

Son cœur de mère, plus clairvoyant que ses yeux, ayant reconnu son enfant, malgré la distance qui les séparait encore.

La clameur délirante d'Ellen était parvenue à sa fille.

**VIN MORIN "GRESO-PHATES"** Guérit sans retour toutes les maladies de la Gorge ou des Poumons : Toux, Bronchite, Catarrhe, Grippe, Enrouement, Biphthérie et Consomption.

Agent pour les Etats-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, BOSTON, MASS.

—Mère ! mère ! répondait Marguerite.

Et, fouettant sa mule légère, elle la lança au galop.

Marguerite sauta à terre avant même que sa monture fût arrêtée. Et elle tomba dans les bras de sa mère.

Quand la mère fut un peu rassasiée de garder son enfant sur sa poitrine, elle se tourna vers ceux qui les avaient rejoints.

Lord Mercy était là, rajeuni par la joie.

—Embrasse ton aïeul, dit-elle à sa fille.

L'émotion de son grand-père, en sentant sur son sein celui de l'enfant qu'il chérissait déjà de tous les trésors de tendresse accumulés en lui, ne put trouver que des mots incomplets pour l'exprimer.

La douce Fleur d'Écosse passa ensuite des bras du vieillard dans ceux de Marie d'Avenel, de sa seconde mère.

Et souriante, des pleurs heureux aux yeux, elle embrassa aussi Mysie et Tibbie, les deux bonnes vieilles servantes qui, toutes ravies, se tenaient à quelques pas.

Le vicomte de Mercourt et Martial avaient ralenti le pas de leurs chevaux pour laisser à ces effusions idéales le loisir de s'exercer sans contrainte.

Ils s'approchèrent enfin.

Marguerite les désigna tous deux et avec une de ces expressions dans lesquelles son âme semblait se fondre :

—Ce sont mes deux sauveurs ! dit-elle.

Elle venait de les nommer ses sauveurs et lord Mercy tendait en même temps ses bras.

—Notre vaillant et noble ami, le vicomte de Mercourt, dit-il à sa femme, c'est un jour doublement heureux !

Et il s'approcha avec celle qui avait partagé leurs dangers, et toutes ces mains si valeureuses, si franches, se serrèrent, et il y eut des mots courts, expressifs, profonds, des pressions, des étreintes qui valaient plus que mille paroles.

Cependant, au milieu de toutes ces effusions, le gentilhomme français était secoué d'un tremblement invincible et ses traits étaient pâles.

Il se trouvait en présence d'Ellen !

Depuis des jours nombreux, il préparait son âme à cette entrevue, et cependant il se sentait près de défaillir en se trouvant devant elle.

Et lorsque la fille de lord Mercy lui adressa ses premières paroles, il dut s'appuyer sur Martial.

Lord Mercy, qui connaissait son amour si élevé, vint alors à son aide :

Les voyageurs, dit-il, devaient être fatigués.

#### CXXXI.— LES DEUX GÉANTS

Taciturne, son front hâlé à tout jamais par les tempêtes, courbé vers la terre, interrogeant le sol sans trêve, comme s'il y cherchait obstinément quelque trace révélatrice, Joë, l'ancien matelot du *Forward*, poursuivait sa traite incessante.

Lorsqu'il rencontrait un village, il y pénétrait, s'informait, donnant le signalement de " son petit mousse ".

Hélas ! Julien, et ses deux compagnons de voyage mettaient au contraire un soin constant à s'écarter de toute habitation humaine, attendant pour se montrer le moment où ils se supposeraient assez près du manoir de Claymore pour n'avoir rien à craindre d'embûches.

Pourtant on ne pouvait continuer à errer ainsi.

Un soir, après le coucher du soleil, Christie annonça qu'il allait pousser jusqu'aux premières maisons d'un hameau que l'on apercevait sur le bord d'un torrent.

Sur ses énergiques instances, le fils du chevalier d'Avenel consentit à le laisser aller seul.

Christie de Clinthill cheminait assez allègrement, lorsqu'un bruit de feuilles mortes écrasées attira son attention.

—C'est quelque chevreuil sorti pour pâturer, se dit-il.

Mais le même bruit, plus accentué, le mit brusquement sur ses gardes.

Il suivait un sentier rempli de sable, ce qui ne permettait pas d'entendre le bruit de sa marche à lui et il s'arrêta brusquement.

L'inconnu était près d'atteindre le sentier.

Christie n'eut que le temps de se jeter dans le fourré.

Julien, de l'endroit où il se tenait, aperçut Christie et ne tarda pas à observer qu'il battait en retraite.

—Christie est menacé, dit-il avec fièvre à Kitty, je vais de ce pas à son aide.

—Je vous suis, et je serai avec vous deux, quoi qu'il advienne, répliqua l'ancienne meunière du Moulin-Joli.

Le fils de Walter s'était déjà élançé, insouciant des obstacles, allant au plus court.

Christie de Clinthill entendit le bruit de sa course et étouffa un halètement de douleur et de rage.

L'inconnu et Julien ne pouvaient se voir, mais le premier l'enten-

dit approcher avec rapidité ; il venait d'entrevoir en même temps la haute silhouette de l'écuyer en train de rétrograder vivement.

La main sur la poignée d'une lourde épée fixée à sa ceinture, l'œil soudain enflammé, Julien d'Avenel avançait toujours, rapide et anxieux.

—Christie, me voici ! haleta le fils de Walter d'Avenel en franchissant un buisson pour arriver auprès de l'écuyer.

Il venait de traverser une étroite éclaircie, surgissant durant quelques minutes en pleine lumière :

—Julien ! clama alors une voix puissante. Julien !

Le jeune homme s'était arrêté brusquement.

—Qui m'appelle ? fit-il tandis que Christie, impressionné de son côté, attendait, écoutait.

Et l'enfant, revenant bravement sur ses pas, chercha à découvrir qui avait prononcé son nom.

Et un cri jaillit à son tour de sa gorge :

—Joë ! C'est donc toi, mon bon Joë !

Et, s'enlevant de terre d'une détente de jarret, il alla tomber dans les bras de l'autre voyageur.

Les bras de l'homme qu'il venait de reconnaître étaient un étai : ils retinrent longuement, puissamment, l'enfant.

—Julien, mon petit mousse ! Je te retrouve enfin !

—Oui, enfin ! comme tu le dis ; car j'ai bien cru ne plus revoir aucun de ceux que j'aime.

L'ex-pirate, car c'était lui, écarta l'enfant comme pour mieux le reconnaître, puis l'écrasa de nouveau sur sa rude poitrine.

—Ah ! dit-il en le reposant à terre, c'est un bienfait de Dieu que je te rencontre ici ; car je m'étais juré de te chercher jusqu'à ce que je t'aie trouvé, ou que je tombe mort, au bord d'un fossé ou de quelque taillis.

Les yeux émus du jeune homme s'attachèrent sur ceux du marin avec une affection profonde.

Il reconnaissait en lui l'homme fruste et bon qui, autrefois, sur le navire pirate, avait souvent protégé son enfance, si brutalement martyrisé.

Christie de Clinthill et Kitty, qui venait de rejoindre son mari, s'approchaient.

Avec un sourire que ses lèvres ignoraient depuis longtemps, Julien leur montra le marin en disant :

—C'est Joë dont je vous ai parlé si souvent.

Et, désignant l'écuyer et la jeune femme, il les fit connaître en quelques mots au matelot.

Les deux hommes se regardèrent alors ; il y avait en chacun d'eux de nombreux points de contact, la nature les ayant créés l'un et l'autre de stature élevée et puissamment charpentés, comme pour pouvoir déposer plus de bonté dans leurs corps d'hercules.

Et, d'un même mouvement, ils s'embrassèrent fraternellement.

Puis des questions pressées, impatientes, se succédèrent sur les lèvres du marin.

Le jeune homme lui raconta rapidement l'enlèvement dont il avait été victime avec Marguerite, et d'un accent troublé demanda au marin si l'on avait des nouvelles de la jeune fille.

Celui-ci avait quitté trop tôt le manoir de Claymore pour pouvoir lui apprendre les derniers événements.

—Mon bon Joë, reprit Julien, c'est le ciel qui t'a envoyé vers nous pour nous conduire à Claymore. Je n'y rentrerai pas cette fois en triste et incertain vagabond ; car, mon bon Joë, j'ai une famille maintenant. Je suis le fils du grand chevalier d'Avenel.

—Ah ! je l'avais bien dit qu'il y avait, dans mon petit mousse, du sang de gentilhomme ! fit le marin avec enthousiasme.

—Ce qui ne m'empêchera pas, mon bon Joë, et vous, mon intrépide Christie, de rester, pour vous, le pauvre Julien que chacun de vous a sauvé, protégé, défendu à son heure !

Mais le crépuscule descendait sur la terre durant tous ces épanchements.

Ceux qui venaient de se réunir décidèrent d'un commun accord de passer la nuit en plein air, pour plus de sûreté.

Le lendemain, quand l'aube se leva, ils étaient tous debout.

Et emplis d'une confiance, d'une force nouvelle, ils s'orientèrent pour reprendre ensemble le chemin du manoir de Claymore, dont ils se trouvaient encore fort éloignés.

(Suite et fin au prochain numéro.)

#### FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.



LE BOUSTROPHEDON

Voilà un mot bizarre et peu employé, mais il peut être utile de connaître sa signification. Il désigne un genre d'écriture qui fut particulier aux Etrusques, ainsi qu'aux Grecs de la haute antiquité. Selon ce système, on traçait la première ligne de gauche à droite, la deuxième de droite à gauche, la troisième de gauche à droite, et ainsi de suite. En d'autres termes, on faisait comme le laboureur qui, poussant une charrue attelée de bœufs, trace chaque sillon dans le sens inverse du précédent. D'où le nom de boustrophedon, qui vient des deux mots grecs *bous*, bœufs, et *strephein*, retourner. L'écriture uniformément de gauche à droite, telle que nous l'employons aujourd'hui, a été introduite chez les Grecs par un certain Pronapides d'Athènes, qui vivait, paraît-il, au temps d'Homère.

\*\*\*

Une petite fille entre chez un épiciériste, rue de Lariche.

—Monsieur, je voudrais un hareng, mais pas de ceux qui sont devant la porte.

—Et pourquoi donc ?

L'enfant (se tournant du côté d'un toutou qui s'éloigne) :

—N'est-ce pas, Sidi, tu sais bien pourquoi, toi ?

\*\*\*

Leçon de géométrie.

Le professeur. — Qu'entend-on par l'aire du cercle ?

Un élève. — C'est ce que papa dit qu'il va prendre tous les soirs.

\*\*\*

Le secrétaire du commissariat de police essaye vainement d'ouvrir une armoire dont il a perdu la clef. Se tournant alors vers un agent :

—Allez donc voir au violon si, dans la cueillette de cette nuit, il n'y a pas un cambrioleur qui pourrait me tirer d'affaire !

\*\*\*

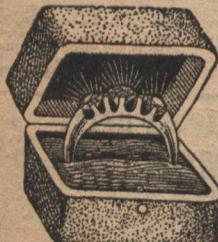
Entre cochers.

—Combien que t'as renversé de bicyclettes aujourd'hui ?

—Quatre seulement

—Moi, six, et j'en ai raté autant !

GRATIS BAGUE OPALE



Faites d'alliage d'or solide, ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel donnée pour la vente de seulement 7 élégantes épingles à chapeaux en argent et or à 15c. chacune, avec surnets très bien gravés, ornés de gros jois rubis, améthyste, émeraudes, imitatives, etc. Elles sont très nouvelles, chaque dame en achètera une. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons un autre.

cette superbe bague opale dans une belle boîte doublée en peluche tous frais payés. JEWELRY CO., Boite 648, Toronto.

Les lettres à droite spellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centimes, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez, gratuitement Magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
V	E	W

GRATIS BAGUE OPALE



Faites dans solid gold alloy ornée de 3 belles opales montrant tous les couleurs de l'arc-en-ciel donnée pour la vente de seulement 10 Photographies Cabinet très belles finies de Sa Sainteté Léon XIII. à 10c. chacune. Elles se vendent comme les pains chauds. Ecrivez pour les photographies. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons cette superbe bague opale dans une jolie boîte doublée en peluche, tous frais payés. THE PHOTO ART CO., Boite 648, Toronto.

envoyons cette superbe bague opale dans une jolie boîte doublée en peluche, tous frais payés. THE PHOTO ART CO., Boite 648, Toronto.

LES  
**Pilules de Longue Vie**  
(BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES  
**HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS**

Delle **MARIA POULIOT**

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mère reconnaissante nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos Pilules de Longue Vie. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait beaucoup aussi d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps ; ses jambes étaient enflées et ne pouvait à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les Pilules de Longue Vie Bonard, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.

Mme POULIOT, 49 rue Brébœuf.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les Pilules de Longue Vie, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébœuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux PILULES DE LONGUE VIE (Bonard.) Si vous aimez mieux essayer les Pilules avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centimes, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DÉTACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



NO. 17

Entre amies :

—Si tu voyais la tête que fait mon mari quand je lui présente ma note de couturière, la "dou oreuse", comme il dit.

—Et le mien, donc !... J'ai toujours envie, préalablement, de le faire anesthésier !



MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 10c. chaque. Ces Épinglettes sont très belles, finies en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les parmi vos amies, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement empaquetée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.

